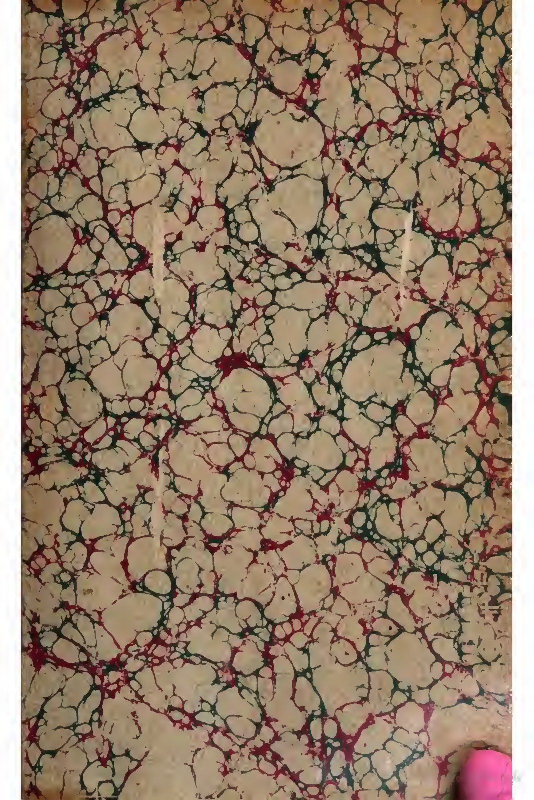

SI - PALLI
A





Grande Sala o. s.
7 - III - 10



Digitized by Google

III f III 10

ZANONI

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE

Œuvres de sir Edward Bulwer Lytton, traduites de l'anglais, sous la direction de P. Lorain. 20 vol.

Devereux. 2 vol.
Ernest Maltravers. 1 vol.
Le Dernier des Barons. 2 vol.
Le Désavoué. 2 vol.
Le Dernier jour de Pompéi. 1 vol.
Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol.
Mon Roman. 2 vol.
Paul Clifford. 2 vol.
Qu'en fera-t-il? 2 vol.
Rienzi. 2 vol.
Zanoni. 2 vol.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

Digitized by Google

SIR E. BULWER LYTTON

ZANONI

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SOUS LA DIRECTION DE P. LORAIN

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

1872




Digitized by Google

ZANONI.

LIVRE IV.

LE GARDIEN DU SEUIL.

CHAPITRE PREMIER.

Come vittima io vengo all' ara[1].
(METAST.)

Un mois environ après le départ de Zanoni et la présentation de Glyndon à Mejnour, deux Anglais, bras à bras, se promenaient dans la rue de Tolède.

« Je vous répète, dit l'un avec chaleur, que, s'il vous reste un peu de sens commun, vous retournerez avec moi en Angleterre. Ce Mejnour est un imposteur, plus dangereux encore que Zanoni, parce qu'il prend son rôle plus au sérieux. Après tout, à quoi se montent toutes ses promesses? Vous avouez que rien n'est plus équivoque. Vous dites qu'il a quitté Naples, qu'il a choisi une retraite plus favorable que ne le sont les cités populeuses pour les études auxquelles il veut vous initier; et cette retraite est située parmi les repaires des bandits les plus sauvages de l'Italie, où la justice elle-même n'ose pénétrer. Solitude digne d'un sage! Je tremble pour vous. Si cet étranger, sur qui on ne sait rien, était ligué avec les brigands; si ces piéges tendus à votre crédulité n'en voulaient qu'à votre fortune, ou peut-être à votre vie! Vous en pourrez bien être quitte à bon marché avec la moitié de votre bien. Vous souriez avec indignation! Eh bien! écartons la question du sens commun; envisageons la chose à votre point de vue. Vous allez subir une épreuve que Mejnour lui-même ne dépeint pas

1. Comme une victime, je viens à l'autel.

comme fort tentante. Vous réussirez ou vous ne réussirez pas; dans le dernier cas vous êtes menacé des plus grands malheurs, et dans le premier, vous ne vous en trouverez pas mieux que ce mystique sombre et morose que vous avez pris pour maître. Chassez cette folie, jouissez de la jeunesse qui vous reste. Revenez avec moi en Angleterre, oubliez ces rêves, entrez dans la carrière qui est faite pour vous ; choisissez des affections plus respectables que celles qui vous ont longtemps attaché à une aventurière italienne. Prenez soin de votre fortune, gagnez de l'argent, devenez un homme heureux et distingué. Voilà l'avis de l'amitié calme et pratique; et pourtant cette perspective que je vous ouvre vaut bien les promesses de Mejnour.

— Mervale, répliqua Glyndon du ton d'un homme qui ne veut pas se laisser persuader, je ne pourrais, quand même je le voudrais, me rendre à vos conseils. Une puissance supérieure à la mienne me pousse : je ne puis résister à cette influence. J'irai jusqu'au bout dans la voie étrange où je suis entré. Ne pensez plus à moi. Suivez vous-même le parti que vous me proposez, et soyez heureux.

— C'est insensé, dit Mervale; déjà votre santé est ébranlée, vous êtes changé au point que je vous reconnais à peine. Allons! j'ai fait inscrire votre nom sur mon passe-port, dans une heure je serai parti, et vous, enfant que vous êtes, vous serez abandonné sans un ami aux illusions de votre imagination et aux pratiques artificieuses de cet impitoyable charlatan.

— Assez, repartit froidement Glyndon; vos conseils perdent de leur autorité quand vous ne dissimulez pas mieux vos préventions. J'ai déjà eu des preuves abondantes, ajouta l'Anglais (et son pâle visage pâlit encore), de la puissance de cet homme, s'il est un homme, ce dont je doute quelquefois; et, vienne la vie ou la mort, je ne reculerai pas dans le chemin qui s'ouvre devant moi. Adieu, Mervale! si nous ne devons jamais nous revoir, si vous apprenez, dans quelqu'un de ces lieux fréquentés par notre insouciante jeunesse, que Clarence Glyndon dort de son dernier sommeil sur la plage de Naples ou parmi ces collines lointaines, vous direz à nos anciens amis : « Il mourut dignement, comme bien d'autres martyrs avant lui, à la recherche du vrai! »

Il serra la main de Mervale, le quitta brusquement et disparut dans la foule.

Au coin de la rue de Tolède, il fut arrêté par Nicot.

« Ah ! Glyndon ! voici un mois que je ne vous ai vu. Où vous êtes-vous caché ? Avez-vous été absorbé dans vos études ?

— Oui.

— Je quitte Naples pour Paris. Voulez-vous m'accompagner ? Le talent à tous les degrés y est recherché avec ardeur et ne peut manquer d'y réussir.

— Merci ; j'ai d'autres projets pour le moment.

— Quel laconisme ! Qu'avez-vous donc ? Est-ce la perte de la Pisani qui vous attriste ? Faites comme moi : je m'en suis déjà consolé avec Biancha Sacchini, femme magnifique, éclairée, sans préjugés. Elle sera inappréciable pour moi, je pense. Quant à ce Zanoni...

— Eh bien !

— Si jamais je peins une allégorie, je le représenterai comme Satan. Une vraie vengeance de peintre, hein ? et conforme aux traditions du monde en même temps. Quand vous ne pouvez faire autre chose contre l'homme que vous haïssez, vous avez toujours la ressource d'en faire le Diable. Sans plaisanterie, je le déteste !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? N'a-t-il pas enlevé la femme et la dot que je me destinais ? Et pourtant, après tout, dit Nicot d'un ton rêveur, s'il m'eût servi au lieu de m'offenser, je l'aurais haï de même. Son aspect, son visage, faisaient de lui un objet d'envie et de haine pour moi. Je sens qu'il y a dans nos natures quelque chose d'antipathique. Je sens aussi que nous nous retrouverons, et alors peut-être la haine de Jean Nicot sera moins impuissante. Et nous aussi, cher confrère, nous nous retrouverons peut-être. Vive la République ! Je pars pour mon nouveau monde !

— Et moi pour le mien. Adieu ! »

Mervale quitta Naples le jour même ; le lendemain matin, Glyndon, seul et à cheval, s'éloignait de la Cité des délices. Il se dirigea vers ces parties pittoresques mais dangereuses du pays, qui à cette époque étaient infestées de bandits, et que peu de voyageurs osaient traverser sans une escorte imposante, même en plein jour. Il serait difficile d'imaginer une route plus solitaire que celle sur laquelle le pied de son cheval, heurtant les fragments de rochers qui l'obstruaient, éveillait un morne et triste écho. Devant lui s'étendaient de vastes espaces incultes, abandonnés à tous les caprices de la végétation sauvage et féconde du Midi ; de loin en loin un chevreau le

regardait effaré du sommet d'un rocher, ou le cri discordant de l'oiseau de proie, troublé dans l'isolement de son aire, se faisait entendre au-dessus des montagnes. C'étaient là les seuls indices de vie : pas un être humain, pas une cabane en vue. Plongé dans ses pensées ardentes et solennelles, le jeune homme poursuivit son chemin jusqu'à ce que le soleil eût perdu l'intensité de sa chaleur, et qu'une brise, annonçant l'approche du soir, s'élevât de la mer invisible et déjà lointaine qu'il laissait à sa droite. Un détour du chemin présenta en ce moment même à ses yeux un de ces villages, longs, désolés, mornes, qu'on rencontre au cœur des États de Naples : il arriva à une petite chapelle sur le bord de la route, ornée d'une niche et d'une statuette de la Madone. Autour de ce lieu qui, au centre même du christianisme, conservait les vestiges de l'antique idolâtrie (car telles étaient exactement les chapelles que le paganisme dédiait aux divinités secondaires de la mythologie), étaient groupés une demi-douzaine d'êtres sales, misérables et repoussants, que le fléau de la lèpre avait retranchés de la société des hommes. Ils poussèrent un cri discordant en tournant leurs yeux et leurs visages blêmes vers le cavalier; et, sans quitter la place, ils étendirent leurs bras amaigris pour implorer sa charité au nom de la Mère des miséricordes. Glyndon leur jeta à la hâte quelques pièces de monnaie, se détourna, piqua les flancs de sa monture, et ne ralentit sa course que quand il eut pénétré dans le village. De chaque côté de la rue étroite et fangeuse, se montraient des individus d'un aspect farouche et hagard : les uns appuyés contre les murs délabrés de leurs noires cabanes; d'autres assis sur leurs portes, d'autres couchés de toute leur longueur : groupes qui inspiraient la pitié et éveillaient la crainte; la pitié à la vue de leur misère, la crainte à l'aspect de leur apparence féroce. Ils le regardèrent sombres et silencieux, et leur regard le suivit dans sa course à travers la rue escarpée : parfois ils échangèrent à voix basse quelques mots significatifs, mais sans chercher à l'entraver dans sa marche. Les enfants eux-mêmes cessèrent leur babil; de petits sauvages déguenillés le dévoraient des yeux étincelants en murmurant à leurs mères : « Nous ferons bonne chère demain. » C'était en effet un de ces hameaux où la justice ne risque pas son pied prudent, où la violence et le meurtre règnent en sûreté, un de ces villages fort communs dans les parties les plus pittoresques de l'Italie, et où le mot *paysan* n'était que le synonyme poli de brigand

Glyndon sentit quelque peu faillir son cœur en regardant autour de lui, et la question qu'il voulait faire mourut sur ses lèvres. A la fin, d'une des masures à demi ruinées, sortit un personnage qui paraissait supérieur aux autres habitants. Au lieu d'une couverture rapiécée et trouée, seul vêtement de tous ceux qu'il avait jusqu'alors rencontrés, la mise de ce nouveau venu se distinguait par tous les ornements de l'élégance nationale. Sur sa chevelure noire, dont les boucles soyeuses contrastaient avec les têtes échevelées des sauvages qui l'environnaient, était posé un bonnet de drap avec un gland d'or qui retombait sur son épaule; sa moustache était soigneusement cultivée; une cravate de soie à couleurs vives entourait son cou nerveux, mais bien proportionné; sa courte jaquette d'étoffe grossière portait plusieurs rangées de boutons à filigranes; ses hauts-de-chausses, brodés avec soin, dessinaient ses formes athlétiques; dans sa ceinture de couleurs diverses et bariolées étaient passés deux pistolets montés en argent, et une dague telle qu'en portent les Italiens de rang inférieur, dans un étui d'ivoire à riches ciselures. Son costume se complétait par une petite carabine d'un beau travail, qui était suspendue à son épaule. L'homme lui-même était de taille moyenne, vigoureux, mais mince, avec des traits réguliers, hâlés au soleil, et une physionomie où la hardiesse s'unissait à une expression de franchise plutôt que de férocité, qui portait un défi sans inspirer une impression défavorable.

Glyndon le considéra quelque temps attentivement, arrêta son cheval et demanda le chemin du château de la montagne.

L'homme ôta son bonnet en entendant cette question, s'approcha de Glyndon, posa sa main sur le cou du cheval, et dit à voix basse :

« Vous êtes donc le cavalier qu'attend le signor Padrone? Il m'a chargé de vous prendre ici pour vous conduire au château. Et franchement, signor, il eût pu vous arriver malheur si j'avais négligé la consigne. »

L'homme s'éloigna un peu, et dit à haute voix aux assistants :

« Holà! les amis, dorénavant, et pour toujours, respect à ce digne cavalier. C'est l'hôte de notre bien-aimé patron du château de la Montagne. Le ciel le préserve! Qu'il vive comme hôte en sûreté nuit et jour, sur le mont et sur la plaine, contre le poignard et contre la balle, dans sa personne et dans ses biens. Malheur à qui toucherait à un cheveu de sa tête

ou à une baïoque de sa bourse ! Aujourd'hui et à jamais nous le protégerons et l'honorerons pour la loi et contre la loi, avec fidélité et jusqu'à la mort !

— Ainsi soit-il ! répondirent en chœur cent voix, et les groupes épars se grossirent autour du voyageur.

— Et, continua l'étrange protecteur, pour le faire reconnaître à l'œil et à l'oreille, je le ceins de l'écharpe blanche et je lui donne le mot d'ordre sacré : *Paix aux braves!* Signor, tant que vous porterez cette écharpe, le plus fier de nous découvrira sa tête et ploiera le genou. Signor, quand vous prononcerez ces mots, les cœurs les plus braves obéiront avec empressement à vos ordres. Cherchez-vous un asile, demandez-vous une vengeance, faut-il conquérir une beauté, ou perdre un ennemi? prononcez le mot sacré, et nous sommes à vous, à vous à jamais ! N'est-ce pas, camarades? »

Et les rudes voix crièrent encore : « Ainsi soit-il!

— Maintenant, signor, dit l'homme à voix basse, si vous avez quelque monnaie qui vous gêne, jetez-la à la foule, et partons. »

Glyndon, enchanté de la péroraison, vida sa bourse dans la rue, et tandis que, dans un concert de jurons, de bénédictions, de cris et de hurlements, hommes, femmes et enfants se disputaient cette largesse, le bravo prit les rênes du cheval, lui fit traverser d'un trot rapide la rue du village, prit un détour à gauche, et, au bout de quelques minutes, maisons et habitants avaient disparu, et la montagne encaissait leur chemin des deux côtés. Le guide alors lâcha la bride, ralentit le pas, fixa sur Glyndon ses yeux noirs avec une expression demi-sérieuse, demi-plaisante, et dit :

« Votre Excellence ne s'attendait peut-être pas à l'accueil cordial que nous venons de lui faire?

— A vrai dire, j'aurais dû m'y attendre, puisque le signor vers qui je me rends ne m'a pas dissimulé le caractère de la population de son voisinage.... Et votre nom, mon ami, si je puis vous appeler ainsi ?

— Oh ! pas de cérémonie entre nous, Excellence.... Au village, on m'appelle ordinairement maestro Paolo. J'avais autrefois un surnom assez équivoque, à vrai dire; je l'ai oublié depuis que je me suis retiré du monde.

— Est-ce la pauvreté, le dégoût, ou quelque.... effervescence de passion ayant pour conséquence une punition, qui vous porta à vous fixer dans les montagnes ?

— Franchement, signor, répondit le bravo avec un sourire enjoué, les ermites de mon espèce n'aiment généralement pas la confession. Quoi qu'il en soit, je n'ai plus de secrets tant que mon pas est dans ces défilés, mon sifflet dans ma poche et ma carabine à mon dos. »

Là-dessus le bandit, comme un homme qui aime qu'on le laisse parler à loisir, toussa trois fois et commença avec beaucoup d'entrain. A mesure qu'il avançait dans son récit, ses souvenirs semblaient le reporter plus loin en arrière qu'il n'avait d'abord le désir de remonter; son aisance légère et insouciante disparut peu à peu pour laisser la place à cette expression ardente et mobile de physionomie, à ces gestes qui caractérisent les émotions des gens de son pays.

« Je naquis à Terracine, pays charmant, n'est-ce pas? Mon père était un savant moine de grande naissance. Ma mère, Dieu la bénisse! la jolie fille d'un aubergiste. Il ne pouvait, bien entendu, y avoir de mariage entre eux; et, quand je naquis, le moine déclara gravement que ma venue au monde était miraculeuse. Dès le berceau je fus destiné à l'autel, et on convint universellement que ma tête avait la forme voulue pour le capuchon. A mesure que je grandis, le moine prit grand soin de mon éducation; et j'appris le latin et le plain-chant aussi rapidement que les enfants moins miraculeux apprennent à siffler. Mais les soins du saint homme ne se bornèrent pas à meubler mon esprit. Réduit par vœu à la pauvreté, il trouvait toujours moyen de tenir les poches de ma mère bien garnies. De ces poches-là aux miennes il s'établit bientôt une communication secrète, si bien qu'à quatorze ans je portais mon bonnet sur le coin de l'oreille et des pistolets à ma ceinture, et j'avais pris les airs et la démarche d'un galant cavalier. A cette époque, ma pauvre mère mourut; vers le même temps, mon père, ayant écrit une histoire des bulles pontificales, et étant d'ailleurs, comme je l'ai dit, de grande famille, obtint le chapeau de cardinal. Dès lors, il jugea à propos de désavouer votre humble serviteur. Il me mit chez un honnête notaire de Naples, et me donna deux cents écus pour commencer la vie. Eh bien! signor, je connus bien vite assez le droit pour me convaincre que je n'étais pas assez coquin pour me distinguer dans cette carrière légale. Si bien qu'au lieu de salir du parchemin, je fis la cour à la fille du notaire. Mon maître découvrit notre innocent passe-temps et me mit dehors.

« C'était désagréable; mais ma Ninetta m'aimait et veillait

à ce que je ne couchasse pas dans la rue avec les lazzaroni. Petite espiègle! il me semble la voir encore pieds nus, le doigt sur la lèvre, ouvrant la porte pendant les nuits d'été, m'introduisant doucement dans la cuisine, où, gloire soit rendue aux saints! un flacon de vin et du pain attendaient toujours l'*amoroso* affamé. A la fin, cependant, Ninetta se refroidit: c'est leur histoire à toutes, signor! son père lui trouva un excellent parti dans la personne d'un vieux marchand de tableaux fort endommagé. Elle prit l'époux, et, en femme décente, ferma la porte au nez de l'amant. Je ne m'en décourageai pas, Excellence! loin de là, les femmes ne manquent pas quand on est jeune. Si bien que, sans un ducat dans la poche ni une croûte sous la dent, j'allai chercher fortune à bord d'un navire espagnol. Le métier était moins gai que je n'avais espéré : heureusement nous fûmes attaqués par un pirate, la moitié de l'équipage massacrée, l'autre moitié prise. Je fus de la seconde moitié : toujours en veine, vous voyez, signor! les fils de moines ont la chance pour eux! Je plus au capitaine des pirates.

« Sois des nôtres, me dit-il.

— Trop heureux, » répondis-je.

« Me voilà donc pirate! vie charmante! comme je bénis dévotement le notaire de m'avoir mis à la porte! Festins, batailles, amour, querelles! Quelquefois nous abordions au rivage et vivions comme des princes; quelquefois nous demeurions au calme pendant des journées entières sur la mer la plus belle que jamais homme ait sillonnée. Et alors, si la brise se levait et qu'une voile se montrât, quelle joie pareille à la nôtre? Je passai trois ans dans cette charmante profession; et alors, signor, je devins ambitieux; je complotai contre le capitaine; je voulais son commandement. Par une belle nuit, nous fîmes le coup. Le navire était en panne; pas de terre visible à la vigie; une mer d'huile; une lune magnifique. Nous nous levâmes trente et plus; nous nous levâmes en poussant un cri terrible : nous envahîmes la chambre du capitaine, moi en tête. Le vieux loup de mer avait flairé le danger; il était sur sa porte un pistolet à chaque main, et braquait sur nous son œil (il n'avait qu'un œil) plus terrible que ses pistolets.

« Rendez-vous, criai-je, vous aurez la vie sauve.

— Tiens, » répliqua-t-il.

« Et la balle siffla; mais les saints veillent sur leurs proté-

gés : la balle m'effleura la joue, et tua roide le bosseman derrière moi. Je saisis le capitaine à bras-le-corps, et l'autre pistolet se déchargea sans faire de mal. Quel gaillard ! cinq pieds dix pouces sans ses souliers. Nous roulâmes l'un sur l'autre; santa Maria! impossible de tirer mon couteau. Cependant tout l'équipage était debout, les uns pour le capitaine, les autres pour moi; combattant du sabre et du pistolet, criant, jurant, gémissant, mourant; et de temps en temps un bruit sourd dans l'eau. Les requins ont bien soupé cette nuit-là. A la fin, le vieux Bilboa eut le dessus; son couteau étincela, s'abattit, mais ne m'atteignit pas le cœur. Non; je me fis de mon bras gauche un bouclier; la lame s'y enfonça jusqu'à la garde; le sang jaillit comme l'eau des naseaux d'une baleine. Le poids du coup fit chanceler mon vigoureux adversaire, si bien que son visage toucha le mien : de ma main droite je le saisis à la gorge, le retournai comme un agneau, signor! et ma foi, son compte fut vite réglé : le frère du bosseman, un gros Hollandais, le cloua au faux-pont avec une pique.

« Mon vieux, lui dis-je pendant que son œil terrible était fixé sur moi, je ne t'en veux pas, mais il faut que chacun fasse son chemin dans ce monde, tu sais !... » Le capitaine fit une grimace hideuse et rendit l'âme. Je montai sur le pont. Quel spectacle ! vingt braves, froids et roides, et la lune se mirant dans des mares de sang avec autant de sérénité que sur l'eau! Enfin, la victoire était à nous, le navire à moi. Je commandai fort gaiement pendant six mois. Nous attaquâmes alors un Français deux fois plus gros que nous : quelle fête ! Il y avait longtemps que nous n'avions eu un bon combat; nous commencions à nous rouiller. Nous nous en tirâmes bien; navire et cargaison passèrent entre nos mains. Ils voulaient brûler la cervelle au capitaine, mais c'était contraire à nos règlements : nous lui mîmes les menottes, le laissâmes avec le reste de son équipage sur notre navire, qui avait été affreusement maltraité, arborâmes bravement notre pavillon noir sur le français, et repartîmes gaiement, vent arrière. Mais la chance nous abandonna du moment où nous quittâmes notre bon vieux navire. Un orage éclata, une voie d'eau se déclara; beaucoup d'entre nous s'échappèrent dans une chaloupe. Nous avions quantité d'or, pas une goutte d'eau! Pendant deux nuits et deux jours nous souffrîmes horriblement; à la fin nous prîmes terre près d'un port français. Ici, nous oubliâmes bientôt nos fatigues, réparâmes nos avaries, et votre

humble serviteur fut regardé comme le plus noble capitaine qui eût jamais arpenté sa dunette. Mais, hélas! le sort voulut que je devinsse amoureux d'une marchande de soieries. Comme je l'aimais, la belle Clara!... Oui, je l'aimais si bien, que je fus saisi d'horreur à la vue de ma vie passée. Je résolus de me repentir, de l'épouser, et de devenir honnête homme. Je convoquai mes compagnons; je leur fis part de ma décision, j'abdiquai mon commandement, et leur conseillai de partir. C'étaient de bons diables : ils s'engagèrent à un Hollandais, se mutinèrent contre lui, et depuis je n'en ouïs plus parler. Il me restait deux mille écus : avec cette somme j'obtins le consentement du père; il fut convenu que je serais associé à son commerce. Inutile de dire que personne ne soupçonnait ma gloire maritime. Je passai pour le fils d'un bijoutier de Naples, au lieu de celui d'un cardinal. J'étais heureux alors, signor! bien heureux! Je n'aurais pas voulu faire de mal à une mouche. Si j'avais épousé Clara, je serais devenu le marchand le plus pacifique qui jamais ait auné des rubans. »

Le bravo s'arrêta un instant : visiblement, il sentait plus que ne trahissaient son accent et ses paroles.

« Allons, allons! il ne faut pas regarder le passé trop longtemps : le rayon de soleil qui l'éclaire fait larmoyer. Le jour fixé pour notre mariage approchait. La veille même de ce jour, Clara, sa mère, sa petite sœur et moi, nous nous promenions sur le port : nous regardions les vagues; et je leur racontais des histoires fabuleuses de sirènes et de serpents de mer, quand un individu au teint rouge, au nez bourgeonné, se planta droit devant moi, arma tranquillement sa trompe de ses lunettes, et s'écria :

« Mille sabords! c'est le damné pirate qui prit *la Niobé*.

— Pas de plaisanteries, lui dis-je avec calme.

— Oh! dit-il, je ne puis me tromper. Au secours! »

« Et il me saisit au collet. Je ripostai, comme bien vous pensez, en le couchant dans le ruisseau. Mais cela ne prouvait rien. Derrière le capitaine français était un lieutenant français, dont la mémoire était aussi bonne que celle de son supérieur. La foule se forma, d'autres matelots survinrent : la partie n'était pas égale. Cette nuit-là je couchai en prison, et quelques semaines plus tard on m'envoya aux galères. On me fit grâce de la vie, parce que le vieux capitaine eut la politesse de certifier que j'avais fait épargner la sienne par mon équipage. La rame et le boulet n'étaient pas de mon goût, vous pensez. Je

m'échappai, moi troisième : mes deux compagnons allèrent *travailler* sur la grand'route, et ont sans doute été roués depuis longtemps. En bonne âme que j'étais, je ne voulais plus commettre de crime pour vivre : car Clara avec son doux regard remplissait toujours mon cœur; si bien que je me bornai à voler la défroque d'un mendiant, que je remplaçai consciencieusement par mon costume de galérien, et je demandai le chemin de la ville où j'avais laissé Clara. Par une belle journée d'hiver, je parvins aux faubourgs de la ville. Je ne craignais pas d'être reconnu; ma barbe et mes cheveux valaient un masque. Mère de miséricorde ! je rencontrai un enterrement. Maintenant, vous savez tout : je ne puis plus rien vous dire. Elle était morte ! peut-être d'amour, plus probablement de honte ! Savez-vous comment je passai la nuit ? Je volai la pioche d'un maçon, et seul et inaperçu, sous le ciel glacial, je creusai la terre encore fraîche, je soulevai le cercueil, j'arrachai le couvercle; je la revis encore !... La mort ne l'avait pas touchée ! De son vivant elle était toujours pâle. J'aurais juré qu'elle vivait. C'était une bénédiction que de la revoir, et seul. Mais ensuite, au point du jour, la rendre au sépulcre, refermer le cercueil, rejeter la terre, entendre les pierres retomber sur la bière ! C'était affreux, signor ! Je n'avais jamais su avant, et je ne désire plus savoir au même prix combien est précieuse la vie humaine. Au lever du soleil, je repris ma course errante; mais, maintenant que Clara n'était plus, mes scrupules s'évanouirent, et je me retrouvai de nouveau en guerre avec le monde. Je parvins enfin, dans la ville d'O..., à m'embarquer pour Livourne comme matelot. De Livourne j'allai à Rome, et pris position à la porte du palais du cardinal. Il sortit, son carrosse doré l'attendait à la porte.

« Eh ! père ! lui dis-je, ne me reconnais-tu pas ?

— Qui êtes vous ?

— Votre fils, » lui dis-je tout bas.

« Le cardinal recula, me regarda attentivement, réfléchit un moment.

« Tous les hommes sont mes fils ! dit-il tranquillement; voilà de l'or. A celui qui mendie une fois on doit l'aumône; à celui qui mendie deux fois, la prison. Profitez de mon avis, et ne m'importunez plus. Dieu vous bénisse ! »

« Sur quoi, il monta dans son carrosse, et se fit conduire au Vatican.

« La bourse qu'il me laissa était bien garnie. J'étais recon-

naissant et satisfait, je pris le chemin de Terracine. J'avais à peine passé les marais que deux cavaliers me rejoignirent.

— Tu sembles pauvre, l'ami, me dit l'un d'eux, et pourtant tu es fort.

— Les hommes pauvres et forts, signor cavalier, sont à la fois utiles et dangereux.

— Bien dit; suis-nous. »

« J'obéis et devins bandit. Peu à peu je m'élevai en grade, et, comme j'avais toujours été doux dans l'exercice de ma profession, et que je prenais les bourses sans couper de gorges, j'ai une excellente réputation, et puis manger mon macaroni à Naples en toute sécurité. Depuis deux ans je me suis fixé ici, j'y suis le maître, j'y ai des terres. On m'appelle fermier, signor; et aujourd'hui je ne vole plus que par passe-temps et pour m'entretenir la main. J'espère que votre curiosité est satisfaite; nous sommes à cent pas du château.

— Et, dit l'Anglais, dont l'intérêt avait été éveillé par le récit de son guide, comment avez-vous fait la connaissance de mon hôte ? par quel moyen s'est-il fait si bien venir de vous et de vos amis ? »

Maestro Paolo regarda fixement son interlocuteur de ses yeux noirs.

« Mais, signor, répondit-il, vous en savez assurément plus que moi sur ce cavalier étranger, au nom bizarre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais près d'une boutique de la rue de Tolède, il y a environ quinze jours, quand un homme à mine discrète me toucha le bras et me dit :

« Maestro Paolo, je désire faire votre connaissance; obligez-moi de m'accompagner à cette taverne et de boire un flacon de lacrima.

— Volontiers, » répondis-je.

« Nous entrâmes dans la taverne; nous nous assîmes, et ma nouvelle connaissance débuta ainsi :

« Le comte d'O.... veut me louer son vieux château près de B.... Vous le connaissez?

— Parfaitement, il n'a pas été habité depuis cinquante ans; il est à moitié ruiné, signor! C'est un singulier endroit à louer; les conditions sont, j'espère, modérées.

— Maestro Paolo, je suis philosophe, et ne tiens pas au luxe. J'ai besoin d'une retraite paisible pour faire certaines expériences scientifiques. Le château me conviendra à merveille, pourvu que vous vouliez de moi comme voisin, et que

vous et vos amis me preniez sous votre protection spéciale. Je suis riche : mais je n'emporterai au château rien qui vaille la peine d'être volé. Je payerai double loyer, un au comte, l'autre à vous! »

« Nous fûmes bientôt d'accord, et, comme le signor étranger doubla la somme que je proposai, il est en grande faveur avec tous ses voisins. Et maintenant, signor, franchise pour franchise; qui est-ce ce singulier cavalier?

— Lui? il vous l'a dit, un philosophe.

— Hum! il cherche la pierre philosophale, hein! Un peu magicien; il a peur des prêtres!

— Précisément, vous y êtes.

— Je m'en doutais! et vous êtes son élève?

— Son élève.

— Je vous souhaite du bonheur! dit gravement le brigand en se signant. Je ne vaux pas mieux qu'un autre, mais on a une âme : je ne recule pas devant un peu de brigandage, je ne fais pas difficulté, si le cas l'exige, d'assommer mon homme; mais faire un pacte avec le démon! Ah! prenez garde, jeune homme, prenez garde!

— Ne craignez rien, répliqua Glyndon, mon maître est trop sage et trop bon pour faire un marché de ce genre. Mais nous voici arrivés, je pense. Quelle ruine imposante! quelle vue magnifique! »

Glyndon s'arrêta émerveillé, et examina avec son regard d'artiste la scène qui se déroulait devant lui et autour de lui. Insensiblement, pendant le récit du bandit, il avait gravi une hauteur considérable, et se trouvait en ce moment sur un large plateau de rochers couvert de mousse et d'arbustes. Entre cette éminence et une autre d'égale hauteur que couronnait le château, s'ouvrait une large crevasse, tapissée de la végétation la plus luxuriante; l'œil ne pouvait en sonder que superficiellement l'abîme, mais l'oreille en devinait aisément la profondeur par le murmure sourd, lointain et étouffé, des eaux qui roulaient invisibles sous le feuillage, et dont le cours se révélait plus loin en un ruisseau rapide et troublé qui sillonnait les vallées incultes et désolées. A gauche, la perspective semblait illimitée; la transparence pourprée de l'air laissait distinguer les accidents d'une région qu'un conquérant d'autrefois aurait regardée comme un royaume. Le chemin que Glyndon avait parcouru, et qui lui avait paru morne et désert, se montrait maintenant parsemé de châteaux,

de clochers, de villages. A l'horizon, la blanche Naples étincelait aux derniers rayons du soleil, et les teintes rosées du ciel se fondaient avec l'azur de son golfe radieux. Plus loin encore, sur un autre point de la perspective, on pouvait voir, noires et indistinctes, se détachant à peine du feuillage le plus sombre, les colonnes et les ruines de l'antique Posidonia (Pæstum). Là, au milieu de son empire stérile et calciné, s'élevait le sinistre volcan; tandis que de l'autre côté, à travers des plaines émaillées par la culture la plus variée et embellies encore par le charme magique du lointain, coulaient mille ruisseaux, sur les bords desquels le Toscan, le Sybarite, le Romain, le Sarrazin, le Normand, avaient tour à tour planté leur tente. Toutes les visions du passé, l'histoire orageuse et éblouissante de l'Italie méridionale, se pressèrent dans l'âme de l'artiste, pendant qu'il contemplait le spectacle qui se déroulait à ses pieds. Il se retourna lentement pour regarder derrière lui; il vit les murs gris et croulants du château où il venait chercher des secrets qui devaient donner à l'espérance un empire plus puissant encore et plus vaste que celui du souvenir. C'était une de ces forteresses baroniales dont l'Italie était couverte au commencement du moyen âge; dépourvue de la grâce et du grandiose gothiques qui caractérisent l'architecture religieuse de la même époque; mais abrupte, vaste et menaçante, même au milieu des ruines. Un pont de bois recouvrait l'abîme, assez large pour laisser passer deux cavaliers; les planches tremblèrent et rendirent un bruit sourd sous le pas de la monture fatiguée de Glyndon.

Un chemin qui jadis avait été pavé de larges dalles, mais qui était alors obstrué et à demi effacé par de hautes herbes sauvages, conduisait à la cour extérieure du château; les portes étaient ouvertes, et la moitié du bâtiment démantelé de ce côté; les ruines disparaissaient en partie sous un manteau séculaire de lierre. En pénétrant dans la cour intérieure, Glyndon se félicita de voir que la négligence et l'abandon avaient fait moins de ravages dans l'édifice; quelques roses sauvages jetaient comme un sourire sur les murailles grises, et, au centre de la cour, s'élevait une fontaine dont les eaux fraîches et murmurantes s'échappaient de la bouche d'un Triton gigantesque. Il fut accueilli en cet endroit, avec un sourire, par Mejnour.

« Soyez le bienvenu, mon ami et mon élève, dit-il; celui qui cherche la vérité peut trouver dans ces déserts une Académie immortelle. »

CHAPITRE II.

> Et Abaris, loin de considérer Pythagore, qui enseignait ces choses, comme un nécromancien ou un sorcier, le vénérait plutôt, et l'admirait comme presque divin.
> (Jamblique, *Vie de Pythagore.*)

La suite que Mejnour avait emmenée dans son séjour solitaire était de celles qui conviennent à un philosophe dont les besoins sont peu nombreux. Un vieil Arménien, que Glyndon reconnut pour l'avoir vu, à Naples, au service du mystique; une femme grande et aux traits durs, prise dans le village, sur la recommandation de Paolo; et deux jeunes gens, aux longs cheveux, à la langue douce, au visage farouche, venus du même lieu, et honorés de la même protection, tel était le personnel de l'établissement. Les chambres occupées par le sage étaient commodes, et imperméables à la pluie et au vent; elles conservaient quelques vestiges d'une splendeur évanouie, dans la tapisserie fanée qui couvrait les murs, et les tables massives de marbre richement ciselé qui les meublaient.

La chambre à coucher de Glyndon communiquait avec un belvédère ou terrasse qui ouvrait sur des perspectives d'une beauté et d'une étendue incomparables; de l'autre côté, elle était séparée de son appartement particulier par une longue galerie, et une descente d'une douzaine de marches. L'ensemble du lieu était enveloppé d'une atmosphère de recueillement sévère, mais nullement désagréable. Il était en harmonie parfaite avec les études dont il était alors le théâtre.

Pendant plusieurs jours, Mejnour se refusa à tout entretien avec Glyndon sur les sujets qui le préoccupaient le plus vivement.

« Au dehors, dit-il, tout est préparé; mais tout ne l'est pas à l'intérieur : il faut que votre âme s'habitue à ce séjour et se remplisse de la nature qui l'environne; car la nature est la source de toute inspiration. »

Et Mejnour entamait quelque sujet moins important. Il se faisait accompagner par l'Anglais dans ses longues prome-



nades à travers le pays romanesque qui les entourait; il souriait en signe d'approbation quand l'artiste se laissait entraîner à l'enthousiasme que cette beauté grandiose de la nature eût inspiré à une âme moins raffinée. Et alors Mejnour ouvrait à son élève émerveillé des trésors d'une science qui semblait inépuisable et infinie. Il décrivait de la manière la plus minutieuse, la plus exacte et la plus saisissante, les caractères, les habitudes, les croyances, les mœurs des différentes races qui avaient tour à tour passé sur ce beau pays. Ses descriptions, il est vrai, ne se trouvaient nulle part dans les livres, et ne s'appuyaient sur aucune autorité savante; mais il possédait le véritable charme du narrateur, et parlait de tout avec la certitude vivante d'un témoin personnel. Quelquefois aussi il parlait des mystères plus durables et plus sublimes de la nature avec une éloquence et une grandeur qui les revêtaient plus encore des couleurs de la poésie que de celles de la science. Insensiblement le jeune artiste se trouva élevé et calmé tout à la fois par la conversation de son compagnon; la fièvre ardente de ses désirs devint moins dévorante. Son âme se reposa de plus en plus dans la divine tranquillité de la contemplation; il se sentit ennobli, et, dans le silence de ses sens, il crut entendre la voix de son âme.

C'était évidemment à cet état que Mejnour voulait ramener son élève, et son initiation préliminaire était, en cela, semblable à toutes les initiations : car celui qui veut *découvrir* doit commencer par se réduire à une sorte d'idéalisme abstrait, et s'abandonner, dans un esclavage doux et solennel, aux facultés qui *contemplent* et qui *imaginent*.

Glyndon remarqua que, dans leurs excursions, Mejnour s'arrêtait volontiers là où la végétation était la plus riche, pour cueillir une plante ou une fleur, et il se rappela qu'il avait souvent vu Zanoni se livrer aux mêmes recherches.

« Ces humbles filles de la nature, dit-il un jour à Mejnour, qui éclosent et se flétrissent en un jour, peuvent-elles servir à la science des secrets sublimes? Y a-t-il une pharmacopée pour l'âme comme pour le corps? et les plantes que sème l'été sont-elles utiles non-seulement à la santé humaine, mais encore à l'immortalité spirituelle?

— Si, répondit Mejnour, un étranger eût visité quelque tribu errante qui n'eût encore aucune notion de la science des simples; s'il avait dit aux barbares que les plantes qu'ils foulaient tous les jours aux pieds étaient douées des vertus

les plus puissantes; que l'une rendrait la santé à un frère mourant; qu'une autre frapperait d'idiotisme le cerveau paralysé du sage le plus profond; qu'une troisième étendrait sans vie dans la poussière l'ennemi le plus vigoureux; que les larmes, le rire, la force, la maladie, la folie, la raison, l'insomnie, la léthargie, la vie, la mort, étaient enveloppés dans ces feuilles dédaignées, ne l'aurait-on pas regardé comme un sorcier ou comme un imposteur? La moitié des vertus du monde végétal est encore aussi inconnue à l'humanité tout entière qu'aux sauvages que je viens de supposer. Il y a en nous des facultés avec lesquelles certaines plantes ont des affinités, sur lesquelles elles ont une influence. Le *Moly* des anciens n'est pas entièrement fabuleux. »

L'ensemble de Mejnour différait beaucoup de celui de Zanoni : Glyndon en était moins fasciné, mais plus dominé et plus ému. La conversation de Zanoni trahissait un intérêt profond et général pour l'humanité, un sentiment voisin de l'enthousiasme pour l'Art et pour la Beauté. Les rumeurs qui s'étaient répandues sur sa vie en rehaussaient encore le caractère mystérieux par des traits de charité et de bienfaisance; et il y avait dans tout ceci quelque chose d'humain et de sympathique qui adoucissait la vénération qu'il inspirait, et tendait peut-être à faire douter des secrets sublimes qu'il prétendait posséder. Mejnour, au contraire, semblait complétement indifférent au monde actuel. S'il ne faisait aucun mal, il semblait également indifférent au bien. Ses actions ne soulageaient aucune misère; ses paroles ne plaignaient aucune infortune. Il pensait, vivait, agissait comme une abstraction calme et régulière, plutôt que comme un homme qui conservât encore, sous la forme humaine, quelques sentiments sympathiques à l'humanité.

Glyndon, observant le ton de suprême indifférence avec lequel il parlait des changements dont il disait avoir été témoin sur la surface du globe, osa un jour lui faire part de la différence qu'il avait remarquée.

« Cela est vrai, répondit froidement Mejnour. Ma vie est la vie qui contemple; celle de Zanoni est la vie qui jouit. Quand je cueille la plante, je n'en cherche que les usages; Zanoni s'arrête pour en admirer les beautés.

— Et vous croyez que, des deux existences, la vôtre est plus parfaite et plus sublime?

— Non : son existence est celle de la jeunesse; la mienne,

celle de l'âge. Nous avons cultivé des facultés différentes : chacun de nous a un pouvoir auquel l'autre ne saurait aspirer. Ceux qu'il attache à lui vivent mieux; ceux qui s'attachent à moi savent davantage.

— J'ai appris, en effet, que ses compagnons à Naples menaient une vie plus pure et plus noble après la fréquentation de Zanoni; mais ce n'en étaient pas moins d'étranges compagnons pour un sage. Et puis, cette puissance terrible qu'il exerce à volonté, comme à la mort du prince de*** et du comte Ughelli, sied à peine à celui qui cherche le bien avec sérénité.

— Oui, dit Mejnour, avec un sourire glacial, et c'est là l'erreur de ces philosophes qui veulent se mêler à la vie active de l'humanité. On ne peut servir les uns sans blesser les autres; on ne peut protéger les bons sans faire la guerre aux méchants. Si l'on veut corriger les vicieux, eh bien! il faut vivre avec les vicieux pour connaître leurs vices. Tel est l'avis de Paracelse, grand homme, quoique souvent dans l'erreur. Cette folie n'est pas la mienne : je ne vis que dans la science; je n'ai pas de vie dans l'humanité! »

Une autre fois, Glyndon interrogea Mejnour sur la nature de cette union fraternelle et mystique à laquelle Zanoni avait fait allusion.

« Je ne me trompe pas, je suppose, dit-il, en croyant que vous faites tous deux profession d'être frères de la Rose-Croix?

— Vous imaginez-vous, répondit Mejnour, qu'il n'y avait aucune association mystique et solennelle d'hommes cherchant un même but par les mêmes moyens, avant que les Arabes de Damus, en 1378, eussent enseigné à un voyageur allemand les secrets qui servirent de fondement à l'Institution des Roses-Croix? J'admets cependant que les Roses-Croix formaient une secte dérivée de la première, de la grande école. Ils étaient plus sages que les alchimistes; mais leurs maîtres sont plus sages qu'eux.

— Et de cet ordre primitif, combien existe-t-il encore de membres?

— Zanoni et moi.

— Deux seulement! et vous prétendez enseigner à tous la puissance qui défie la mort?

— Votre ancêtre acquit ce secret; il mourut plutôt que de survivre à la seule créature qu'il aimât. Nous ne possédons,

ô mon élève, aucun art par lequel nous puissions soustraire la mort à notre propre volonté, ou à la volonté du ciel. Ces murs peuvent m'écraser sur place. Tout ce que nous prétendons faire est ceci : trouver les secrets de la nature physique, savoir pourquoi les parties solides s'ossifient, pourquoi le sang se coagule, et appliquer aux ravages du temps des moyens préventifs et incessants. Ce n'est pas là de la magie : c'est la médecine bien comprise. Dans notre ordre, ce que nous considérons comme le don le plus noble, c'est d'abord la science qui élève l'intelligence, et ensuite celle qui conserve le corps. Mais l'art (emprunté aux simples et à leurs extraits) qui ranime la force vitale et arrête les progrès de la décadence physique, ou ce secret plus sublime que je me borne à indiquer ici, et par lequel le calorique, comme vous l'appelez, étant, selon la sage doctrine d'Héraclite, la source primordiale de la vie, peut en devenir aussi le perpétuel régénérateur; ces arts-là, dis-je, ne suffisent pas. Notre but, aussi, est de désarmer, de déjouer la haine des hommes, de tourner les glaives de nos ennemis contre nos ennemis, et de passer, sinon incorporels, du moins invisibles aux yeux sur lesquels nous pouvons jeter un voile de ténèbres. Voilà ce que certains *voyants* ont fait profession d'accomplir par la vertu d'une agate. Abaris la faisait résider dans sa flèche. En un mot, sache que les produits les plus humbles et les plus vils de la nature sont ceux dont on peut tirer les propriétés les plus sublimes.

— Mais, dit Glyndon, si vous possédez ces grands secrets, pourquoi êtes-vous si avares pour les répandre ? La différence entre la science fausse et trompeuse et la science vraie et incontestable n'est-elle pas en ceci, que la dernière communique au monde le procédé de ses découvertes, tandis que la première annonce des résultats merveilleux dont elle refuse d'expliquer les causes ?

— Bien dit, logicien des écoles; mais réfléchis encore. Suppose que nous communiquions notre science indifféremment à l'humanité tout entière, aux vicieux et aux vertueux, serions-nous des bienfaiteurs ou des fléaux? Imaginez le tyran, le débauché, le méchant, le corrompu, doués de cette puissance terrible; ne serait-ce pas un démon déchaîné? Admettons que le même privilége soit accordé aux bons; dans quel état serait la société? Engagés dans une guerre de Titans, les bons seraient toujours sur la défensive, avec les méchants pour assail-

lants à tout jamais. Dans la condition actuelle de la terre, le mal est un agent plus puissant que le bien, et le mal prévaudrait. C'est pour ces raisons que non-seulement nous nous sommes solennellement engagés à ne communiquer notre science qu'à ceux qui ne peuvent la pervertir ni en mésuser, mais encore nous faisons consister notre épreuve dans des luttes qui purifient les passions et élèvent les désirs. Et la nature en cela nous guide et nous aide, car elle place des gardiens terribles et d'insurmontables barrières entre l'ambition du vice et le ciel de la science sublime. »

Tel était le caractère des fréquents entretiens que Mejnour avait avec son disciple, entretiens qui, s'adressant en apparence à sa raison, ne faisaient qu'exalter son imagination. C'est le désaveu de toute puissance que la nature convenablement étudiée ne suffisait pas à créer, qui donnait un air de probabilité à celle que Mejnour définissait comme l'apanage légitime et le don de la nature.

Ainsi se passèrent les jours et les semaines, et l'âme de Glyndon, graduellement préparée à cette vie d'isolement et de contemplation, oublia à la fois les vanités et les chimères du monde extérieur.

Un jour, il était demeuré seul et tard sur les remparts, observant les étoiles et les regardant éclore une à une dans le crépuscule. Jamais il n'avait si profondément senti la puissance immense que les cieux et la terre ont sur l'homme, et combien les ressorts de notre intelligence sont soumis aux influences solennelles de la nature. Comme un *sujet* sur lequel on concentre graduellement les effluves magnétiques, il reconnut dans son cœur la force croissante de ce magnétisme vaste et infini qui est la vie de la création, et qui rattache l'atome à l'univers. Un sentiment étrange et inefficace de puissance, de l'élément de grandeur caché dans l'argile périssable, éveillait en lui des aspirations à la fois indistinctes et glorieuses, comme le soupçon vague encore d'une existence plus sainte et plus ancienne. Une impulsion irrésistible le porta à aller trouver le Mystique. A l'heure même, il voulait demander son initiation à ces mondes au delà de notre monde, il se sentait prêt à respirer un air plus pur. Il entra dans le château, et parcourut la galerie sombre et étoilée qui conduisait à l'appartement de Mejnour.



CHAPITRE III.

L'homme est l'œil des choses. — (EURYPH, *De la Vie humaine*).

Il existe donc une certaine puissance extatique qui, une fois éveillée et excitée par un désir ardent et une imagination forte, est capable de conduire l'esprit le moins recueilli vers un objet absent ou éloigné. (VON HELMONT.)

L'appartement du maître consistait en deux chambres qui se communiquaient, et une troisième où il couchait. Il était tout entier situé dans une tour carrée et massive, qui dominait le précipice sombre et couvert de buissons. La première chambre où pénétra Glyndon était vide. D'un pas silencieux il s'avança et ouvrit la porte qui conduisait à la seconde. Il recula sur le seuil, accablé d'une odeur pénétrante qui remplissait la pièce; une espèce de brouillard épaississait l'air sans l'obscurcir, car cette vapeur n'était pas sombre, elle ressemblait à un nuage de neige qui s'avance lentement, par lourdes et régulières ondulations, à travers l'espace. Un froid mortel transit le cœur de l'Anglais, et son sang se glaça. Il demeura immobile; ses yeux cherchèrent involontairement à percer la vapeur, et il s'imagina (car il n'était pas sûr que ce ne fût une illusion) voir des formes vagues, fantastiques mais colossales, flotter à travers le brouillard; ou n'était-ce pas plutôt le brouillard lui-même, dont les vapeurs prenaient ainsi la forme d'apparitions mobiles, impalpables, incorporelles? On dit qu'un grand peintre de l'antiquité, dans un tableau du Tartare, représenta les monstres qui peuplent le fleuve infernal d'une manière si habile, que l'œil voyait tout d'abord que le fleuve était un spectre et que les êtres qui l'habitaient étaient sans vie, leurs formes se confondant avec les eaux dormantes et mortes, jusqu'à ce que l'œil, à force de regarder, finît par ne plus les distinguer de l'élément qu'elles étaient supposées habiter. Telles étaient les lignes flottantes qui roulaient et se mouvaient à travers cette brume mystérieuse; mais, avant que Glyndon eût eu le temps de respirer dans cette atmosphère, car sa vie même semblait suspendue ou changée en une lé-

thargie horrible, il se sentit saisir par le main et entraîner hors de la chambre. Il entendit fermer la porte, son sang circula de nouveau dans ses veines, il vit Mejnour auprès de lui. Des spasmes violents agitèrent alors tout son être; il tomba à terre sans connaissance. Quand il revint à lui, il se trouva en plein air sur un balcon grossier de pierre qui faisait saillie : les étoiles versaient leur lumière sereine sur l'abîme et sur le visage du mystique, qui se tenait debout auprès de lui les bras croisés.

« Jeune homme, dit Mejnour, jugez par ce que vous venez d'éprouver combien il est dangereux de chercher la science avant d'être préparé à la recevoir. Un moment de plus dans l'air de cette chambre, et vous n'étiez qu'un cadavre.

— De quelle nature était donc la science que vous-même, autrefois mortel comme moi, pouviez en toute sécurité chercher dans cette atmosphère glacée, et que je ne puis respirer sans mourir? Mejnour, poursuivit Glyndon (et son désir ardent, stimulé par le péril qu'il venait de courir, l'animait et l'enhardissait encore), Mejnour, je suis préparé au moins à faire les premiers pas. Je viens à vous comme venait jadis le disciple à l'hiérophante, et je vous demande l'initiation. »

Mejnour posa la main sur le cœur du jeune homme; il battait violemment, régulièrement, hardiment. Il le regarda avec une expression presque d'admiration dans ses traits impassibles et froids, et murmura à mi-voix :

« A coup sûr, sous tant de courage je dois trouver enfin le vrai disciple. »

Puis parlant à voix basse, il ajouta:

« Soit! la première initiation de l'homme est l'extase. C'est dans les rêves que commence toute sagesse humaine; c'est dans les rêves que se construit à travers des espaces incommensurables le premier pont mystérieux qui unit l'esprit à l'esprit, ce monde avec les mondes au delà. Regardez attentivement cette étoile! »

Glyndon obéit : Mejnour disparut dans la chambre; il s'en échappa lentement une vapeur odorante plus pâle et plus faible que celle qui avait pensé lui être si fatale. Celle-ci, au contraire, à mesure qu'elle l'enveloppait et se dissipait ensuite en spirales légères, exhalait un parfum sain et rafraîchissant. Il regarda fixement l'étoile, et l'étoile sembla graduellement dominer et attirer son regard. Une sorte de langueur envahit bientôt son être, mais sans se communiquer à son esprit, et

à mesure qu'elle s'empara plus entièrement de ses sens, il sentit une essence volatile et ignée arroser ses tempes. Au même moment, un léger tremblement agita ses membres et passa à travers ses veines. La langueur augmenta, il continua à regarder l'étoile, et maintenant son globe lumineux sembla grandir et se dilater. Elle prit graduellement un aspect plus doux et plus clair, s'élargit, s'étendit, remplit l'espace, et sembla l'absorber. A la fin, au milieu d'une atmosphère brillante et argentée, il sentit comme si quelque chose se rompait dans son cerveau, comme si une forte chaîne venait de se briser; et au même instant un sentiment de liberté céleste d'une ineffable douceur, de dégagement du corps, de légèreté ailée, semblait l'entraîner lui-même comme à la dérive dans l'espace.

« Qui maintenant, de tous les habitants de la terre, désires-tu voir? demanda la voix de Mejnour.

— Viola et Zanoni! » répondit Glyndon dans son cœur, mais il sentit que ses lèvres ne remuaient point.

Tout à coup, et avec cette pensée, à travers cet espace où il n'avait rien distingué sauf cette douce et translucide clarté, une succession rapide de tableaux fantastiques parut rouler : arbres, montagnes, villes, mers, passaient tour à tour comme une fantasmagorie mobile; et à la fin il aperçut, fixe et stationnaire, une grotte sur la pente insensible d'une plage au bord des flots, avec des bosquets de myrtes et d'orangers. Sur une hauteur, à quelque distance, étincelaient les débris blancs mais mutilés de quelque ruine païenne, et la lune, éclairant de sa sereine splendeur la scène tout entière, baignait littéralement de sa lumière deux images placées près de la grotte; à leurs pieds venaient mourir les flots bleus, et Glyndon crut en entendre le murmure. Zanoni était assis sur un fragment de rocher; Viola, à demi couchée auprès de lui, regardait son visage qui se penchait sur elle; et dans les traits de la jeune femme était l'expression de ce bonheur parfait qui appartient à l'amour parfait.

« Voudrais-tu les entendre parler? » demanda Mejnour.

Et Glyndon, sans faire entendre un son, répondit encore intérieurement : « Oui. »

Leurs voix arrivèrent alors à son oreille, mais en accents qui lui paraissaient étrangers, tant ils étaient adoucis, voilés, et si lointains qu'on eût dit ces voix qui, d'une sphère supérieure, parlent dans les visions des saints ermites.

« Et comment se fait-il, demanda Viola, que tu puisses trouver plaisir à écouter une ignorante?

— Parce que le cœur n'est jamais ignorant; parce que les mystères du sentiment sont aussi merveilleux que ceux de l'intelligence. Si parfois tu ne comprends pas le langage de mes pensées, parfois aussi je découvre des énigmes pleines de douceur dans le langage de tes émotions.

— Oh! ne dis pas cela, s'écria Viola en passant tendrement son bras au cou de Zanoni, et sous cette lumière céleste son visage emprunta une beauté nouvelle à sa confusion; car les énigmes sont le langage de l'amour, c'est à l'amour de les résoudre. Avant de te connaître, avant de vivre avec toi, avant d'apprendre à chercher la trace de tes pas absents, oui! et, dans ton absence, à te retrouver partout, je ne soupçonnais pas combien est forte et envahissante l'affinité entre l'âme humaine et la nature. Et pourtant, continua-t-elle, je suis maintenant certaine de ce que je croyais d'abord, que les sentiments qui me rapprochaient de toi n'étaient pas ceux de l'amour. Je le sais par la comparaison du passé au présent; c'était alors un sentiment qui venait exclusivement de l'esprit! Aujourd'hui je ne pourrais supporter de t'entendre dire : « Viola, soyez heureuse avec un autre. »

— Et je ne pourrais pas te le dire! Ah! Viola! ne te lasse jamais de me dire que tu es heureuse.

— Heureuse, puisque tu es heureux. Et pourtant, tu es parfois triste, Zanoni.

— Parce que la vie humaine est si courte; parce que le jour viendra où il faudra nous quitter; parce que cette lune continue à briller quand le rossignol a cessé de chanter. Encore quelque temps et tes yeux se voileront, et ta beauté se flétrira, et ces boucles où mes doigts se jouent seront grises et sans attraits.

— Et toi, cruel! dit affectueusement Viola, je ne verrai jamais en toi les signes de la vieillesse! Mais ne vieillirons-nous pas ensemble, et nos yeux ne s'habitueront-ils pas à un changement que le cœur ne peut partager? »

Zanoni se détourna en soupirant et sembla entrer en communion avec lui-même. L'attention de Glyndon redoubla.

« Quand il en serait ainsi! » murmura Zanoni. Puis, regardant fixement Viola, il lui dit avec un demi-sourire : « N'es-tu point curieuse d'en apprendre davantage sur l'amant que tu regardais autrefois comme un agent de l'Esprit du mal?

— Non, tout ce qu'on veut savoir de celui qu'on aime, je le sais : tu m'aimes.

— Je t'ai dit que ma vie ne ressemblait pas à celle des autres. Ne voudrais-tu pas la partager?

— Je la partage.

— Mais s'il était possible d'être ainsi jeune et belle à jamais, jusqu'au jour où le monde autour de nous s'enflammera comme un vaste bûcher funèbre.

— Nous le serons quand nous quitterons le monde! »

Zanoni demeura quelque temps silencieux, et dit enfin :

« Peux-tu évoquer ces songes brillants et aériens qui te visitaient autrefois, quand tu te croyais réservée à quelque destinée particulière différente de celle des enfants de la terre?

— Zanoni, cette destinée est assurée!

— Et l'avenir, ne t'inspire-t-il aucun effroi?

— L'avenir! je l'oublie. Le passé, le présent, l'avenir, pour moi, c'est ton sourire. Oh! Zanoni, ne te joue pas de la folle crédulité de ma jeunesse. J'ai été meilleure et plus humble depuis que ta présence a purifié l'air que je respire. L'avenir! eh bien, quand nous aurons lieu de le redouter, je regarderai le ciel, et je songerai à celui qui guide notre destin. »

Elle leva son regard : un sombre nuage passa subitement sur la scène tout entière ; il enveloppa les orangers, l'océan d'azur, les sables de la plage; mais les dernières images qui s'effacèrent aux yeux de Glyndon furent celles de Viola et de Zanoni : le visage de l'une animé d'une extase radieuse; celui de l'autre, grave, pensif, et empreint d'une austérité plus grande qu'à l'ordinaire dans sa beauté mélancolique et son calme profond.

« Éveille-toi, dit Mejnour, ton épreuve a commencé. Il y a des maîtres de la science solennelle qui auraient pu te montrer les absents, et te parler, dans le jargon de leur charlatanisme, des électricités secrètes et du fluide magnétique, dont les propriétés élémentaires sont seules vaguement connues par eux. Je te prêterai les livres de ces dupes illustres, et tu verras combien d'entre eux, aux siècles d'ignorance, sont venus heurter leurs pas errants au seuil de la science toute-puissante, et se sont imaginé avoir pénétré dans le temple. Hermès, Albert le Grand, Paracelse, je vous connais tous ; mais, malgré toute votre gloire, votre destinée était de vous tromper. Vous n'aviez pas des âmes de foi, ni le courage nécessaire au but auquel vous aspiriez. Paracelse pourtant, le modeste Paracelse, avait

une âme fière qui s'éleva plus haut que toute notre science. Oui : il crut pouvoir faire une race d'hommes au moyen de la chimie; il s'arrogea le don divin, le souffle vital. Il aurait fait des hommes, mais il avoua après tout que ces hommes seraient des pygmées! Mon art, à moi, cherche à faire des hommes supérieurs à l'humanité. Mais mes digressions excitent votre impatience. Pardonnez-moi : tous ces hommes (grands rêveurs comme vous voulez l'être) étaient mes amis intimes. Ils sont morts, ils ne sont plus que poussière. Ils parlaient d'esprits, et ils redoutaient toute autre société que celle des hommes. Ils ressemblaient à ces orateurs que j'ai entendus à Athènes, comètes flamboyantes d'éloquence dans l'assemblée, froids et éteints comme les feux de joie d'une fête d'hier quand ils étaient sur le champ de bataille. Ah! Démosthène, poltron héroïque, quelle agilité tu déployas à Chéronée!... Vous vous impatientez encore! Je pourrais vous révéler sur le passé bien des secrets qui feraient de vous un oracle dans les écoles. Mais ce que vous désirez, votre seule passion, ce sont les ombres de l'avenir. Elle sera satisfaite. Mais il faut d'abord que l'esprit soit exercé et préparé. Allez à votre chambre, dormez : jeûnez sévèrement; ne lisez pas : méditez, imaginez, rêvez ; égarez vous si vous voulez. La pensée débrouille toujours à la fin son propre chaos. Avant minuit, revenez me trouver. »



CHAPITRE IV.

Il importe que nous, qui cherchons à atteindre ces hauteurs sublimes, nous nous étudiions d'abord à laisser derrière nous les affections charnelles, la fragilité des sens, les passions qui appartiennent à la matière; ensuite que nous apprenions par quels moyens nous pouvons nous élever graduellement à la cime de l'intelligence pure, unis aux puissances supérieures sans lesquelles nous ne saurions atteindre à la connaissance des choses secrètes et de la magie qui opère de vraies merveilles. (TRITEMIUS.)

Il était près de minuit, et Glyndon était revenu auprès du mystique. Il avait observé un jeûne rigide : dans les rêveries intenses et extatiques où l'avait plongé son imagination exaltée, il n'était pas seulement insensible aux besoins de la chair, il était élevé au-dessus de ces besoins.

Mejnour, assis auprès de son disciple, lui parla ainsi :

« L'arrogance de l'homme est en proportion de son ignorance. La tendance naturelle de l'homme est l'égoïsme. L'homme, dans l'enfance de la science, pense que la création tout entière est faite pour lui. Pendant une longue suite de siècles, dans les étoiles sans nombre qui scintillent dans l'espace, comme les flots éblouissants et diamantés d'un Océan sans rivage, il n'a vu que de mesquins flambeaux, des torches banales que la Providence a bien voulu allumer pour rendre la nuit plus agréable à l'homme. L'astronomie a corrigé cette illusion de la vanité humaine : l'homme, aujourd'hui, avoue que les étoiles sont des mondes plus grands et plus glorieux que le sien, que la terre où il rampe est un point à peine visible sur la vaste carte de l'Univers; mais dans l'infiniment petit, comme dans l'infiniment grand, Dieu est également prodigue de vie. Le voyageur voit l'arbre, et pense que ses rameaux ont été créés pour lui fournir un abri contre le soleil d'été, ou du feu contre les froids de l'hiver. Mais de chacune de ces feuilles le Créateur a fait un monde où fourmillent des races sans nombre. Chaque goutte de l'eau de ce fossé est un

globe plus peuplé qu'un royaume humain. Partout donc, dans ce plan immense, la science découvre de nouveaux trésors de vie. La vie est le principe qui absorbe et remplit tout : la chose qui semble mourir et se corrompre ne fait qu'engendrer une vie nouvelle, qui anime la matière sous d'autres formes. Raisonnant donc par analogie, si la moindre feuille, la plus imperceptible goutte d'eau, est au même degré que cette étoile un monde vivant et habité; plus encore, si l'homme lui-même est un monde pour d'autres vies, si des êtres vivants par myriades et par millions peuplent les canaux où roule son sang, et habitent le corps humain comme l'homme lui-même habite la terre, le sens commun (si vos savants de l'école en avaient été doués) aurait dû suffire pour apprendre que l'infini ambiant que vous appelez l'espace, l'impalpable sans bornes qui sépare la terre de la lune et des étoiles, déborde aussi et fourmille de sa vitalité propre et particulière. N'y a-t-il point une absurdité visible à supposer que l'être est condensé sur la moindre feuille, et absent de l'immensité de l'espace? La loi du grand système défend qu'un atome se perde; elle ne connaît aucun point où ne respire quelque être vivant. La tombe elle-même est le berceau de la production et de la vie. Est-ce vrai? eh bien, pouvez-vous dès lors concevoir que l'espace, qui est l'infini lui-même, soit seul désert, seul vide, seul inanimé et moins utile au plan de la vie universelle que ne sont les restes décomposés d'un animal, la feuille avec sa population sans nombre, la goutte d'eau avec ses essaims vivants? Le microscope nous montre les habitants de la feuille; on n'a pas encore découvert un tube mécanique capable d'atteindre les êtres plus purs et plus nobles qui peuplent les libres espaces de l'air; et pourtant, entre ces êtres et l'homme il existe une mystérieuse et terrible affinité; et voilà pourquoi des traditions et des légendes en partie fausses, mais avérées aussi en partie, ont engendré la croyance aux apparitions et aux spectres. Ces visions étaient plus familières aux races primitives et simples qu'elles ne le sont aux hommes de votre siècle grossier, simplement parce que les sens alors étaient plus délicats et plus subtils. Le sauvage distingue et flaire à des distances prodigieuses les traces d'un ennemi insaisissables aux organes obtus de l'homme civilisé; et déjà entre lui et les créatures du monde aérien le voile est moins épais et moins obscur.... M'écoutez-vous?

— De toute mon âme.

— Mais d'abord, pour soulever ce voile, cette âme avec laquelle vous écoutez a besoin d'être retrempée dans l'enthousiasme et purifiée de tout désir terrestre. Ce n'est pas sans raison que ceux qu'on a appelés magiciens, en tout temps, en tout pays, ont prescrit la chasteté, la contemplation et le jeûne, comme les sources de toute inspiration. Quand l'âme est ainsi préparée, la science peut venir l'aider, la vue peut être rendue plus pénétrante, les nerfs plus sensibles, l'esprit plus prompt et plus ouvert; l'élément lui-même, l'air, l'espace, peut devenir, par certains procédés de haute science, plus palpable et plus distinct. Ce n'est pas là de la magie, comme le pense le vulgaire crédule. Je l'ai déjà dit, la magie (ou la science qui fait violence à la nature) n'existe pas : ce n'est que la science qui maîtrise la nature. Or, il y a dans l'espace des millions d'êtres, non pas précisément spirituels, car tous ont, comme les animalcules invisibles à l'œil nu, certaines formes de la matière, mais d'une matière si ténue, si subtile, si délicate, qu'elle n'est pour ainsi dire qu'une enveloppe impalpable de l'esprit, plus déliée et plus légère mille fois que ces fils aériens qui flottent et rayonnent au soleil d'été. De là, les créations charmantes des Rose-Croix, les sylphes et les gnômes. Et pourtant, il y a, entre ces races et ces tribus diverses, des différences plus marquées qu'entre le Grec et le Kalmouck : leurs attributs différant, leur puissance diffère. Voyez dans la goutte d'eau quelle variété d'animalcules! combien sont de formidables colosses! quelques-uns pourtant sont des atomes en comparaison des autres. Il en est de même des habitants de l'atmosphère : les uns ont une science suprême, les autres une malice horrible; les uns sont hostiles à l'homme, comme des démons, les autres doux et bienveillants comme des messagers et des médiateurs entre le ciel et la terre. Celui qui veut entrer en rapport avec ces espèces diverses, ressemble au voyageur qui veut pénétrer dans des terres inconnues. Il est exposé à d'étranges dangers, à des terreurs qu'il ne peut soupçonner. *La communication une fois établie, je ne peux te protéger contre les chances auxquelles ton voyage est exposé.* Je ne puis te diriger vers des sentiers libres des incursions des ennemis les plus acharnés. Seul et par toi-même, il te faudra tout braver, tout hasarder; mais si tu aimes à ce point la vie, que ton unique souci soit de continuer de vivre, n'importe dans quel but, en ranimant tes nerfs et ton sang par l'élixir vivifiant de l'alchimiste, alors pourquoi t'exposer aux

Digitized by Google

dangers des espèces intermédiaires ? Parce que l'élixir qui infuse dans le corps une vie plus sublime, rend les sens tellement subtils, que les fantômes de l'air deviennent pour toi perceptibles à la vue et à l'ouïe : si bien que, sans une préparation qui te rende graduellement capable de résister à ces fantômes et de défier leur malice, une vie douée de cette faculté serait la plus épouvantable calamité que l'homme pût s'attirer. Voilà pourquoi l'élixir, quoique composé des plantes les plus simples, ne peut sans danger être pris que par celui qui a passé par les épreuves les plus sévères. Plus encore, il en est qui, effrayés et épouvantés par les visions qui se sont révélées à eux dès la première goutte, ont trouvé que la potion avait moins de puissance pour les sauver que n'en avaient la lutte et les déchirements de la nature pour les détruire. Ainsi, pour qui n'est pas préparé, l'élixir est purement un poison mortel. Parmi les gardiens du seuil, il en est *un* aussi qui surpasse en malice haineuse toute sa race, dont les yeux ont paralysé les plus intrépides et dont la puissance sur l'esprit augmente en proportion exacte de la peur. Ton courage est-il ébranlé ?

— Tes paroles ne servent qu'à l'enflammer.

— Suis-moi donc, et soumets-toi aux travaux préparatoires. »

Mejnour le conduisit dans la chambre intérieure, et se mit en devoir de lui expliquer certaines opérations chimiques, simples en elles-mêmes, mais, ainsi que Glyndon s'en aperçut bientôt, fécondes en résultats merveilleux.

« Dans les siècles les plus reculés, dit Mejnour en souriant, notre ordre était souvent réduit à avoir recours aux illusions pour protéger et sauver des réalités ; et leur adresse comme mécaniciens, leur science comme chimistes, leur valurent le nom de sorciers. Vois comme il est facile de construire ce lion fantastique qui accompagnait partout le célèbre Léonard de Vinci ! »

Et Glyndon vit avec surprise et ravissement par quels simples moyens s'accomplissent toutes les fantasmagories qui trompent l'imagination. Les paysages magiques de Baptista Porta, le changement apparent de saison par lequel Albert le Grand étonna le comte de Flandre ; que dis-je ? même ces visions formidables du fantôme et de l'image par lesquelles les nécromanciens d'Héraclée réveillèrent la conscience du vainqueur de Platée ; Mejnour montra tout, expliqua tout à Glyndon, comme l'homme qui, la veille de Noël, enchante et étonne les enfants avec sa lanterne magique.

Digitized by Google

« Et maintenant, appelle dérision la magie, puisque ces tours, ces jeux frivoles de la science, sont les actes mêmes que les hommes voyaient avec terreur et abomination, que les rois et l'inquisition punissaient de la torture et du bûcher. »

— Mais la transmutation des métaux....

— La nature est un laboratoire où les métaux et tous les éléments se métamorphosent sans cesse. Faire de l'or, chose facile; chose plus facile encore de faire la perle, le rubis, le diamant. Oui, les sages ont encore trouvé là de la sorcellerie; mais ils n'ont point trouvé qu'il y eût de la sorcellerie dans cette découverte, par laquelle, au moyen de la plus simple combinaison des choses les plus usuelles, ils peuvent évoquer un démon capable, d'un souffle de son haleine embrasée, de faire périr leurs frères par milliers. Découvrez ce qui peut détruire la vie, vous êtes un grand homme; ce qui peut la prolonger, vous êtes un imposteur. Imaginez une invention de mécanique qui rende le riche plus riche et le pauvre plus pauvre, et on vous dressera une statue. Découvrez dans l'art quelque mystère qui nivelle les inégalités physiques, on démolira votre maison, et on en prendra les pierres pour vous lapider. Voilà, mon élève, voilà le monde auquel Zanoni s'intéresse encore; vous et moi nous abandonnerons ce monde à lui-même. Et maintenant que vous avez vu quelques-uns des effets de la science, commencez à en épeler la langue. »

Mejnour donna à Glyndon certaines tâches qui occupèrent le reste de la nuit.

CHAPITRE V.

> Moult travail eust le gentil Calydore, et mainte peine endura.... Là, un jour, avisa de fortune une sorte de berger, sonnant sur pipeaux et menant grand ramage.... Et tout emprès vit-il gente damoiselle. (SPENSER.)

L'élève de Mejnour fut pendant un temps considérable absorbé par des travaux qui réclamaient l'attention la plus minutieuse, et les calculs les plus rigoureux et les plus subtils. Des résultats étonnants et variés récompensaient ses efforts et

stimulaient son ardeur. Ces études ne se bornaient pas à des découvertes de chimie, grâce auxquelles (je prends la liberté de le dire en passant) les plus grandes merveilles de la physiologie semblent pouvoir se reproduire par des expériences sur l'influence vivifiante de la *chaleur*. Mejnour prétendait avoir trouvé un lien entre tous les êtres intellectuels dans l'existence d'un fluide expansif et invisible semblable à l'électricité, mais distinct cependant de ce que nous savons sur cette force mystérieuse; un fluide qui unissait la pensée à la pensée avec la rapidité et la précision du télégraphe de nos jours; et l'effet de cette influence s'étendait, selon Mejnour, au passé le plus reculé, c'est-à-dire à tous les lieux, à tous les temps où l'homme a jamais pensé. Ainsi, à supposer cette doctrine véritable, toute science humaine pouvait être atteinte à travers un intermédiaire établi entre le cerveau de celui qui étudie et les régions les plus éloignées et les plus obscures de l'univers des idées. Glyndon découvrit avec surprise que Mejnour était un adepte de ces mystères abstraits que les Pythagoriciens rattachaient à la science des NOMBRES. Sur ce point, de nouvelles clartés commencèrent à poindre à ses yeux, et il commença à comprendre que le pouvoir même de prédire, ou plutôt de calculer les événements peut, au moyen de[1] . . . .
. . . .

Mais il remarqua que Mejnour faisait toujours un secret qu'il refusait de communiquer, du dernier procédé, de l'opération finale, souvent fort brève, qui assurait le succès de l'expérience. Il en fit l'observation à son maître, et reçut une réponse plus sévère que satisfaisante.

« Penses-tu que je donne à un simple élève, dont les facultés n'ont encore subi aucune épreuve, une puissance capable de changer la face du monde social? Les derniers secrets ne se révèlent qu'à celui dont le maître connaît la vertu. Patience! C'est le travail qui purifie l'esprit; et graduellement les secrets se dévoileront à toi spontanément, à mesure que ton âme deviendra plus mûre pour les recevoir. »

A la fin, Mejnour se déclara satisfait des progrès de son disciple.

« L'heure approche, dit-il, où tu pourras franchir la grande et invincible barrière, où tu pourras graduellement te préparer à affronter le terrible *gardien du seuil*. Poursuis tes travaux:

1. Le manuscrit est mutilé en cet endroit.

continue à maîtriser ton impatience de connaître les effets avant de pouvoir sonder les causes. Je te quitte pour un mois : si à la fin de ce délai, à mon retour, les tâches que je te laisserai sont achevées ; si ton âme est préparée, par la contemplation et la pensée austère, à subir l'épreuve, je te promets que l'épreuve commencera. Je ne te donne qu'un avertissement ; considère-le comme un ordre péremptoire : n'entre pas dans cette chambre. »

Ils étaient alors dans la chambre où s'étaient faites la plupart des expériences, et où Glyndon, la nuit qu'il avait cherché le Mystique, avait failli devenir victime de sa curiosité.

« N'entre pas dans cette chambre avant mon retour : ou du moins, si, pour chercher quelque instrument nécessaire à tes travaux, tu t'y introduis, évite d'allumer la naphthe contenue dans ces vases, et d'ouvrir les vases placés sur ces rayons. Je te confie la clef de la chambre, afin de mettre à l'épreuve ta docilité et ton empire sur toi-même. Jeune homme, cette tentation même fait partie de ton épreuve. »

Mejnour lui remit la clef, et, au coucher du soleil, quitta le château.

Pendant plusieurs jours, Glyndon demeura plongé dans des travaux qui tendirent tous les ressorts de son intelligence. Le succès, même le plus partiel, dépendait si complétement de l'abstraction de l'esprit et de la précision des calculs, que la pensée de son occupation laissait à peine place à une autre pensée. Cette tension continue des facultés sur des sujets qui ne semblaient pas se rattacher directement au but qu'il voulait atteindre, était sans doute une partie de la discipline jugée nécessaire par le maître. C'est ainsi que, dans l'étude des mathématiques, il y a bien des théorèmes qui ne trouvent leur application ni dans la solution des problèmes, ni dans la pratique, mais qui servent à assouplir et à étendre l'intelligence, pour la préparer à la compréhension et à l'analyse des vérités générales : gymnastique de l'esprit qui, par des exercices qu'il n'aura peut-être jamais à accomplir plus tard, lui apprend à marcher d'un pas sûr et régulier.

Le temps fixé pour l'absence de Mejnour n'était pas encore à moitié écoulé, et déjà Glyndon avait achevé toutes les tâches imposées par le mystique : son esprit, soulagé enfin de son occupation routinière et mécanique, chercha alors un aliment dans la spéculation et les rêveries inquiètes. Sa nature, curieuse et téméraire, se sentit excitée par l'injonction de

Mejnour, et il trouva qu'il regardait trop souvent avec un désir troublé et téméraire la clef de la chambre interdite.

Il commença à s'indigner de cette épreuve puérile et frivole de sa constance. Quels étaient ces contes renouvelés de Barbe-Bleue qu'on évoquait pour l'intimider et l'effrayer ? Les murs d'une chambre où il avait si souvent travaillé en sûreté peuvent-ils tout à coup se transformer en danger vivant? Si elle était hantée, ce ne pouvait être que par ces apparitions que Mejnour lui avait appris à mépriser.

L'ombre d'un lion ; un fantôme créé par la chimie ! Pitié ! Il sentait diminuer de moitié sa vénération pour Mejnour, en pensant que ce sage n'hésitait pas à se jouer, par de si misérables ruses, de l'intelligence qu'il avait lui-même éveillée et formée ! Il résista pourtant aux tentations de sa curiosité et de son orgueil, et pour y faire diversion, pour échapper à leur influence croissante, il fit de longues excursions dans les montagnes ou parmi les vallées qui environnaient le château, cherchant par la fatigue physique à maîtriser l'incessante activité de son esprit....

Un jour qu'il débouchait brusquement d'un sombre ravin, il tomba au milieu d'une de ces scènes de fête et de réjouissance où les traditions de l'âge classique semblent revivre. C'était une solennité champêtre et religieuse à la fois, célébrée tous les ans par les paysans de la contrée.

Réunies sur la lisière d'un village, des bandes joyeuses, au retour d'une procession à la chapelle voisine, venaient de se former en groupes, les vieillards pour goûter à la vendange, les jeunes gens pour danser, tous pour être gais et heureux. Ce tableau improvisé de joie naïve et facile, d'ignorance insoucieuse, contrastait vivement avec les études profondes et le désir ardent de la sagesse qui, depuis si longtemps faisaient toute la vie de Glyndon et consumaient son cœur. Il en fut péniblement affecté. Debout et solitaire, spectateur isolé de toute cette gaieté épanouie, le jeune homme sentit qu'il était encore jeune. Le souvenir de tout ce qu'il avait sacrifié sans hésitation lui parla avec la voix poignante du remords. Les femmes qui passaient légèrement devant lui dans leur costume pittoresque, leur rire joyeux, vibrant à travers l'air calme et frais d'une journée d'automne, toutes ces impressions ramenèrent dans son cœur, ou peut-être dans ses sens, les images de son passé, ces *heures dorées du berger*, où vivre était jouir.

Digitized by Google

Il se rapprocha de la scène, et tout à coup un groupe bruyant tourbillonna autour de lui ; maestro Paolo le frappa familièrement sur l'épaule, et s'écria d'une voix cordiale :

« Soyez le bienvenu, Excellence ; nous sommes charmés de vous voir au milieu de nous. »

Glyndon allait répondre à cet accueil quand son regard s'arrêta sur une jeune fille, appuyée au bras de Paolo, d'une beauté si frappante, qu'il rougit et se sentit battre le cœur en rencontrant ses yeux. Son regard étincelait d'un enjouement pétulant et espiègle; ses lèvres entr'ouvertes montraient des perles rieuses, et son pied, comme impatient du repos forcé auquel la condamnait son danseur, battait la mesure d'un air qu'elle chantait à mi-voix.

Paolo sourit de voir l'effet que sa partenaire avait produit sur Glyndon.

« Ne voulez-vous pas danser, Excellence? Allons, déposez votre imposante gravité, et amusez-vous comme nous autres, pauvres diables. Voyez comme la jolie Fillide brûle d'avoir un danseur. Ayez pitié d'elle. »

Fillide prit un air boudeur, se dégagea du bras de Paolo, et s'éloigna en lançant par-dessus ses épaules un regard de défi et d'encouragement tout ensemble. Presque involontairement, Glyndon l'accosta et lui adressa la parole....

Oui, il lui parle : elle baisse les yeux, elle sourit. Paolo les quitte, et s'éloigne avec un air de complète insouciance. Fillide parle maintenant, et lève sur le visage du studieux étranger un regard plein de coquette supplication. Il secoue la tête : Fillide rit, et d'un rire argentin! Elle montre un beau montagnard qui se trémousse gaiement. Pourquoi Glyndon se sent-il jaloux? Pourquoi, quand elle lui parle, ne secoue-t-il plus la tête? Il lui offre la main; Fillide rougit, et la prend avec une grave coquetterie. Eh quoi! se peut-il? Ils se mêlent au tourbillon bruyant.... Ha! ha! cela ne vaut-il pas mieux que de distiller des plantes, et de dessécher son cerveau sur les nombres pythagoriques? Comme Fillide bondit légèrement! Comme sa taille souple s'enlace avec aisance dans le bras qui l'entoure! Tara ra, tara, ta tara, rara ra.... Quelle est donc cette mesure qui fait bondir le sang comme du vif-argent dans les veines? Y eut-il jamais yeux pareils à ceux de Fillide? Ils n'ont rien du regard serein et glacial des étoiles; mais comme ils petillent et comme ils rient! Et ces lèvres roses et plissées, si avares de réponses à tes com-

pliments, comme si les paroles fussent du temps perdu et qu'elles n'eussent de langage que les baisers!... Oh! disciple de Mejnour! Oh! futur Rose-Croix, platonicien, mage! que sais-je? j'ai honte pour toi. Au nom d'Averroès, de Burri, d'Agrippa, d'Hermès, que sont devenues tes contemplations austères? Est-ce pour cela que tu as renoncé à Viola? Je parie que tu n'as plus aucun souvenir de l'élixir ni de la cabale. Prenez garde, monsieur! que faites-vous donc? pourquoi serrez-vous cette petite main unie à la vôtre? Pourquoi?... Tara, rara, tarara, tara rara ra.... rara ra.... tara ara! Détournez les yeux de cette fine cheville, de ce corsage écarlate Tara rara ra! »

Les voilà repartis!... Et maintenant ils se reposent sous les arbres au large feuillage. La danse tournoyante s'est éloignée d'eux : ils entendent, ou ils n'entendent pas, les rires déjà lointains ; ils voient, ou du moins, s'ils ont des yeux, ils doivent voir couple après couple passer devant eux, l'amour sur les lèvres, l'amour dans les yeux! Mais je gage que, pendant qu'ils sont assis là sous cet arbre, et que le large soleil disparaît derrière les montagnes, ils ne voient, ils n'entendent guère autre chose qu'eux-mêmes!...

« Eh bien! Signor Excellence ; et votre danseuse, vous plait-elle? Venez donc au festin, retardataires : on danse mieux après le vin. »

Il disparaît, le large soleil; et là-bas se lève la lune d'automne. Tara, tara, rara, rara, tararara! Encore la danse! est-ce une danse, ou quelque mouvement plus vif, plus étourdissant, plus fol encore? Comme elles brillent et rayonnent à travers les ombres de la nuit, ces formes légères et gracieuses! Quelle mêlée et quel ordre! Ha! c'est la tarentelle; et maestro Paolo s'en acquitte bien. Diavolo! ils sont tous piqués. Danser ou mourir! c'est une frénésie. Les Corybantes, les Ménades, les.... holà! du vin! les sabbats des sorcières de Bénévent ne sont rien auprès. De nuage en nuage passe la lune, tantôt brillante, tantôt voilée. Quand la jeune fille rougit, ce sont les ombres; quand la jeune fille sourit, ce sont les rayons!

« Fillide! tu es une enchanteresse!

— *Buona notte*, Excellence, vous me reverrez?

— Ah! jeune homme, dit un octogénaire décrépit appuyé sur son bâton, profitez de la jeunesse. Moi aussi j'avais une Fillide! j'étais plus beau que vous alors. Hélas! si nous pouvions être toujours jeunes! »

Toujours jeunes ! Glyndon tressaillit en comparant le visage frais et rose de la jeune fille avec ces yeux flétris, cette peau jaune et ridée, ce corps chancelant et ruiné.

« Ha! ha ! dit la créature décrépite en se traînant auprès de lui, et avec un sourire sardonique ; et pourtant j'ai été jeune. Donnez-moi une baïoque pour acheter un verre d'eau-de-vie ! »

Tara rara ra rara, tara rara ra ! Voilà la jeunesse qui danse ! Rassemble tes guenilles, vieillesse, et disparais !

CHAPITRE VI.

Et Calydore suit cette gente dame, oublieux de son vœu, et de l'ordre que lui donna la reine des fées. (SPENSER.)

C'est à l'heure indécise et obscure où la nuit lutte dans un dernier effort contre l'aurore, que Glyndon se retrouva dans sa chambre. Les calculs épars sur sa table arrêtèrent son regard; il l'en détacha aussitôt avec ennui et dégoût. « Mais hélas! si on pouvait toujours être jeune ! Quel horrible fantôme que ce vieillard aux yeux éteints et larmoyants ! La chambre mystique peut-elle montrer spectre plus odieux et plus repoussant? Oh ! oui, si nous pouvions toujours être jeunes ! Pour pâlir sur ces chiffres, sur ces froides combinaisons de plantes et de drogues ! Oh ! non (pensa le néophyte), non pas ! mais pour jouir, pour aimer, pour être heureux ! Quel compagnon sied à la jeunesse, si ce n'est le plaisir? Et le don de l'éternelle jeunesse, à cette heure même, je puis le posséder ! Que signifie cette défense de Mejnour? N'est-ce pas toujours la suite de la réserve égoïste avec laquelle il me cache le secret des dernières opérations dans ses expériences? Sans doute, à son retour, il me montrera encore qu'il *est possible* d'atteindre au grand mystère, mais il me défendra encore de chercher à y atteindre. Ne semble-t-il pas qu'il veuille faire de ma jeunesse l'esclave de sa vieillesse? me rendre complétement et uniquement dépendant de lui?... m'enchaîner à une routine journalière en surexcitant perpétuellement ma curiosité, et en me montrant sans cesse les fruits qu'il tient hors de la portée de mes

lèvres?... » Ces réflexions et d'autres plus amères encore le troublèrent et l'irritèrent. Échauffé par le vin, surexcité par les fols accès de la nuit, il ne put dormir. L'image révoltante de cette vieillesse hideuse que le Temps (s'il n'était vaincu) amènerait pour lui, enflamma l'ardeur de son désir d'acquérir cette éblouissante et impérissable jeunesse qu'il avait admirée dans Zanoni. La défense ne servait qu'à pousser son esprit à la révolte. Le jour parut radieux et souriant à travers sa fenêtre, et dissipa toutes les terreurs et toutes les superstitions qui appartiennent à la nuit. La chambre mystérieuse ne présentait à son imagination aucune différence avec les autres chambres du château. Quelle apparition fatale et lugubre pourrait lui être dangereuse à la clarté de ce glorieux soleil? Il y avait dans la nature de Glyndon une contradiction bizarre et en somme très-malheureuse : sa raison le portait à douter, et le doute le rendait moralement irrésolu et flottant; et cependant *physiquement* il était brave jusqu'à la témérité. Ce n'est pas là une rare anomalie : le scepticisme et la présomption sont jumeaux. Quand un homme de ce caractère a une fois pris un parti, nulle crainte personnelle ne peut le retenir; et quant à la crainte morale, le plus pauvre sophisme suffit à une volonté arrêtée. Sans se rendre compte du procédé psychologique sous l'influence duquel ses muscles se roidirent et son corps se déplaça, il traversa le corridor, gagna l'appartement de Mejnour, ouvrit la porte interdite... Tout était à sa place : seulement, sur une table, au milieu de la chambre, était un livre ouvert. Il s'approcha, et regarda les caractères du livre : ils étaient en chiffres, mais ses études lui en fournissaient la clef. Sans grande peine, il crut comprendre le sens des premières phrases, et les expliqua ainsi :

« Boire à longs traits la vie intérieure, c'est voir la vie supérieure : vivre en dépit du Temps, c'est vivre de la vie universelle. Celui qui découvre l'élixir découvre ce qui est dans l'espace, car l'esprit qui vivifie le corps fortifie les sens. Il y a de l'attraction dans le principe élémentaire de la lumière. Dans les lampes du Rose-Croix le feu est le principe pur et élémentaire. Allume les lampes pendant que tu ouvres le vase qui contient l'élixir, et la lumière attire à toi ces êtres dont cette lumière est la vie. Méfie-toi de la Peur. La Peur est l'ennemi mortel de la science. »

Cette dernière phrase ne suffisait-elle pas? Méfie-toi de la peur!... Il semblait que Mejnour eût laissé à dessein la page

ouverte, comme si l'épreuve fût précisément le contraire de ce qu'il avait annoncé, comme si le mystique, en feignant d'éprouver sa patience, eût voulu en réalité éprouver son courage. Ce n'était pas la hardiesse, c'était la peur qui était mortelle à la science. Il s'approcha des rayons où étaient placés les vases de cristal; d'une main ferme il en déboucha un, et une odeur suave se répandit aussitôt dans toute la chambre. L'air étincela, comme s'il fût composé de poudre de diamant. Un sentiment de bien-être délicieux, d'une existence toute spirituelle, s'empara de toute sa personne; et une harmonie faible, voilée, mais exquise, passa dans les airs. Au même instant, il entendit une voix dans le corridor; on l'appelait par son nom, et le moment d'après on frappa à la porte : « Êtes-vous là, signor? » dit la voix claire de maestro Paolo.

Glyndon referma et replaça à la hâte le vase, dit à Paolo de l'aller attendre dans son appartement à l'autre extrémité du corridor, resta un peu pour s'assurer de son départ, et puis, à regret, quitta la chambre. En refermant la porte, il entendit encore l'harmonie vague et mourante; et d'un pas léger, d'un cœur joyeux, il alla rejoindre Paolo, bien décidé à renouveler ses explorations à une heure où il les pourrait achever sans craindre d'interruption.

Comme il passait le seuil de sa porte, Paolo recula étonné et s'écria :

« Eh mais! Excellence! Je vous reconnais à peine. Le plaisir, je le vois, embellit la jeunesse. Hier vous aviez l'air pâle et défait; mais les beaux yeux de Fillide ont produit sur vous plus d'effet que la pierre philosophale (me pardonnent les saints de l'avoir nommée!) n'en a jamais produit entre les mains des sorciers! »

Glyndon jeta un coup d'œil dans le vieux miroir de Venise, et ne fut guère moins étonné que Paolo du changement produit dans son apparence. Son corps, ordinairement voûté par le travail et la pensée, lui paraissait grandi de la moitié de la tête, tant s'élevait droite et élancée sa stature élégante; ses yeux brillaient, son teint portait l'éclat de la santé et du bien-être général. Si telle était la puissance d'une simple *inhalation* de l'élixir, les alchimistes avaient-ils tort de lui attribuer comme breuvage le don de la vie et de la jeunesse?

« Pardonnez-moi, Excellence, de vous avoir dérangé, dit Paolo, tirant une lettre de sa poche; mais votre patron vient d'écrire qu'il sera ici demain, et m'a chargé de ne pas tarder un moment à vous remettre le billet ci-joint.

— Qui a apporté cette lettre ?

— Un cavalier qui n'a pas attendu la réponse. »

Glyndon ouvrit la lettre, et lut :

« Je reviens une semaine plus tôt que je n'en avais l'intention : vous m'attendrez demain. Vous commencerez alors l'épreuve que vous désirez; mais rappelez-vous qu'en l'abordant il faut réduire autant que possible l'être à l'intelligence. Les sens devront être mortifiés et domptés ; pas une passion ne doit faire entendre son murmure. Il se peut que tu sois maître de la Cabale et de la chimie ; mais il faut aussi être maître de la chair et du sang, de l'amour et de la vanité , de l'ambition et de la haine. C'est ainsi que j'espère te trouver. Jeûne et méditation jusqu'à mon arrivée. »

Glyndon froissa la lettre avec un sourire de dédain. Quoi ! toujours l'étude routinière ! toujours les austérités! La jeunesse sans plaisirs et sans amour ! Mejnour ! tu es déjoué ! ton élève saura bien sans toi atteindre à tes secrets.

« Et Fillide ! Je passai devant sa chaumière en venant : elle a rougi et soupiré quand je l'ai plaisanté sur vous, Excellence.

— J'ai à te remercier, Paolo, de m'avoir fait faire une connaissance aussi charmante. Ta vie doit être pleine d'attraits ?

— Ah ! Excellence tant qu'on est jeune, rien ne vaut notre existence aventureuse; vive le vin, l'amour et la joie !

— C'est vrai. Adieu maestro Paolo ; nous nous entretiendrons plus au long dans quelques jours. »

Pendant toute la matinée, Glyndon fut comme accablé du nouveau sentiment de bonheur qui l'avait pénétré. Il se perdit dans les bois et éprouva une jouissance pareille à celle de sa vie d'artiste d'autrefois, mais plus vive et plus subtile, à contempler les teintes variées du feuillage d'automne. Certainement, il lui semblait toucher de plus près la nature; il comprenait mieux tout ce que Mejnour lui avait si souvent redit du mystère des sympathies et des attractions. Il était sur le point d'entrer sous la même loi que ces enfants muets des forêts ! Il allait connaître la *rénovation de la vie ;* les saisons, qui amenaient l'hiver glacial, ramenaient la fraîcheur et l'éclat du printemps. L'existence ordinaire de l'homme est, en durée, comme une année pour le monde végétal : il a son printemps, son été, son automne, son hiver, mais *une fois* seulement. Les chênes gigantesques qui l'environnent parcourent un cycle de verdure et de jeunesse, et la verdure du centenaire est aussi fraîche sur les rayons de mai que celle du rejeton qui croît à

ses pieds. « J'aurai votre printemps, s'écria l'aspirant, mais non pas votre hiver. »

Absorbé dans ces rêveries joyeuses et enthousiastes, il quitta les bois, traversa des plaines cultivées et des vignobles que son pas n'avait jamais parcourus auparavant, et aperçut, au bord d'un chemin herbeux qui lui rappelait sa verdoyante Angleterre, une maison modeste, moitié chaumière, moitié ferme. La porte était ouverte, il vit une jeune fille travaillant au fuseau. Elle leva les yeux, poussa un petit cri, et s'avança gaiement et légèrement vers lui :

Il reconnut Fillide et ses yeux noirs.

« Chut ! dit-elle, posant mystérieusement le doigt sur ses lèvres, ne parlez pas haut, ma mère dort ; je savais que vous viendriez me voir : comme vous êtes bon ! »

Glyndon, quelque peu confus, accepta comme légitime le tribut payé à sa bonté.

« Vous avez donc pensé à moi, belle Fillide ?

— Oui, répondit la jeune fille en rougissant, mais avec cette naïveté franche et hardie qui dans le midi de l'Italie caractérise les femmes, surtout de la classe inférieure. Je n'ai guère pensé à autre chose. Paolo m'a dit qu'il savait que vous viendriez me voir.

— Paolo est votre parent ?

— Non, il est pour nous tous un bon et excellent ami. Mon frère est de sa bande.

— De sa bande ! un voleur !

— Dans nos montagnes, signor, nous n'appelons pas un montagnard un voleur !

— Je vous demande pardon, mais ne tremblez-vous pas quelquefois pour la vie de votre frère ? La justice....

— La justice ne se hasarde pas dans ces défilés. Trembler pour lui ! Oh non ! mon père et mon aïeul étaient de la même profession. Souvent je regrette de n'être pas homme.

— Je jure par ta jolie bouche que je suis enchanté que ton regret soit stérile !

— Fi, signor ! Vous m'aimez donc réellement ?

— De tout mon cœur.

— Et moi, je t'aime ! dit la jeune fille avec une candeur en toute apparence innocente, et elle lui permit de prendre sa main. Mais, ajouta-t-elle, tu nous quitteras bientôt, et moi.... »

Elle s'arrêta; des larmes tremblèrent dans ses yeux.

Il y avait, il faut l'avouer, quelque danger à tout ceci. Fillide

n'avait certainement pas tout le charme pur et angélique de Viola, mais sa beauté était au moins aussi puissante sur les sens. Glyndon peut-être n'avait jamais aimé Viola; peut-être que les sentiments qu'elle lui avait inspirés n'étaient pas de ce caractère ardent qui mérite le nom d'amour. Quoi qu'il en soit, en regardant ces deux yeux noirs, il lui sembla qu'il n'avait pas aimé jusque-là.

« Et ne pourrais-tu quitter tes montagnes ? dit-il tout bas en s'approchant d'elle.

— Tu me le demandes? dit-elle en reculant et le regardant fixement. Sais-tu bien ce que nous sommes, nous autres filles des montagnes ? Vous, habitants brillants et légers des cités, vous ne parlez pas souvent sérieusement. Avec vous, l'amour est un passe-temps; avec nous, c'est la vie. Quitter ces montagnes ? Pourrais-je quitter avec elles ma nature ?

— Garde toujours ta nature; je l'aime.

— Tu l'aimes, tant que tu es fidèle; mais si tu es inconstant ! Veux-tu savoir ce que je suis, ce que sont les filles de notre pays ? Filles de ceux que vous appelez des voleurs, nous aspirons à devenir les compagnes de nos amants ou de nos maris. Nous aimons ardemment, nous l'avouons hardiment. Nous combattons avec vous dans le danger : nous vous servons comme des esclaves quand le danger est passé; nous ne changeons jamais, et quand vous changez, nous nous vengeons. Vous pouvez nous accabler de reproches, de coups, nous fouler aux pieds comme un chien; nous supportons tout sans murmures : trahissez-nous, la tigresse est moins impitoyable. Soyez fidèles, nos cœurs vous récompensent; soyez faux, et nos mains vous punissent. Et maintenant, m'aimes-tu ? »

Pendant qu'elle parlait, la physionomie de l'Italienne avait prêté à ses paroles un éloquent secours : tour à tour douce, ouverte, fière; à cette dernière question elle pencha humblement la tête, et demeura debout devant lui, attendant, et comme craignant sa réponse. Ce courage altier, intrépide, exalté, et qui, dépouillé de tout caractère féminin, conservait encore, si je puis ainsi parler, quelque chose de la femme, captiva Glyndon au lieu de l'alarmer. Promptement, brièvement, franchement, il répondit :

« Fillide ! oui ! »

Oui sans doute, Clarence Glyndon ! Et le cœur le plus volage répond *oui* à une telle question posée par des lèvres aussi fraîches. Prenez garde, prenez garde ! A quoi pensez-vous

donc, Mejnour, de laisser votre élève pendant vingt-quatre heures à la merci de ces chats sauvages des montagnes? Prêcher le jeûne, l'abstinence et le renoncement sublime aux tentations des sens! A la bonne heure pour vous, mon vénérable maître, qui comptez Dieu sait combien de siècles; mais quand vous aviez vos vingt-quatre ans, votre hiérophante vous eût tenu à distance de Fillide, sans quoi vous auriez eu peu de goût pour la cabale.

Ils étaient donc là, seuls, parlant, échangeant à voix basse leurs serments, jusqu'à ce que la mère de Fillide fit quelque bruit dans la maison. La jeune fille, d'un bond, ressaisit son fuseau, et son doigt se posa de nouveau sur ses lèvres.

« Il y a plus de magie dans Fillide que dans Mejnour, dit Glyndon en lui-même en regagnant gaiement le château; et pourtant, en y réfléchissant, je ne sais trop si j'aime cette prompte disposition à la vengeance. Mais, quand on a le grand secret, on peut défier même la vengeance d'une femme et désarmer tous les dangers! »

Eh quoi! malheureux! déjà tu envisages la possibilité d'une trahison. Zanoni avait raison : « Versez l'eau pure dans un puits vaseux, et vous ne faites que soulever la vase. »

CHAPITRE VII.

...... Cernis custodia qualis
Vestibulo sedeat? facies quæ limina servet[1]?
(*Énéide.*, VI, 574.)

La nuit est profonde. Tout repose dans le vieux château. Tout est immobile sous la clarté mélancolique des étoiles. Voici l'heure; Mejnour avec son austère sagesse, Mejnour l'ennemi de l'amour, Mejnour dont l'œil lira dans ton cœur et qui te refusera les secrets promis, parce que le sourire radieux de Fillide trouble et dissipe cette ombre sans vie qu'il appelle le repos, Mejnour arrive demain : profite de cette nuit. Méfie-toi de la peur. Voici l'heure, ou jamais. Brave jeune

1. Vois-tu quel gardien est assis à l'entrée? quelle apparition terrible veille sur le seuil?

homme, brave, malgré toutes tes fautes, d'une main calme et ferme tu ouvres encore une fois la porte interdite.

Il plaça sa lampe sur la table près du livre, qui était demeuré ouvert; il tourna les feuillets, mais n'en put déchiffrer le sens qu'au passage suivant :

« Lors donc que le disciple est ainsi initié et préparé, qu'il ouvre la fenêtre, qu'il allume les lampes, qu'il baigne ses tempes de l'élixir. Qu'il prenne garde, avant d'oser boire l'esprit volatile et igné. En goûter avant que des inhalations répétées aient graduellement accoutumé le corps au liquide extatique, c'est connaître non la vie, mais la mort. »

Il ne put pénétrer plus avant dans les instructions; le chiffre changeait encore. Il promena autour de la chambre un regard ferme et attentif. La clarté de la lune pénétrait tranquillement à travers la fenêtre qu'il venait d'ouvrir, et semblait, en dormant sur les dalles et en éclairant les murailles, figurer par sa présence quelque puissance lugubre et surnaturelle. Il rangea les lampes mystiques, au nombre de neuf, autour du centre de la chambre, et les alluma une à une. Une flamme aux teintes azurées et argentines jaillit de chacune et éclaira la chambre d'une splendeur calme et pourtant éblouissante; bientôt cette clarté devint plus molle et plus voilée; un léger nuage gris, comme une brume, remplit graduellement la pièce; un frisson glacial perça le cœur de l'Anglais, et l'envahit tout entier d'un froid mortel. Avec le pressentiment instinctif de son danger, il se traîna à grand'peine (car ses membres étaient rigides et pétrifiés) jusqu'au rayon où reposaient les vases de cristal : il aspira à la hâte l'élixir et se baigna les tempes du fluide étincelant. La même sensation de force, de jeunesse, de joie aérienne et légère qu'il avait éprouvée le matin, remplaça instantanément la torpeur mortelle qui venait de saisir le foyer même de la vie. Il se leva, et, les bras croisés sur sa poitrine, droit et intrépide, il attendit. La vapeur avait déjà pris la densité et la consistance d'un nuage de neige; les lampes scintillaient au travers comme des étoiles. Maintenant, il voyait distinctement des formes, ressemblant par leurs contours à la forme humaine, passer lentement et par évolutions régulières à travers la nuée. Elles paraissaient *exsangues*, leurs corps étaient transparents, et s'allongeaient ou se repliaient comme les anneaux d'un serpent. Pendant leur procession majestueuse, il entendit un son à peine perceptible, comme le fantôme d'une

voix, que chacune recueillait et renvoyait à la suivante; un son voilé, mais harmonieux, qui semblait l'expression de quelque joie d'une ineffable sérénité. Aucune de ces apparitions ne parut faire attention à lui. Son désir intense de les aborder, d'être de leur nombre, de prendre part à ce mouvement de béatitude aérienne, car il la jugeait telle, le poussa à étendre les bras, à crier à haute voix : mais un murmure inarticulé passa seul sur ses lèvres; et le mouvement et l'harmonie continuèrent comme si aucun mortel ne fût présent. Lentement elles firent le tour de la chambre, et remontèrent jusqu'à ce que, dans le même ordre solennel, l'une après l'autre, elles disparurent par la fenêtre ouverte et s'évanouirent dans l'air. Alors, ses yeux qui les suivaient virent tout à coup la fenêtre obscurcie par un objet d'abord indistinct, mais qui suffisait, par sa mystérieuse présence, pour changer en terreur le sentiment de délicieux bien-être qu'il avait jusqu'alors éprouvé. Peu à peu l'objet se dessina à sa vue. On eût dit une tête humaine couverte d'un voile noir, à travers lequel brillaient d'un éclat livide et infernal des yeux qui le glacèrent jusqu'à la moelle. C'est là tout ce qu'il put distinguer de ce visage : deux yeux dont le regard était insoutenable. Mais sa terreur, qui tout d'abord parut au-dessus des forces humaines, augmenta au centuple quand, après un moment de repos, le fantôme entra lentement dans la chambre. La nuée se retira devant lui; les lampes brillantes pâlirent, et leur lueur vacillante trembla au vent de son passage. La forme générale du monstre était voilée comme son visage; il ne se mouvait pas comme le font les fantômes qui sont à l'image des vivants. Il semblait plutôt ramper comme quelque reptile immense et difforme; à la fin il s'arrêta, s'accroupit près de la table où reposait le volume mystique, et fixa de nouveau, à travers son voile demi-transparent, ses yeux sur le téméraire qui l'avait à son insu évoqué. L'imagination la plus féconde et la plus folle du moine ou du peintre des premiers siècles de l'art fantastique des peuples du Nord eût été insuffisante à prêter au visage d'un démon l'expression de malice fatale qui, par ces yeux seuls, parlait à l'âme épouvantée. Tout le reste était sombre, enveloppé d'un voile, ou plutôt d'un linceul flottant et vague, comme les larves aux contours indécis. Mais ce regard brûlant, si intense, si livide et pourtant si vivant, avait quelque chose de presque humain dans sa haine et son ironie passionnées, quelque chose qui prouvait que cette ombre horrible

n'était pas tout esprit, et qu'elle participait au moins assez à la matière pour que les formes matérielles trouvassent en elle un ennemi mortel.

Avec l'étreinte crispée de la terreur, Glyndon saisit de sa main le cœur ; les cheveux dressés, les yeux prêts à jaillir de leurs orbites, il ne put détacher son regard de ce regard effroyable. Et, pendant qu'il était ainsi cloué sur place, l'image lui parla ! Son âme plutôt que son oreille comprit les paroles qu'elle prononça :

« Tu es entré dans la région sans limites. Je suis le gardien du seuil. Que veux-tu de moi ? Tu ne réponds pas ? As-tu peur de moi ? Ne suis-je pas ton amour ? N'est-ce pas pour moi que tu as renoncé aux joies de ton espèce ? Voudrais-tu la sagesse ? Je possède la sagesse des siècles sans nombre ! Baise-moi, mon amant mortel. »

Et l'horrible apparition se traîna auprès de lui ; elle rampa jusqu'à ses côtés, son souffle effleura sa joue ! Avec un cri perçant il tomba à terre sans connaissance, et ne sut rien de plus, jusqu'à ce que le lendemain, bien avant dans le jour, il rouvrit les yeux et se trouva dans son lit. Le soleil radieux inondait la chambre ; le bandit Paolo était à son chevet, polissant sa carabine et sifflant une chanson d'amour calabraise.

CHAPITRE VIII.

Ainsi l'homme poursuit sa carrière fatigante, tandis qu'un bonheur invisible tombe silencieusement du sein de Dieu. (SCHILLER.)

Dans une de ces îles dont l'histoire emprunte encore à la gloire impérissable d'Athènes un mélancolique intérêt, et dont le climat et l'aspect doivent à la nature, qui n'a rien de mélancolique, un ciel et des horizons également radieux pour l'homme libre et pour l'esclave, pour l'Ionien, le Vénitien, le Gaulois, le Turc ou l'infatigable Anglo-Saxon, Zanoni avait caché son bonheur. Dans cet heureux séjour, la vague bleue et transparente conserve encore longtemps les parfums du rivage lointain. Vue du sommet d'une de ses collines verdoyantes, l'île qu'il avait choisie semblait tout entière un dé-

licieux jardin. Les tours et les minarets de la capitale étincelaient au milieu de bosquets d'orangers et de citronniers; des vignobles et des oliviers tapissaient les vallées, et les coteaux, les villas, les fermes, les chaumières, s'épanouissaient au soleil sous des rideaux de sombre feuillage et de fruits vermeils. La nature prodigue de beautés y semble presque justifier les superstitions gracieuses d'une religion qui, trop éprise de la terre, tendait plutôt à ramener les dieux vers l'homme qu'à élever les hommes vers un olympe moins séduisant et moins doux.

Aujourd'hui encore, pour les pêcheurs qui renouent sur la plage les chœurs de la danse antique; pour la vierge qui, à l'ombre de l'arbre qui abrite sa cabane, orne encore aujourd'hui de la *fibule* d'argent sa riche chevelure, la même grande déesse qui inspirait le sage de Samos, qui protégeait la démocratique Corcyre, qui enseignait à Milet le secret de la grâce savante et invincible, sourit toujours aussi jeune et aussi belle qu'aux jours anciens. Pour le Nord, la philosophie et la liberté sont les élements essentiels du bonheur. Sous le ciel radieux où Aphrodite sortit des flots pour régner entourée du cortége des Saisons qui l'accueillirent sur le rivage à sa naissance, la nature suffit à tout.

L'île que Zanoni avait choisie était une des plus gracieuses du groupe qui émaille cette mer divine. Sa demeure, un peu éloignée de la ville et placée sur le bord d'une anse du rivage, appartenait à un Vénitien. Elle était petite, mais d'une élégance qui n'appartenait pas à la plupart des habitations de l'île. Sur la mer, et en vue, était mouillé son navire. Ses Indiens, comme toujours, le servaient avec leur gravité silencieuse. Nulle part on n'eût trouvé jour plus beau, solitude plus respectée. A la science mystérieuse de Zanoni, à l'ignorance innocente et ingénue de Viola, le monde bruyant et agité de la civilisation était également indifférent. Le ciel plein d'amour, la terre pleine d'amour, suffisent comme société à la sagesse et à l'ignorance pendant qu'elles aiment.

Il n'y avait rien, comme je l'ai déjà dit, qui, dans les occupations de Zanoni, trahît un adepte des sciences occultes; cependant ses habitudes étaient celles d'un homme qui se souvient ou qui réfléchit. Il aimait à s'égarer seul à des distances considérables, surtout à l'aube ou au crépuscule, surtout la nuit, quand la lune était brillante, et principalement à son lever et à son déclin; à parcourir l'intérieur de son île féconde,

à cueillir des plantes et des fleurs qu'il amassait et conservait précieusement. Quelquefois, au milieu de la nuit, Viola s'éveillait tout à coup sous l'impulsion d'un instinct secret qui l'avertissait que Zanoni n'était plus auprès d'elle; elle étendait les bras et trouvait que son instinct ne l'avait point trompée. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne parlait de ses habitudes particulières qu'avec une grande réserve; et si parfois elle se sentait saisir d'un frisson, d'un pressentiment, d'un soupçon, elle s'abstenait de l'interroger. Ses courses n'étaient pas toujours solitaires; souvent, quand la mer s'étendait devant leurs yeux comme un lac paisible, encadré entre les côtes stériles et sévères de Céphalonie et le rivage souriant qu'ils habitaient, ils passaient, lui et Viola, des journées entières à faire par eau le tour de l'île et à visiter les îles voisines. Tous les points du sol de la Grèce, cette terre radieuse de la Fable, paraissaient lui être familiers, et ses entretiens sur le passé et sur ses traditions exquises apprenaient à Viola à aimer cette race à laquelle le monde doit la poésie et la science. A mesure qu'elle connaissait davantage Zanoni, elle découvrait en lui mille détails qui rendaient plus puissante la fascination qu'il avait tout d'abord exercée sur elle. Son amour était si tendre et si prévenant; il avait cette qualité si précieuse et propre à en assurer la durée, à savoir qu'il semblait plutôt encore reconnaissant du bonheur qu'il éprouvait à aimer que fier du bonheur qu'il pouvait donner. Zanoni était habituellement doux, froid, réservé presque jusqu'à l'apathie envers tous ceux qui l'abordaient. Jamais un mot de colère ne passait ses lèvres; jamais un éclair de colère ne jaillissait de ses yeux. Un jour, ils avaient couru un danger qui n'est pas rare dans ces régions à demi sauvages. Des pirates, qui infestaient le voisinage, avaient appris l'arrivée des deux étrangers, et les indiscrétions des matelots de Zanoni avaient laissé deviner l'opulence de leur maître. Une nuit, Viola, à peine endormie, fut éveillée par un léger bruit. Zanoni était absent; elle écouta, non sans effroi. Était-ce un gémissement qui venait de frapper son oreille? Elle se leva en sursaut, courut à la porte : tout était tranquille. Un bruit de pas lents et réguliers se fit entendre, approcha.... et Zanoni entra calme et sans paraître soupçonner ses alarmes. Le lendemain matin, on trouva sur le seuil de l'entrée principale trois hommes sans vie; ils furent reconnus dans le voisinage pour les forbans les plus sanguinaires et les plus redoutables de l'Archipel, des hommes souillés de

cent meurtres, et qui jusque-là n'avaient échoué dans aucun des attentats que leur avait inspirés la soif du pillage. On suivit jusqu'à la plage les traces d'une bande plus nombreuse; comme si, à la mort de leurs chefs, les complices eussent pris la fuite. Mais quand le provéditore vénitien examina l'affaire, la mort des trois brigands parut enveloppée du mystère le plus inexplicable. Zanoni n'avait pas bougé de l'appartement où il se livrait d'ordinaire à ses expériences. Aucun des serviteurs n'avait été troublé dans son repos. Nulle trace de violence ne paraissait sur les cadavres. Ils étaient morts sans que rien indiquât par quel moyen. A partir de cette nuit, la maison de Zanoni et tout le voisinage devinrent comme sacrés. Les villages environnants, heureux d'être délivrés d'un tel fléau, regardèrent l'étranger comme étant sous la protection spéciale de la Panagia (Sainte Vierge). Pour tout dire, les Grecs impressionnables, frappés de la singulière et imposante beauté d'un homme qui parlait leur langue aussi bien qu'eux-mêmes, dont la voix avait souvent consolé leurs chagrins, dont la main n'avait jamais été fermée à leurs besoins, conservèrent par tradition le souvenir reconnaissant de Zanoni longtemps après son départ de l'île, et montrent encore aujourd'hui le platane sous lequel ils l'ont souvent vu s'asseoir seul et pensif, au milieu des ardeurs de leurs journées brûlantes. Mais Zanoni fréquentait des lieux moins exposés aux regards que l'ombre du platane. Il existe dans cette île des sources bitumineuses mentionnées déjà par Hérodote. Souvent, au milieu de la nuit, la lune le vit sortir des bosquets de myrtes et de cytises qui tapissent les collines, entre lesquelles jaillissent et bouillonnent ces sources inflammables, dont l'efficacité sur la vie organique n'a peut-être pas encore été soupçonnée par la science moderne. Plus souvent encore, il passait ses heures dans une grotte située sur le point le plus isolé de la côte, au milieu de stalactites qui semblent avoir été suspendues par une main humaine, et que les superstitions des habitants rattachent, dans leurs légendes, aux nombreux et presque continuels tremblements de terre qui ébranlent cette île d'une façon si mystérieuse.

Les recherches qui poussaient Zanoni à explorer ces points divers, quelles qu'elles fussent d'ailleurs, se rapportaient toutes à un seul puissant désir : et chaque jour qu'il passait dans la société de Viola, confirmait et fortifiait ce désir dans Zanoni.

Digitized by Google

La scène que Glyndon avait vue dans sa vision extatique était vraie de tout point. Quelque temps après la nuit de cette scène, Viola comprit vaguement qu'une influence dont elle ne pouvait analyser la nature cherchait à s'emparer de sa vie si heureuse. Des visions radieuses et indistinctes, comme celles qu'elle avait connues dans sa jeunesse, mais plus fréquentes et plus frappantes, la poursuivaient nuit et jour pendant l'absence de Zanoni ; quand il revenait, elles disparaissaient et semblaient moins belles que sa présence bien-aimée. Zanoni l'interrogea minutieusement et avidement sur ces visions, et parut plus d'une fois mécontent et troublé de ses réponses.

« Ne me parle pas, dit-il un jour, de ces images incohérentes, de ces évolutions d'étoiles, de leurs mouvements harmonieux, ni de ces délicieuses mélodies qui te semblent être la musique et le langage des sphères célestes. N'as-tu pas vu une image plus distincte et plus belle que les autres ? N'as-tu pas entendu une voix te parlant ou semblant te parler dans ta langue, et te murmurant les secrets étranges d'une science mystérieuse ?

— Non ! tout est confus dans ces rêves, la nuit comme le jour ; et quand, au bruit de tes pas, je rentre en moi-même, ma mémoire ne conserve qu'une vague impression de bonheur. Comme elle diffère dans sa froideur du bonheur de suspendre mon âme à ton sourire et d'écouter ta voix quand elle me dit : « Je t'aime ! »

— Pourquoi alors des visions moins belles te paraissaient-elles autrefois si pleines de charme ? Comment ont-elles embrasé ta pensée et rempli ton cœur ? Autrefois tu désirais je ne sais quel monde féerique, et aujourd'hui tu sembles si heureuse de la vie commune !

— Ne te l'ai-je pas déjà expliqué ? Est-ce donc la vie commune que d'aimer et de vivre avec celui qu'on aime ? Mon monde féerique, je l'ai ; ne me parle pas d'un autre monde. »

Et la nuit les surprit sur la plage solitaire ; et Zanoni, arraché à ses préoccupations plus élevées, et penché sur ce doux visage, oublia qu'il est dans l'harmonieux Infini qui les environnait d'autres mondes que celui du cœur humain !



Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Il y a un principe de l'âme, supérieur à toute la nature, et par lequel nous pouvons nous élever au-dessus de l'ordre et des systèmes du monde. Quand l'âme s'élève jusqu'à des natures plus excellentes qu'elle-même, elle se sépare alors de toutes les natures subordonnées, échange cette vie pour une autre vie, et abandonne l'ordre des choses auquel elle est unie, pour s'attacher et se mêler à un autre. (JAMBLIQUE.)

« Adon-Aï ! Adon-Aï ! parais, parais ! »

Et, dans la grotte solitaire où retentissaient autrefois les oracles d'un dieu du paganisme, surgit, au milieu des ombres fantastiques des rochers, une colonne gigantesque et lumineuse, toute rayonnante d'un éclat mobile. Elle resemblait à cette écume étincelante et vaporeuse qu'une fontaine, vue de loin, semble exhaler la nuit sous un ciel étoilé. Le rayonnement éclaira les stalactites, les anfractuosités, les voûtes de la caverne, et répandit une lueur pâle et tremblante sur les traits de Zanoni.

« Fils de la Lumière Éternelle, dit le Mage, toi dont, degré par degré et génération par génération, j'ai acquis enfin la connaissance dans les vastes plaines de la Chaldée ; toi auprès de qui j'ai si largement puisé cette sagesse ineffable que l'éternité seule peut épuiser tout entière ; toi qui, identique à moi, autant que le permettent nos natures différentes, as été pendant des siècles mon génie familier et mon ami, réponds-moi et guide-moi. »

De la colonne lumineuse sortit une apparition d'une gloire ineffable. Son visage était celui d'un homme dans toute la fraîcheur de la première jeunesse, mais avec une expression solennelle d'éternité et de sagesse immuable ; une lumière pareille au rayonnement des étoiles circulait dans ses veines transparentes ; tout son corps était lumière, et la lumière ondulait en étincelles mobiles à travers les flots de son éblouissante chevelure. Les bras croisés sur sa poitrine, l'image se tenait à quelques pieds de Zanoni, et murmurait d'une voix douce et voilée :

« Mes conseils étaient autrefois doux pour toi; autrefois, nuit après nuit, ton âme pouvait suivre l'essor de mes ailes à travers les paisibles splendeurs de l'Infini. Maintenant, tu t'es de nouveau enchaîné à la terre par les liens les plus forts; et l'attraction de l'argile est plus puissante que les sympathies qui rendaient docile à tes charmes le Fils des espaces étoilés. La dernière fois que ton âme écouta ma voix, les sens troublaient déjà ton intelligence et obscurcissaient tes visions. Une dernière fois je viens à toi : mais le pouvoir que tu possèdes de m'évoquer s'évanouit déjà dans ton âme, comme le rayon du soleil s'efface de la vague quand le vent pousse le nuage entre le ciel et l'Océan.

— Hélas ! Adon-Aï, répondit tristement le *Voyant*, je ne connais que trop bien les conditions de l'existence dans laquelle ta présence autrefois répandait la joie. Je sais que la source de notre sagesse est dans notre indifférence pour les choses d'un monde que cette sagesse domine. Le miroir de l'âme ne peut refléter à la fois le ciel et la terre : l'un s'efface de sa surface du moment où l'autre se peint dans ses profondeurs. Mais si, une fois encore, avec le pénible effort d'un pouvoir affaibli, je t'appelle et t'invoque, ce n'est pas pour que tu me rendes à cette abstraction sublime par laquelle l'intelligence affranchie du corps matériel s'élève de région en région jusqu'aux sphères célestes.

— J'aime, et par l'amour je commence à vivre en autrui de la douce vie humaine. Si j'ai encore quelque science, elle ne me sert plus qu'à paralyser tout danger qui me menace personnellement, ou ceux que je puis regarder avec indifférence des calmes régions de l'étude; je suis aussi aveugle que le plus humble mortel sur les destinées de celle qui fait battre mon cœur sous cette passion qui obscurcit mes regards.

— Qu'importe? répondit Adon-Aï. Ton amour ne saurait être qu'une dérision; tu ne peux aimer comme ceux qui sont voués à la mort et à la tombe. Un moment encore! un jour au plus de ta vie incalculable, et celle que tu aimes n'est plus que poussière. Les autres habitants du monde inférieur vont la main dans la main jusqu'au tombeau ; la main dans la main ils s'élèvent de la corruption à de nouveaux cycles d'existence. Pour toi, il y a ici-bas des siècles ; pour elle, des heures. Et pour elle et pour toi, homme puissant et pitoyable, y aura-t-il jamais un avenir commun? Par quels degrés, par

quels cieux d'existence spiritualisée, son âme aura-t-elle passé, quand tu viendras, solitaire attardé, des vapeurs de la terre aux portes de la lumière ?

— Fils des étoiles ! crois-tu que cette pensée ne me poursuive pas sans cesse ? et ne vois-tu pas que je t'ai invoqué pour m'écouter, pour servir mon dessein ? Ne lis-tu pas mon désir et mon rêve ? ne sais-tu pas que j'aspire à élever sa condition au niveau de la mienne ? Toi, Adon-Aï, dont la joie céleste qui fait ta vie se retrempe sans cesse dans les océans de l'éternelle splendeur, tu ne peux que par les sympathies de la science soupçonner ce que j'éprouve, moi, fils d'une race mortelle. Exclu encore de ces objets de la terrible et sublime ambition qui éleva de bonne heure mon essor au-dessus de ce monde d'argile, condamné à demeurer dans ce monde, seul et isolé, j'ai cherché parmi ceux de mon espèce des compagnons, et j'ai cherché en vain. A la fin, j'ai trouvé une compagne. L'oiseau de proie et la bête sauvage ont les leurs; et j'ai sur les essences malfaisantes assez de puissance pour les écarter du sentier qui doit la conduire vers les régions supérieures, jusqu'à ce que l'air de l'éternité prépare son être à recevoir l'élixir qui défie la mort.

— Et tu as commencé l'initiation, et tu es impuissant à la poursuivre. Je le sais. Tu as pu peupler son sommeil des visions les plus radieuses, tu as évoqué les fils les plus harmonieux de l'air, tu leur as ordonné de bercer son extase de leurs ineffables concerts, et son âme ne les écoute pas : elle retourne à la terre et se dérobe à leur influence. Pourquoi ? Aveugle que tu es, ne le vois-tu pas ? Parce que dans son âme tout est amour. Il n'y a point de passion intermédiaire qui l'unisse et l'attache aux choses que tu voudrais lui communiquer par tes charmes mystérieux. Ces choses n'ont d'attraction que pour les désirs et les aspirations de l'intelligence. Qu'ont-elles de commun avec la passion qui appartient à la terre, avec l'espérance qui va d'elle-même au ciel ?

— Mais ne peut-il exister aucun lien commun qui unisse nos âmes et nos cœurs, et établisse sur la sienne l'influence de la mienne ?

— Ne me le demande pas : tu ne me comprendrais pas.

— Je t'adjure de parler.

— Ne sais-tu pas que, lorsque deux âmes sont séparées, le lien qui les peut unir est une troisième âme dans laquelle toutes deux se rencontrent et vivent ?

— Je te comprends, Adon-Aï, dit Zanoni, et son visage s'éclaira de plus de joie humaine qu'il n'en avait jamais jusqu'alors exprimé, et si une destinée obscure pour moi sur ce point me donne le bonheur du plus humble mortel, si jamais il existe un enfant que je puisse presser contre mon cœur et appeler mien.....

— Est-ce donc pour être un homme, après tout, que tu as aspiré à devenir plus qu'un homme?

— Mais un enfant, une seconde Viola, murmura Zanoni, sans écouter le Fils de la Lumière, une jeune âme fraîchement descendue des cieux, que je puisse élever dès le premier moment où elle touche à la terre, dont je puisse accoutumer les ailes à suivre les miennes à travers les gloires de la création; et par laquelle la mère elle-même puisse s'élever en franchissant impunément le royaume de la mort!

— Prends garde; réfléchis. Ne sais-tu pas que ton ennemi le plus implacable habite la Réalité? Tes désirs t'approchent de plus en plus de l'humanité.

— L'humanité! elle est bien douce, » répondit Zanoni.

Et à ces paroles du voyant le visage glorieux d'Adon-Aï s'éclaira d'un sourire.

. . . .

CHAPITRE X.

Æterna æternus tribuit, mortalia confert
Mortalis; divina Deus, peritura caducus.
(PRUDENCE.)

EXTRAIT DES LETTRES DE ZANONI A MEJNOUR.

I

Tu ne m'as point parlé des progrès de ton élève; et je crains que les circonstances n'aient creusé un tel abîme entre la génération à laquelle nous sommes parvenus, et les enfants d'un monde plus jeune, que tous tes soins et ta direction la plus attentive n'échouent, même avec des natures plus pures et plus élevées que celle du néophyte que tu as accueilli sous ton toit. Ce troisième état de l'existence que le sage de l'Inde

définit si justement l'intermédiaire entre le sommeil et la veille, et nomme improprement *extase*, est inconnu aux habitants du Nord ; et il en est peu qui voulussent s'y abandonner, considérant, comme ils le font, que cet état de repos, peuplé d'apparitions animées, est la *maya*, ou une illusion de l'âme hallucinée. Au lieu de fertiliser et de cultiver ces régions aériennes où la nature, convenablement étudiée, peut faire naître des fruits si riches et de si belles fleurs, ils ne cherchent qu'à y fermer les yeux; ils regardent cet effort de l'intelligence pour s'élever du monde étroit des hommes jusqu'au séjour infini de l'esprit, comme une maladie que le médecin doit guérir par des remèdes et des potions; et ils ignorent que c'est à cet état de leur existence, dans sa forme encore imparfaite et naissante à peine, que doivent leur immortelle origine la poésie, la musique, l'art, tout ce qui appartient à cet idéal du beau, dont la veille ni le sommeil ne peuvent fournir un type ni une image. Mejnour, dans les siècles reculés où toi et moi étions des néophytes et des aspirants, nous faisions partie d'une classe à laquelle le monde réel était fermé et interdit. Nos ancêtres n'avaient dans la vie qu'un seul but, la science. Dès le berceau nous étions voués et préparés à la sagesse comme à un sacerdoce. Nos recherches commençaient là où la spéculation moderne replie ses ailes impuissantes et sans foi. Et ce qui pour nous était une science commune et élémentaire, les sages d'aujourd'hui le dédaignent comme un ensemble de chimères fantastiques, ou s'en détournent désespérés comme d'un mystère impénétrable. Les principes fondamentaux eux-mêmes, ces larges et pourtant simples théories de l'électricité et du magnétisme, demeurent obscures et indécises, au milieu des discussions stériles et étroites de leurs écoles; et cependant, même dans notre jeunesse, combien étaient peu nombreux ceux qui atteignaient au premier degré de notre association fraternelle! et de ceux-là combien encore, après s'être lassés de jouir des privilèges qu'ils avaient recherchés, ont abandonné la lumière du soleil, et se sont laissé engloutir sans efforts, dans la tombe, comme des pèlerins dans un désert, épouvantés du calme de leur solitude et de l'absence de tout but visible! Toi en qui rien ne semble vivre hors le *désir de savoir*, toi qui, sans demander si elle doit conduire au bonheur ou au malheur, te donnes pour guide à tous ceux qui veulent marcher dans la voie de la science mystérieuse, Homme-Livre, insensible aux préceptes que tu an-

nonces, tu as toujours cherché à accroître, tu as souvent accru le nombre de nos adeptes; mais ils n'ont été initiés que partiellement à tes secrets. La vanité, les passions, les rendaient indignes du reste; et maintenant, sans autre intérêt que celui d'une expérience scientifique, sans amour, sans pitié, tu exposes cette âme nouvelle aux hasards de la formidable épreuve! Tu penses qu'il suffit d'une ardeur curieuse et zélée, d'un courage indomptable et intrépide pour triompher, là où l'austère intelligence et la plus pure vertu ont souvent échoué. Tu crois aussi que ce germe de l'art qui dort dans l'âme du peintre, renfermant en lui l'embryon tout entier de la puissance et de la beauté, peut, par son épanouissement, devenir la fleur noble et imposante de la science ineffable. C'est pour toi une expérience nouvelle. Ménage ton néophyte, et, si sa nature trompe tes espérances dès les premiers essais, renvoie-le à la réalité, pendant qu'il est temps encore pour lui de jouir de la vie extérieure et passagère des sens qui aboutit à la tombe. Et, pendant que je t'avertis ainsi, ô Mejnour, comme tu vas sourire de mes espérances inconstantes! Moi qui ai si souvent refusé d'en initier d'autres à nos mystères, je commence enfin à comprendre pourquoi la grande loi qui rattache l'homme à ses semblables, alors même qu'il cherche le plus à s'isoler d'eux, a fait de ta science froide et inanimée le lien entre toi et ton espèce; pourquoi, toi aussi, tu as cherché des disciples et des prosélytes; pourquoi, voyant les unes après les autres des vies s'éteindre dans notre ordre étoilé, tu aspires toujours à remplir les lacunes, à réparer les pertes; pourquoi, au milieu de tes calculs incessants et sans repos comme les rouages de la nature elle-même, tu recules d'effroi devant la pensée de demeurer *seul!* Il en est ainsi de moi; moi aussi, je cherche enfin un prosélyte, un égal; moi aussi, je frémis d'être seul! Ce dont tu m'as prévenu est arrivé. L'amour ramène toute chose à soi. Il faut ou que je m'abaisse à la nature de celle que j'aime, ou que je l'élève à la mienne. Tout ce qui appartient à l'art véritable a toujours exercé une attraction sur nous, dont l'existence même est dans l'idéal d'où l'art descend; ainsi, dans celle que j'aime, j'ai découvert enfin le lien secret qui à première vue m'attacha à elle, fille de l'harmonie. L'harmonie en passant dans son être devint poésie. Ce qui l'attirait, ce n'était pas la scène et ses vaines illusions, c'était ce monde de sa fantaisie que la scène semblait résumer et représenter. C'est là que la poésie trouva une langue, c'est là

qu'elle s'incarna péniblement dans une forme incomplète ; et puis, ce monde ne lui suffisant plus, elle retomba sur elle-même, elle colora ses pensées, elle envahit l'âme de mon élève, elle ne demanda pas des paroles, elle ne créa pas des œuvres, elle ne donna naissance qu'à des émotions, elle se prodigua dans des rêves. Enfin l'amour vint, et c'est là que, comme un fleuve dans la mer, elle déversa ses flots inquiets, jusqu'à ce qu'elle devint muette, profonde, immobile.... le miroir éternel des cieux.

Mais, par cette poésie qu'elle a en elle, Viola ne peut-elle pas s'élever à la large poésie de l'univers ? Souvent j'écoute son langage ingénu et abandonné ; je trouve des oracles dans ses paroles dont elle ignore la beauté, comme nous découvrons des vertus étranges dans une fleur. Je vois mûrir son âme sous mes yeux ; et dans sa riche fertilité, quels trésors de pensées inépuisables et toujours nouveaux ! Mejnour, combien de nos pareils ont surpris les lois secrètes de l'univers, ont résolu les énigmes de la nature extérieure, ont fait jaillir la lumière du sein des ténèbres ! Et le poëte qui n'étudie que la nature humaine n'est-il pas le plus grand des philosophes ?... La science et l'athéisme sont incompatibles ; connaître la nature, c'est savoir qu'il y a un Dieu. Mais faut-il connaître la nature pour examiner l'ordre et l'édifice de la création ? Je crois, quand je contemple une âme pure, si ignorante et si enfantine qu'elle soit, je crois voir l'être auguste et immatériel plus clairement que dans tous les globes de matière qui sillonnent, pour lui obéir, les espaces infinis.

C'est avec raison que le statut fondamental de notre ordre nous ordonne de ne communiquer nos secrets qu'aux âmes pures. La partie la plus terrible de l'épreuve est dans les tentations que notre puissance inspire aux méchants. S'il était possible qu'un homme pervers atteignît à nos attributs, quel désordre dans le monde ! Heureusement, cela n'est point possible : sa perversité paralyserait même sa puissance. C'est dans la pureté de Viola que j'espère, avec une confiance mieux fondée que celle qui t'a fait espérer dans le courage et dans le génie de tes disciples. Je te prends à témoin, Mejnour : tu sais que, depuis ce jour éloigné où je pénétrai les secrets de notre science, jamais je n'ai cherché à faire servir ses mystères à un but indigne d'eux !... Notre existence, qui s'étend et se perpétue, ne nous laisse, hélas ! ni patrie ni famille ; la loi qui place toute science et tout art dans des régions isolées des passions

bruyantes et de l'ambition turbulente de la vie actuelle, nous défend toute influence sur les destinées des nations que le ciel gouverne par des instruments plus grossiers et plus aveugles : et pourtant, partout où se sont portés mes pas errants, j'ai cherché à soulager les misères, à détruire le mal. Ma puissance n'a été hostile qu'aux méchants ; et cependant, malgré toute notre science, comme à chaque pas nous nous trouvons réduits à n'être que les instruments privilégiés de ce Pouvoir qui nous donne le nôtre, mais seulement pour le diriger! Comme toute notre sagesse s'anéantit devant celle qui donne à la moindre plante ses vertus, au moindre atome les myriades d'habitants qui l'animent! Et, doués comme nous le sommes parfois du pouvoir d'influer sur le bonheur des autres, quel sombre et mystérieux nuage plane sur notre propre destinée!... Nous ne pouvons être des prophètes pour nous-mêmes. Avec quelle espérance tremblante je me berce de la pensée qu'il me sera permis de conserver à ma solitude le rayon d'un sourire vivant!

. . . .

II

Ne me croyant pas assez pur pour initier une âme aussi pure que la sienne, je cherche à peupler son extase de ces fils radieux et tendres de l'espace qui ont fourni à la poésie (cette intuition de la nature) les idées des Sylphes et des Glendoveer. Et ces êtres eux-mêmes sont moins purs que ses pensées, moins tendres que son amour. Ils n'ont pu l'élever au-dessus de son cœur humain, car ce cœur a en lui-même son ciel.

. . . .

Je viens de la contempler dans son sommeil. Je l'ai entendue soupirer mon nom. Hélas! ce qui pour d'autres est si doux a pour moi de l'amertume; je songe que bientôt arrivera l'heure où ce sommeil sera sans rêve; que ce cœur où retentit mon nom sera glacé; que ces lèvres qui le murmurent seront muettes. L'amour a deux aspects bien différents. Si nous l'envisageons dans sa forme grossière, si nous ne considérons que ses attaches matérielles, ses jouissances d'un moment, sa fièvre turbulente et sa morne réaction, nous nous étonnons que cette passion soit le mobile suprême du monde; que ce soit elle qui ait inspiré les plus grands sacrifices, influencé toutes les sociétés et tous les siècles; que ce

soit à elle que le génie, dans toute sa grandeur et toute sa beauté sublime, ait toujours consacré son culte ; que, sans l'amour, il n'y eût eu ni civilisation, ni musique, ni poésie, ni beauté, ni vie, hors la vie de la brute.

Mais examinons-le sous sa forme céleste, dans l'abnégation désintéressée de ses élans, dans son affinité intime avec tout ce qu'il y a dans l'âme de plus délicat et de plus subtil ; avec sa puissance supérieure à tout ce qui, dans la vie, est petit et misérable ; dans son triomphe sur les idoles d'un culte plus grossier ; dans la vertu magique par laquelle il fait d'une chaumière un palais, d'un désert une oasis, et des glaces du pôle un radieux printemps, du jour où y pénètre son souffle fécond et vivifiant ; alors ce qui nous étonne, c'est qu'on le considère si rarement sous son aspect le plus sacré. Ce que l'homme sensuel appelle les jouissances de l'amour, ce sont là les moindres de ses joies. L'amour véritable est moins une passion qu'un symbole. Se peut-il, ô Mejnour! que le temps vienne où je te parlerai de Viola comme d'une créature qui a été !

. . . .

III

Sais-tu que, depuis quelque temps, je me demande souvent si tout est innocent dans cette science qui nous sépare de notre espèce. Il est vrai que, plus nous nous élevons, et plus nous semblent haïssables les vices des créatures qui rampent pendant un jour sur la terre ; plus le sentiment de la Bonté infinie nous pénètre, et plus notre bonheur semble émaner immédiatement d'Elle. Mais aussi, que de vertus frappées de mort dans ceux qui vivent dans le monde de la mort et qui ne veulent pas mourir ! Cet égoïsme sublime, cet état d'abstraction et de rêverie, cette existence qui s'enveloppe de sa majesté et ne dépend que d'elle-même, n'est-elle pas l'abdication de cette noblesse qui identifie notre bonheur, nos joies, nos craintes, nos espérances, avec les espérances et les craintes, avec les joies et le bonheur des autres? Vivre sans redouter d'ennemis, à l'abri de toute infirmité qui humilie, assurés contre toute inquiétude, libres des misères de toutes choses, c'est là une perspective qui séduit notre orgueil. Et pourtant, n'admires-tu pas davantage celui qui meurt pour un autre ? Depuis

que je l'aime, Mejnour, il me semble qu'il y a quelque chose de lâche à m'affranchir de la tombe qui dévore les cœurs dont les fibres nous embrassent. Je le sens, la terre envahit et maîtrise mon âme. Tu avais raison, l'éternelle vieillesse, sereine et impassible, est un don plus précieux que l'éternelle jeunesse avec ses aspirations et ses désirs. Jusqu'à ce qu'il nous soit donné de n'être qu'esprit, la solitude ne peut trouver de repos que dans l'indifférence.

. . . .

IV

J'avais reçu ta lettre.... Se peut-il? ton disciple a trompé ton attente! Hélas! pauvre disciple!... Mais. . . . . .

. . . .

(Suivent ici des commentaires sur les détails de la vie de Glyndon, que le lecteur connaît déjà ou qu'il connaîtra bientôt; et une prière pressante adressée à Mejnour de veiller encore sur la destinée de son élève.)

. . . .

Moi aussi, je nourris la même espérance avec un cœur plus ardent. Mon élève! ah! comme les serments qui doivent accompagner ton épreuve m'effrayent sur ma tâche! Je veux encore une fois consulter le fils de la Lumière.

. . . .

Oui! Adon-Aï, longtemps sourd à mon appel, s'est enfin montré dans ma vision, et il a laissé après lui la gloire de sa présence sous la forme de l'Espérance. Il n'est pas impossible, Viola! pas impossible que nous soyons enfin unis âme à âme!

. . . .

V

Lettre postérieure de plusieurs mois.

Mejnour! éveille-toi de ton apathie; réjouis-toi! une nouvelle âme naîtra dans le monde. Une nouvelle âme m'appellera Père. Ah! ceux qui ont pour ressources toutes les occupations de la vie humaine tressaillent d'une émotion exquise à la pensée de retrouver leur enfance souriant au front de leurs enfants; et, dans cette naissance, ils renaissent eux-

mêmes à la sainte Innocence, qui est le premier degré de l'existence ; et ils sentent que l'homme est investi de la mission d'un ange en recevant une vie à guider depuis le berceau, et une âme à nourrir pour le ciel. Quel doit donc être mon bonheur, à moi, en accueillant un Héritier de tous ces dons, qui se doublent à être partagés ? Quelle joie dans le pouvoir de défendre, de protéger, de faire pénétrer goutte à goutte la science, de détourner le péril, et de ramener le fleuve de la vie par un cours plus riche, plus large et plus profond, au paradis où il a pris sa source ! Et sur le bord de ce fleuve, nos âmes s'uniront, mère bien-aimée. Notre enfant nous apportera la mystérieuse sympathie qui nous manque encore. Et quel fantôme pourrait te poursuivre, quelle terreur t'alarmer, quand ton initiation se fera auprès du berceau de ton enfant ?

CHAPITRE XI.

> Ils trompent ainsi les ennuis de la route jusqu'à ce que la fureur de l'orage soit passée : voulant alors retourner au point dont ils s'étaient éloignés, ils ne trouvent plus le chemin qu'on leur avait indiqué, et errent à l'aventure par des sentiers inconnus.
>
> (SPENSER.)

Oui, Viola ! tu n'es plus le même être qui, sur le seuil de ta maison de Naples, suivais les images flottantes de ta fantaisie à travers le monde de la Rêverie ; tu n'es plus celle qu cherchait à donner une voix à l'idéal du Beau sur les planches où l'Illusion contrefait pour une heure le Ciel et la Terre, jusqu'à ce que la raison blasée et ennuyée se recueille pour ne plus retrouver que le clinquant et le machiniste. Ton âme repose dans son bonheur : ses aspirations errantes ont trouvé un but. Un seul moment contient parfois le sentiment de l'éternité : car, lorsque nous sommes parfaitement heureux, nous savons qu'il est impossible de mourir. Toutes les fois que l'âme *se sent elle-même*, elle sent la vie éternelle.

« L'initiation est ajournée. Les jours et les nuits ne sont remplis d'autres visions que de celles dont un cœur heureux berce une imagination étrangère au mal. Pardonnez-moi,

sylphes et glendoveers, de me demander si de telles visions ne sont pas plus douces et plus belles que vous. »

Ils sont arrêtés sur la plage, ils regardent le soleil qui disparaît dans les flots. Depuis combien de temps habitent-ils leur île? Qu'importe? des mois, des années, peut-être; qu'importe? Compter ce temps de bonheur, à quoi bon? Dans le rêve d'un moment, des siècles se peuvent condenser; et c'est ainsi que nous mesurerons la joie ou la douleur, non par la durée du rêve, mais par le nombre des émotions que le rêve contient.

Le soleil s'enfonce lentement, l'air est aride, accablant; sur la mer, le navire majestueux repose immobile; sur le rivage, pas une feuille ne tremble aux arbres.

Viola se rapprocha de Zanoni; un pressentiment qu'elle ne pouvait définir fit battre son cœur plus vite : elle le regarda, et fut frappée de l'expression de son visage; il trahissait la préoccupation, le trouble, l'anxiété.

« Ce calme profond a quelque chose qui me fait peur, » dit-elle à voix basse.

Zanoni ne parut pas l'entendre. Il se parlait tout bas, et ses yeux inquiets parcouraient tous les points de l'horizon. Elle ne savait pourquoi; mais ce regard qui semblait sonder l'espace, ces paroles murmurées dans un idiome inconnu, ranimèrent confusément ses appréhensions superstitieuses. Elle était devenue plus craintive, du jour où elle avait su qu'elle devait être mère. Étrange crise dans la vie d'une femme et dans son amour! Quelque chose qui n'est pas encore né dispute déjà son cœur à celui qui jusque-là y a régné sans partage.

« Zanoni! regarde-moi, » dit-elle en lui prenant la main.

Il se tourna vers elle :

« Tu es pâle, Viola! ta main tremble.

— C'est vrai; je sens comme si quelque ennemi s'approchait de nous.

— Et ton instinct ne te trompe pas. Un ennemi approche en effet. Je le vois à travers cette atmosphère pesante, je l'entends à travers le silence, le fantôme, le destructeur, le fléau. Vois-tu comme, par un effort visible à l'œil seul, les feuilles fourmillent d'insectes! »

Il parlait encore, quand, des rameaux qui les abritaient, un oiseau tomba aux pieds de Viola; il agita les ailes un instant, se débattit une dernière fois, et mourut.

« Oh! Viola, dit Zanoni avec une émotion profonde, voilà la mort! Ne crains-tu pas de mourir?

— De te quitter? oh! oui.

— Et si je pouvais t'enseigner le secret de défier la mort; si je pouvais suspendre pour ta jeunesse la marche du temps; si je pouvais.... »

Il s'arrêta brusquement; le regard de Viola annonçait l'effroi, son visage et ses lèvres étaient pâles.

« Ne parlez pas ainsi, ne me regardez pas ainsi, dit-elle en s'éloignant involontairement. Vous m'effrayez.... Oh! ne parle pas ainsi, je tremblerais, non pour moi, mais pour ton enfant!

— Ton enfant! Mais refuserais-tu, pour ton enfant, ce même don sublime?

— Zanoni!

— Eh bien?

— Le soleil a disparu à nos yeux, mais pour se lever à d'autres yeux. Disparaître de ce monde, c'est vivre dans le monde là-haut. Oh! mon amant! oh! mon époux, dit-elle avec une étrange et soudaine vivacité, dis-moi que tu plaisantais, que tu voulais te jouer de ma folie! Il y a moins de terreur dans la peste que dans tes paroles. »

Le front de Zanoni s'assombrit, il la regarda en silence pendant quelques instants; enfin, il lui dit presque sévèrement:

« Que sais-tu qui t'autorise à douter de moi?

— Oh! pardonne, pardonne! rien, s'écria Viola en se jetant sur son cœur et en sanglotant. Je ne veux pas croire même à tes propres paroles, si elles t'accusent. »

Sans répondre, il essuya d'un baiser les larmes de Viola.

« Ah! ah! dit-elle avec un charmant sourire enfantin, tu voulais me donner un charme contre la peste; vois, je te le prends moi-même. »

Et elle mit la main sur une petite amulette antique qu'il portait sur sa poitrine.

« Tu ne peux savoir à quel point ce petit objet m'a rendue jalouse du passé, Zanoni! C'est quelque gage d'amour, sans doute? mais non, tu n'aimais pas celle qui te l'a donné, comme tu m'aimes. Veux-tu que je te vole ton amulette?

— Enfant! dit Zanoni avec tendresse : celle qui passa ce souvenir à mon cou le regardait sans doute comme un talisman, car elle avait comme toi des superstitions; pour moi il a plus de prix qu'un charme magique : c'est la relique d'un

temps bien doux et maintenant évanoui, où l'on m'aimait sans douter. »

Il dit ces paroles d'un ton de triste reproche qui pénétra jusqu'au cœur de Viola ; mais son accent reprit une solennité qui refoula les sentiments de Viola prêts à éclater, et il ajouta :

« Le jour viendra peut-être, Viola, où ce souvenir passera de mon cœur sur le tien : quand tu me comprendras mieux, *quand les lois de notre existence seront les mêmes.* »

Il reprit doucement sa marche, ils rentrèrent à pas lents ; mais, malgré tous ses efforts pour la chasser, la crainte demeura au cœur de Viola. Elle était Italienne et catholique, elle avait toutes les superstitions de son pays natal. Elle se réfugia dans sa chambre, se mit à prier devant une relique de saint Janvier, que son directeur lui avait donnée dans son enfance et qui l'avait accompagnée partout ; elle n'avait jamais cru possible de s'en séparer. S'il existait un talisman capable d'écarter la peste, était-ce pour elle qu'elle redoutait le fléau ?

Le lendemain matin, Zanoni, à son réveil, trouva la relique du saint suspendue à son cou, à côté de l'amulette mystique.

« Tu n'as rien à craindre de la peste, maintenant, dit Viola avec un mélange de larmes et de sourires, et, quand tu seras tenté à l'avenir de me parler comme hier, le saint sera là pour te faire des reproches. Eh bien, Zanoni, crois-tu qu'il puisse jamais exister une communion de pensée et d'âme, si ce n'est entre égaux ? »

La peste éclata en effet ; il fallut abandonner leur île, leur séjour bien-aimé. Puissant magicien, *tu n'as aucun pouvoir pour sauver ceux que tu aimes.* Adieu, abri de l'amour et du bonheur, doux lieux de repos et de sécurité, adieu ! D'autres climats aussi beaux vous pourront accueillir, amants fugitifs ; des cieux aussi sereins, des flots aussi calmes, aussi azurés. Mais ce temps, ces heures écoulées, peuvent-ils jamais revenir ? Qui donc peut dire que le cœur ne change pas avec la scène de son bonheur ; qu'il ne perd rien en quittant le lieu qui pour la première fois abrite cette vie à deux ? Le plus petit coin y conserve tant de souvenirs que le lieu seul peut rappeler ! Le passé qui le peuple et le remplit semble si bien assurer l'avenir ! Qu'une pensée moins tendre, moins confiante, nous envahisse ; aussitôt l'abri sous lequel un serment a été échangé, une larme essuyée, nous rend aux heures de la première et céleste illusion. Mais sous un toit où rien ne parle de ces premiers moments de félicité, où manque la voix élo-

quente des souvenirs, où ne dort ensevelie aucune de ces émotions qui se raniment et nous apparaissent comme des habitants des cieux ! Ah ! oui, qui donc, ayant passé par la triste histoire de l'affection, viendra nous dire que le cœur ne change pas avec la scène? Soufflez, vents propices! enflez-vous, voiles rapides ! fuyons, fuyons loin de cette terre où la mort vient saisir le sceptre de l'amour. Le rivage s'efface, de nouvelles terres succèdent aux vertes collines, aux bosquets d'orangers de l'île des Époux. Déjà dans un lointain indécis brillent les colonnes debout encore d'un temple que l'Athénien dédia à la Sagesse, et, emporté par la nef qui bondissait sous la brise rafraîchissante, l'adorateur qui avait survécu à la Divinité murmura tout bas :

« La sagesse des siècles n'a donc pu me donner des heures plus heureuses que celles du pâtre qui ne connaît d'autre monde que son village, ni d'aspiration qui s'élève au-dessus du baiser et du sourire du foyer domestique! »

Et la clarté de la lune dormait également sur les débris du temple d'une foi effacée, sur la cabane du pâtre, sur le sommet de la montagne éternelle, sur l'herbe périssable qui en tapissait les flancs; et ses rayons semblaient répondre par un sourire de froid dédain à celui qui avait peut-être vu bâtir le temple, et qui dans son impénétrable existence devait peut-être voir la montagne pulvérisée s'écrouler sur sa base.



LIVRE V.

LES EFFETS DE L'ÉLIXIR.

CHAPITRE PREMIER.

Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust.
. . . .
Was stehst du so, und blickst erstaunt hinaus[1]?
(FAUST.)

On se souvient que nous avons laissé maître Paolo au chevet de Glyndon. Éveillé d'un profond sommeil, l'Anglais, au souvenir de l'horrible nuit qu'il avait passée dans la chambre mystérieuse, poussa un cri et couvrit son visage de ses mains.

« Bonjour, Excellence, dit gaiement Paolo. *Corpo di Bacco*, vous avez bien dormi! »

Le timbre de cette voix pleine, forte et saine, dissipa les images qui peuplaient encore la mémoire de Glyndon.

Il se dressa dans son lit.

« Où donc m'avez-vous trouvé? pourquoi êtes-vous ici?

— Où je vous ai trouvé! répéta Paolo surpris. Dans votre lit, apparemment. Pourquoi je suis ici? parce que le Padrone m'a dit d'attendre votre réveil, et de demander vos ordres.

— Le Padrone! Mejnour! il est donc arrivé?

— Et reparti, signor. Il a laissé cette lettre pour vous.

— Donnez, et allez attendre que je sois levé.

1. Deux âmes, hélas! habitent dans mon sein.
. . . .
Pourquoi t'arrêtes-tu ainsi, l'air étonné?

— A votre service. J'ai commandé un excellent déjeuner; vous devez avoir faim. Je suis un cuisinier passable, comme il convient à un fils de moine. Vous serez émerveillé de mon talent à accommoder le poisson. Mon chant ne vous paraîtra pas importun, j'espère ; je chante toujours en préparant une salade : les ingrédients se mêlent alors plus harmonieusement. »

Et Paolo rejeta sa carabine sur son épaule, quitta la chambre et ferma la porte.

Glyndon était déjà plongé dans le contenu de la lettre suivante :

« Le jour où je t'acceptai pour disciple, je promis à Zanoni que, si je demeurais convaincu par les premières épreuves que tu dusses grossir le nombre, non de nos adeptes, mais des victimes qui ont en vain aspiré à ce titre, je ne te pousserais pas à ton malheur et à ta perte, et que je te rendrais au monde. Ton épreuve a été la plus facile que jamais néophyte ait eue à subir; je ne t'ai demandé que de t'abstenir des instincts sensuels, et de te soumettre à une courte expérience pour prouver ta patience et ta foi. Retourne à ton monde; ta nature n'est pas de celles qui puissent aspirer au nôtre.

« C'est moi qui ai chargé Paolo de te recevoir à la fête; c'est moi qui ai poussé le vieux mendiant à te demander l'aumône; c'est moi qui ai laissé ouvert le livre que tu ne pouvais lire qu'en transgressant mes ordres. Eh bien, tu as vu ce qui t'attend au seuil de la science; tu t'es trouvé face à face avec le premier ennemi qui menace celui qui gémit encore sous l'étreinte despotique des sens. Es-tu surpris que je ferme à jamais les portes sur toi? Ne comprends-tu pas enfin qu'il faut une âme trempée, purifiée, préparée non pas par des philtres, mais par son propre mérite et sa valeur sublime, pour franchir le seuil et braver l'ennemi? Malheureux! Toute ma science est sans pouvoir pour l'homme téméraire et sensuel, pour celui qui n'aspire à connaître nos secrets que pour les profaner, pour les prostituer aux jouissances grossières et au vice égoïste. Pourquoi les imposteurs et les sorciers des siècles passés ont-ils péri en tentant d'approfondir des mystères qui doivent purifier et non pervertir? Ils ont prétendu posséder la pierre philosophale, et ils sont morts sous les haillons; l'élixir de l'immortalité, et ils sont descendus dans la tombe, blanchis avant le temps. Les légendes attestent que le démon les a mis en pièces. Oui, c'était le démon de leurs désirs impies et de leurs rêves

criminels. Ce qu'ils ont convoité, tu le convoites, et, eusses-tu les ailes du séraphin, tu ne pourrais t'envoler des eaux corrompues et stagnantes de la mortalité. Ta soif de science n'est que présomption pétulante! tes désirs de bonheur, un appétit morbide des plaisirs impurs et matériels! Ton amour lui-même, qui ennoblit d'ordinaire les âmes les plus viles, c'est une passion lâche et monstrueuse qui mêle aux effervescences brutales de la chair les odieux calculs d'une froide trahison! Toi, un des nôtres! Toi, un frère de l'ordre auguste! Toi, un aspirant aux étoiles qui brillent dans la Shemaia de la science chaldéenne! L'aigle ne peut guider vers le soleil que le vol de l'aiglon. Je t'abandonne à ton atmosphère crépusculaire.

« Mais pour ton malheur, désobéissant et profane, tu as aspiré l'élixir, tu as attiré à toi un ennemi hideux et impitoyable. Toi seul peux exorciser le fantôme que tu as suscité Il faut que tu rentres dans le monde; mais ce n'est que par un violent effort que tu pourras reconquérir le calme et la joie de la vie que tu as quittée. Voici ce que je puis te dire pour te soutenir : celui qui s'est assimilé même la faible part que tu as prise de l'énergie vitale et volatile contenue dans ce breuvage mystérieux, a éveillé en lui des facultés qui ne sauraient dormir; des facultés qui peuvent encore, par une humilité patiente, par une foi inébranlable, par un courage qui n'est pas du corps, comme le tien, mais de l'âme intrépide et vertueuse, atteindre, sinon à la science qui règne dans les régions éthérées, du moins à de nobles résultats dans la vie humaine. Cette influence, incessamment active, tu la retrouveras dans tout ce que tu entreprendras. Ton cœur, au milieu des joies vulgaires, aspirera à quelque chose de plus saint; ton ambition, au milieu des mobiles grossiers, cherchera un but au delà de ta portée. Mais ne pense pas que cette disposition seule suffise à la gloire : elle peut tout aussi bien te conduire à la honte et au crime. Ce n'est qu'une force imparfaite et nouvelle qui ne te laissera aucun repos. C'est la direction que tu lui donneras qui montrera si elle émane de ton bon ou de ton mauvais génie.

« Malheur à toi! pauvre insecte pris dans l'inextricable réseau dont tu as enlacé tes membres et tes ailes. Non-seulement tu as aspiré l'élixir, mais encore tu as évoqué le spectre: de toutes les légions qui peuplent l'espace, il n'est pas pour l'homme d'ennemi aussi implacable; tu as soulevé le voile, et il n'est plus en mon pouvoir d'abriter ton regard derrière un

bienfaisant nuage. Sache du moins que tous ceux d'entre nous, les plus grands et les plus sages, qui ont réellement franchi le seuil, ont eu pour première tâche de dompter et de soumettre l'Ombre hideuse et formidable qui le garde. Sache qu'il t'est possible de te dérober à ces yeux livides; sache que, s'ils te poursuivent, ils ne sauraient te nuire tant que tu résisteras aux pensées qu'ils inspirent et à la terreur qu'ils produisent. *C'est surtout quand tu ne les vois pas que tu dois les redouter le plus.*

« Va, maintenant, enfant de la matière corrompue! Tout ce que je puis te dire pour t'encourager, pour t'avertir et pour te guider, je te l'ai dit dans ces lignes. Ce n'est pas moi, c'est toi-même qui as fait naître la sombre épreuve dont tu sortiras, je l'espère, en paix. Symbole moi-même de cette science que je cultive et que je sers, je ne cache aucun enseignement à l'aspirant pur et sincère; pour le curieux vulgaire je suis une énigme impénétrable. Le seul bien impérissable de l'homme étant sa pensée, il n'est pas en mon pouvoir de matérialiser et d'anéantir les idées et les aspirations qui sont nées dans ton cœur. Le moindre novice pourrait pulvériser ce château et faire rouler cette montagne jusqu'au fond de la vallée. Le maître lui-même n'a pas le pouvoir de dire à la Pensée que sa science a inspirée : *Cesse d'exister.* Tu peux déguiser la pensée sous mille formes nouvelles, tu peux la faire passer, purifiée et raffinée, dans une âme plus sublime; mais tu ne peux anéantir ce qui réside dans l'esprit seul, ce qui n'a d'autre substance que l'idée. *Toute pensée est une âme.* Ce serait donc en vain que nous chercherions, toi ou moi, à défaire le passé et à te rendre l'aveugle insouciance de ta jeunesse. »

La lettre tomba des mains de Glyndon. Aux diverses émotions qui s'étaient succédé en lui pendant qu'il la lisait, succéda une sorte de stupeur pareille à celle qui suit l'anéantissement subit, dans le cœur humain, de quelque espérance longtemps entretenue, d'amour, d'avarice ou d'ambition. Ce monde sublime, le but de toutes ses aspirations ardentes, de ses sacrifices, de ses efforts, lui était interdit *à jamais*, et interdit par sa faute, par sa témérité et sa présomption. Mais Glyndon n'était pas homme à se condamner longtemps lui même. Son indignation ne tarda pas à s'allumer contre Mejnour, qui avouait l'avoir tenté, et qui l'abandonnait maintenant.... à la société implacable d'un spectre. Les

reproches du mystique l'irritèrent plutôt qu'ils ne le confondirent. Quel crime avait-il commis pour mériter un langage aussi sévère et aussi dédaigneux? Était-ce donc une chose si dégradante que de trouver du plaisir au sourire et aux regards de Fillide? Zanoni lui-même n'avait-il pas avoué son amour pour Viola? ne l'avait-il pas emmenée pour en faire sa compagne? Glyndon ne songea pas un instant à se demander s'il y a des différences entre un amour et un autre amour. Où était d'ailleurs le crime de céder à une tentation réservée aux braves seuls? Le volume mystérieux que Mejnour avait laissé ouvert à dessein ne lui disait-il pas : *Méfie-toi de la peur* On avait donc volontairement stimulé toutes les impulsions les plus violentes de l'âme humaine, en lui interdisant d'entrer dans la chambre, en lui confiant la clef qui tenta sa curiosité, et en laissant à sa portée le volume qui semblait lui révéler le moyen de la satisfaire. A mesure que ces pensées se succédèrent rapidement, il commença à considérer Mejnour comme l'auteur d'un piége perfide destiné à le tromper pour son malheur, ou comme un imposteur qui savait qu'il ne pouvait réaliser les grandes espérances qu'il lui avait données. En examinant plus attentivement les menaces et les avertissements mystérieux de Mejnour, il leur trouva un sens purement allégorique et figuré, comme celui du jargon platonicien. Peu à peu il se persuada que le spectre même qu'il avait vu, ce fantôme d'un aspect si hideux, n'était qu'une illusion créée par l'art de Mejnour. Le radieux soleil qui baignait les angles les plus reculés de sa chambre semblait dissiper avec un sourire les terreurs de la nuit précédente. L'orgueil et le ressentiment exaltèrent son courage naturel, il s'habilla à la hâte, et, quand il rejoignit Paolo, ce fut avec un visage animé et un pas assuré.

« Si bien, Paolo, dit-il, que le Padrone, comme vous l'appelez, vous a dit de m'attendre et de m'accueillir à la fête?

— Oui, par l'intermédiaire d'un vieux mendiant estropié. J'en fus d'abord surpris, parce que je le croyais loin. Mais, pour ces grands philosophes, deux ou trois cents lieues sont une misère.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu des ordres de Mejnour?

— Parce que le vieux mendiant me l'avait défendu.

— Ne revîtes-vous pas cet homme après la danse?

— Non, Excellence!

— Hum !

— Laissez-moi vous servir, dit Paolo, en chargeant l'assiette de Glyndon et en remplissant son verre. Je voudrais, signor, maintenant que le Padrone est parti (non pas, ajouta-t-il en promenant autour de la chambre un regard peu rassuré, que je veuille rien dire d'irrespectueux pour lui), je voudrais donc, maintenant qu'il est parti, vous voir prendre pitié de vous-même, et vous demander pourquoi vous avez la jeunesse. Pas apparemment pour vous enterrer vivant dans ces vieilles ruines, et pour compromettre votre corps et votre âme par des études qu'un saint n'approuverait assurément pas.

— Les saints sont-ils donc les protecteurs de vos occupations à vous, maître Paolo ?

— Sans doute, répondit Paolo quelque peu confus ; un gentilhomme dont la poche est pleine de pistoles n'est pas nécessairement tenu à pratiquer l'art d'enlever les pistoles des autres. Mais avec nous, pauvres diables, le cas est différent. Après tout, je ne manque jamais de consacrer à la Vierge la dîme de mes profits, et le reste, je le partage charitablement avec les pauvres. Mais mangez, buvez, jouissez de la vie ; faites-vous absoudre par votre confesseur de vos petites peccadilles, et ne laissez pas trop grossir votre mémoire avec lui : voilà mon avis. A votre santé, Excellence ! Tenez, le jeûne, hors des jours prescrits à tout bon catholique, ne fait qu'engendrer des fantômes.

— Des fantômes ?

— Oui. Le diable s'attaque toujours aux estomacs vides. Convoiter, haïr, voler, piller, tuer : voilà les désirs naturels de l'homme affamé. Quand on a bien dîné, signor, on est en paix avec le genre humain. A la bonne heure ! vous aimez ce perdreau. *Cospetto !* moi-même, quand j'ai passé deux ou trois jours seulement dans la montagne, sans autre régal, de l'aurore au couchant, qu'une croûte de pain noir et un oignon, je deviens féroce. Et ce n'est pas là le plus grave. Parfois, je vois de petits lutins danser devant moi. Le jeûne ! il est aussi plein de spectres qu'un champ de bataille. »

Glyndon trouva que le raisonnement de son compagnon était plein d'une saine philosophie, et il faut avouer que, plus il se mit à manger et à boire, et plus le souvenir de la nuit précédente et de l'abandon de Mejnour s'effaça de son âme. La fenêtre était ouverte, la brise soufflait doucement, le soleil brillait, la na-

ture entière était heureuse et gaie ; et maestro Paolo devint bientôt non moins gai que la nature. Il parla d'aventures, de voyages, de femmes, avec un entrain contagieux. Mais Glyndon l'écouta avec plus de plaisir encore quand, avec un sourire significatif, le brigand entama l'éloge des yeux, des dents, des pieds et de la taille de la belle Fillide.

Cet homme semblait le type incarné de la vie animale et sensuelle. Il eût été pour Faust un tentateur bien autrement dangereux que Méphistophélès. Son sourire franc et ouvert n'avait point ce pli ironique qui semblait railler les plaisirs qu'il préconisait. Pour un homme qui venait d'ouvrir les yeux sur la vanité de la science, sa joyeuse et insouciante humeur avait, pour corrompre, une puissance supérieure à toute la raillerie glaciale d'un démon savant. Mais quand Paolo se retira en promettant de revenir le lendemain, l'âme de l'Anglais rentra dans une disposition plus grave et plus recueillie. L'élixir semblait réellement avoir laissé après lui l'effet que Mejnour lui avait attribué. Glyndon parcourait lentement le corridor solitaire ; il s'arrêtait pour contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds ; de nobles inspirations, les rêves d'nne ambition hardie et entreprenante, les visions éblouissantes de la gloire traversaient son âme dans une succession rapide.

« Mejnour me refuse sa science, dit le peintre, c'est bien ! Il ne m'a pas dépouillé de mon art. »

Eh quoi ! Clarence Glyndon, retournes-tu au début de ta carrière ? Zanoni avait donc raison.

Il se trouva dans la chambre du mystique : pas un vase, pas une plante. Le volume solennel a disparu ; pour lui l'élixir n'exhalera plus son essence lumineuse. Et pourtant, il semble flotter encore dans la chambre comme l'atmosphère d'un enchantement. Plus rapide et plus ardent, il brûle en toi, le désir de produire, de créer.... Tu soupires après une vie au delà de la vie sensuelle ; la vie qui est ouverte au génie, celle qui respire dans l'œuvre immortelle, qui dure à jamais dans un nom impérissable.

Où sont les instruments de ton art ? Jamais ouvrier véritable manqua-t-il d'outils ? Tu es rentré dans ta chambre.... le mur blanc est ta toile, un morceau de charbon ton pinceau ; il n'en faut pas davantage pour fixer au moins ta pensée, qui demain, peut-être, s'évanouirait.

L'idée qui remplissait ainsi l'imagination de l'artiste était

noble et sublime à coup sûr. Elle était dérivée d'une cérémonie égyptienne racontée par l'historien Diodore : *le Jugement des morts par les vivants*. Le cadavre, dûment embaumé, est placé sur le bord du lac Achérusien : avant d'être confié à la barque qui doit le transporter à son lit de repos au delà des eaux fatales, des juges particuliers recueillent toutes les accusations dirigées contre la vie du défunt, et, si ces accusations sont prouvées, le corps est privé des honneurs funèbres.

Mejnour avait raconté cette cérémonie et avait ajouté à son récit des détails qu'on ne trouve dans aucun livre; l'artiste empruntait à son insu à la description de son maître l'idée de son dessin et la réalité et la force de sa composition. Il supposa un roi puissant et coupable, contre qui, de son vivant, pas un murmure n'avait osé s'élever, mais qui, maintenant qu'il n'était plus, était assailli des plaintes de l'esclave chargé de fers, de la victime mutilée au fond de son cachot, tous livides et hideux comme s'ils étaient morts eux-mêmes, tous invoquant avec leurs lèvres blêmes et flétries cette justice qui survit à la tombe.

Elle est étrange, ô artiste! cette ardeur enthousiaste qui surgit tout à coup et perce de son rayonnement les vapeurs et les ténèbres que la science occulte avait depuis si longtemps répandues sur ta fantaisie! Il est étrange que la réaction de cette nuit de terreur, de ce jour de déception, te ramène à l'Art sacré! Avec quelle liberté hardie ta main trace la large esquisse! Comme, malgré ces instruments imparfaits, se révèle, non plus le disciple, mais le maître! Encore fraîchement inspiré par le mystérieux élixir, comme tu donnes à tes créations cette vie plus sublime qui t'est refusée à toi-même! Une main qui n'est pas la tienne trace sur les murailles les grands symboles. Derrière, se dresse le gigantesque sépulcre, le lieu de repos des morts, élevé au prix de mille vies épuisées. Les juges siégent en demi-cercle. Le lac roule ses eaux lentes et noires. Il est là, le mort royal, embaumé pour la tombe. Pourquoi trembler devant ce front qui semble encore vivre et menacer? Bien réussi, noble artiste! elles se dressent, ces apparitions livides! elles parlent, ces bouches pâles et muettes! L'humanité opprimée ne se vengera-t-elle pas après la mort de la tyrannie? Ta conception, Clarence, est une vérité sublime : ton ébauche promet la gloire au génie. Cette magie vaut mieux que le volume et les vases enchantés.

Les heures ont succédé aux heures : tu as allumé ta lampe ; la nuit te surprend encore à ton travail. Ciel! comme l'air est glacé! Pourquoi pâlit ta lampe? Pourquoi se dressent tes cheveux? Là.... là... là.... à la fenêtre. Elle te regarde! la chose noire, voilée, hideuse! Là.... avec leur moquerie infernale, avec leur malice haineuse, sont braqués sur toi ses yeux horribles!

Il regarda immobile.... ce n'était point une illusion; le spectre ne parla point, ne bougea point. Incapable de supporter plus longtemps ce regard brûlant et implacable, Glyndon voila son visage de ses mains. Il les retira aussitôt avec un frisson d'horreur; il sentit que l'être sans nom s'approchait de lui. Là, il venait de s'accroupir au pied du mur, près du dessin, et les personnages de l'esquisse semblaient s'élancer de leurs places. Ces figures pâles et accusatrices le regardaient, le menaçaient, ricanaient. Par un effort violent qui agita tout son être et couvrit son corps d'une sueur d'agonie, le jeune homme maîtrisa sa terreur. Il marcha vers le fantôme; il le regarda en face; il l'interpella d'une voix ferme, il lui demanda la cause de sa venue, et défia son pouvoir.

Alors, comme le vent du sépulcre, s'éleva sa voix. Ce qu'il dit, ce qu'il révéla, la bouche ne doit point le répéter, ni la main le retracer. Pour survivre à cette heure fatale, il fallut toute la vie subtile qui circulait dans les veines de Glyndon, et à laquelle l'élixir récemment aspiré avait donné une vigueur et une énergie supérieures à la force du plus fort. Mieux vaudrait s'éveiller dans les catacombes, voir les morts se lever dans leurs linceuls, entendre les ghouls dans leurs orgies horribles remplir l'atmosphère de la corruption des cadavres, que de regarder cette image dévoilée, et d'entendre le murmure de cette voix!

. . . .

Le lendemain, Glyndon s'enfuit loin des ruines du château. Avec quelles espérances de lumière constellée il en avait franchi le seuil pour la première fois! avec quels souvenirs de ces ténèbres qui devaient à jamais le faire frissonner, lança-t-il son dernier regard sur ces tours dégradées!



CHAPITRE II.

Faust. Où aller maintenant?
Méphist. Où il te plaira.
Voyons d'abord le petit monde, et puis le grand.
(FAUST.)

Approchez votre fauteuil du foyer : ranimez le feu, ravivez les lumières. O séjour bienheureux de la netteté, de l'ordre, de l'aisance, du confort! Oh! que tu es une bonne et excellente chose, vie positive et pratique!

Quelque temps s'est écoulé depuis la date du dernier chapitre. Nous voici, non plus dans des îles éclairées par la lune, ni dans des châteaux à demi écroulés, mais dans un bon salon de vingt-cinq pieds sur vingt, bien tapissé, bien meublé; des fauteuils solides et moelleux; et sur les murs huit tableaux détestables dans des cadres splendides. Thomas Mervale, esquire, négociant à Londres, vous êtes un heureux scélérat, et je vous envie.

Rien ne fut facile à Mervale, de retour de sa vie continentale, comme de s'installer devant son bureau; son cœur ne l'avait pas quitté. La mort de son père lui donna, comme par droit de naissance, une haute position dans une maison respectable, mais de second ordre, dans la Cité. Élever cet établissement au premier rang était une honorable ambition; ce fut la sienne! Il s'était récemment marié; pas exclusivement pour de l'argent : non, il était pratique plutôt que mercenaire. Il n'avait pas sur l'amour des idées romanesques; mais il avait trop de sens pour ne pas savoir qu'une femme doit être une compagne, et non pas simplement une spéculation. Il se souciait peu de la beauté ou de l'esprit; mais il aimait la santé, un bon caractère et une certaine proportion d'intelligence utile. Il choisit sa femme avec sa raison et non avec son cœur, et sa raison ne pouvait mieux choisir. Mme Mervale était une jeune femme parfaite, active, entendue, économe, mais bonne et affectueuse. Elle avait sa volonté à elle, mais n'était point revêche. Elle avait des idées très-arrêtées sur les droits d'une femme, et un instinct merveilleux des qualités qui assurent un intérieur calme et paisible. Elle n'eût jamais pardonné à son mari si

elle lui avait surpris la plus légère fantaisie pour une autre; mais, en revanche, elle possédait un admirable sentiment des convenances. Elle avait en abomination toute légèreté, toute inconséquence, toute coquetterie, petits vices qui ruinent souvent le bonheur domestique, et auxquels une nature étourdie s'expose inconsidérément. D'un autre côté, elle estimait qu'il ne fallait pas aimer *trop* son mari. Elle se ménagea une réserve d'affection pour tous ses parents, pour tous ses amis, pour quelques connaissances, et pour un second mariage dans le cas où quelque fâcheux accident arriverait à M. Mervale. Elle donnait de bons dîners, comme il convenait à sa position. Son caractère passait pour égal et ferme à la fois; elle savait au besoin dire un mot piquant, si M. Mervale n'était pas d'une exactitude ponctuelle. Elle tenait essentiellement à ce qu'il changeât de chaussure en rentrant, car les tapis étaient neufs et chers. Elle n'était ni boudeuse ni colère (le ciel l'en bénisse); mais, quand elle était mécontente, elle le laissait paraître par une remontrance pleine de dignité, faisait allusion à ses vertus, à son oncle l'amiral et aux trente mille livres sterling qu'elle avait apportées à l'objet de son choix. Mais comme M. Mervale avait le caractère bien fait, et reconnaissait avec une égale justice ses torts et l'excellence de sa femme, le mécontentement de celle-ci était de courte durée.

Il n'est pas d'intérieur qui n'ait ses petits nuages. Il en est peu qui en eussent moins que celui de M. et Mme Mervale. Mme Mervale, sans être extravagante en fait de toilette, y donnait un soin convenable. Jamais elle ne mit le pied hors de sa chambre en papillotes, ni, la plus fatale des désillusions, en robe de chambre. Tous les matins, à huit heures et demie, Mme Mervale était habillée pour la journée, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle s'habillât pour dîner, bien lacée, son bonnet irréprochable; ses robes, hiver comme été, d'une soie riche et belle. Les femmes, à cette époque, portaient des corsages fort courts par en haut; Mme Mervale suivait la mode de son époque. Le matin, elle se parait d'une lourde chaîne d'or à laquelle était suspendue une montre d'or, non pas une de ces merveilles fragiles et microscopiques qui sont si jolies et qui vont si mal, mais une belle montre à répétition, qui mesurait à la seconde la marche du vieux Saturne; elle y ajoutait une broche en mosaïque et une miniature de son oncle l'amiral, montée en bracelet. Pour le soir, elle avait deux parures : collier, boucles d'oreilles, bracelet, au grand complet. L'une en

améthystes, l'autre en topazes. Son costume se composait le plus communément d'une robe en satin couleur d'or et d'un turban. C'est avec ces attributs qu'elle s'était fait peindre pour la dernière fois. Mme Mervale avait le nez aquilin, de belles dents, de jolis cheveux, des cils blonds, le teint un peu animé, ce qu'on appelle ordinairement de belles épaules: les joues pleines, de grands pieds utiles, faits pour marcher; de grandes mains blanches, et des ongles en amande, où jamais, même dans son enfance, ne s'était glissé un grain de poussière. Elle avait l'air un peu plus âgé qu'elle n'était en réalité; peut-être faut-il l'attribuer à sa dignité et au susdit nez aquilin. Elle portait volontiers des mitaines. En fait de poésie, elle ne lisait que Goldsmith ou Cowper. Les romans ne l'amusaient pas, quoiqu'elle n'eût aucune prévention contre eux. Elle aimait un vaudeville ou une pantomime suivie d'un léger souper. Elle n'aimait ni les opéras ni les concerts. Au commencement de l'hiver, elle se donnait un livre à lire et un ouvrage à faire. Livre et ouvrage la menaient jusqu'au printemps; alors elle continuait à travailler et cessait de lire. Son étude de prédilection était l'histoire, et son guide dans cette étude le docteur Goldsmith. En littérature, son auteur favori était, bien entendu, le docteur Johnson. Trouver femme plus méritante et plus respectée était impossible, excepté dans une épitaphe.

C'était par une soirée d'automne. M. et Mme Mervale, récemment de retour d'une excursion à Weymouth, sont au salon, assis, *la dame par ici, le mari par là.*

« Oui ; je vous assure, ma chère, que Glyndon, avec toutes ses excentricités, était un homme aimable et charmant. Vous l'auriez certainement aimé; toutes les femmes l'aimaient.

— Mon cher Thomas, pardonnez-moi cette observation, mais cette expression : « Toutes les *femmes*.... »

— Mille pardons; vous avez raison. Je voulais dire qu'il avait un succès général auprès de votre sexe charmant.

— J'entends ; un peu frivole.

— Frivole! non pas précisément : un peu mobile, très-bizarre, mais pas frivole, à coup sûr : hardi et persévérant de caractère, mais modeste et timide de manières, un peu trop même ; précisément ce que vous aimez. Pour en revenir à ce que je vous disais, je suis préoccupé de ce que j'ai appris de lui aujourd'hui. Il a mené, à ce qu'il paraît, une vie étrange et irrégulière, errant de pays en pays ; il doit avoir déjà dépensé beaucoup d'argent.

— A propos d'argent, dit Mme Mervale. je crains qu'il ne faille changer notre boucher; il s'entend certainement avec le cuisinier.

— C'est dommage : son bœuf est si beau! Ces domestiques de Londres sont pires que des carbonari.... Je vous disais donc que ce pauvre Glyndon.... »

On frappa à la porte de la rue.

« Miséricorde! s'écria Mme Mervale : il est dix heures passées : qui peut venir si tard?

— Sans doute votre oncle l'amiral, dit le mari avec quelque chose de mordant dans son accent. C'est ordinairement vers cette heure qu'il nous honore de sa visite.

— J'espère, mon ami, qu'il n'est aucun de mes parents qui ne soit le bienvenu chez vous. L'amiral est un homme fort intéressant, et il est absolument maître de sa fortune.

— Il n'est personne que je respecte plus profondément, » dit Mervale avec un grand sérieux. »

Un domestique ouvrit la porte et annonça M. Glyndon.

« M. Glyndon! Quelle singulière.... » s'écria Mme Mervale.

Mais, avant qu'elle pût terminer, Glyndon était entré.

Les deux amis se saluèrent avec toute la cordialité qui résulte d'une connaissance familière et d'une longue séparation. Vint ensuite une présentation à Mme Mervale, digne et dans toutes les formes : Mme Mervale octroya un sourire, lança furtivement un regard d'inspection sur les bottes du nouveau venu, et félicita l'ami de son mari de son heureux retour en Angleterre.

Glyndon était bien changé depuis que Mervale ne l'avait vu. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis leur séparation, et dans cet intervalle son visage bronzé avait pris une expression plus virile. Les sillons profonds de la pensée, de l'anxiété, de la dissipation, avaient remplacé les contours harmonieux de l'heureuse et insouciante jeunesse. A des manières autrefois douces et polies avait succédé une certaine hardiesse de ton, d'aspect et de maintien, qui trahissaient les habitudes d'une société peu soucieuse des calmes convenances d'un bien-être régulier. En même temps, cependant, une sorte de noblesse étrange, inconnue en lui jusque-là, caractérisait son apparence, et donnait une certaine dignité à la liberté de son langage et de ses mouvements.

« Si bien que vous êtes établi, Mervale? je ne vous demande pas si vous êtes heureux. Le mérite, la raison, la fortune, une

bonne réputation, et une si gracieuse compagne, ce sont là des éléments infaillibles de bonheur.

— Voulez-vous prendre une tasse de thé, monsieur Glyndon? demanda Mme Mervale avec un aimable sourire.

— Merci, madame. Je propose à mon vieil ami un stimulant plus cordial. Du vin, Mervale! du vin! ou bien un bol de vieux punch anglais! J'en demande pardon à votre femme, mais je vous réclame pour cette nuit. »

Mme Mervale éloigna sa chaise, et essaya de ne pas paraître épouvantée.

Glyndon ne donna pas à son ami le temps de répondre.

« Me voici donc enfin en Angleterre! dit-il; et il promena son regard autour du salon avec une imperceptible ironie dans son sourire. Assurément cet air sobre ne peut manquer d'avoir son influence sur moi : je dois trouver le repos ici ou nulle part.

— Avez-vous été malade, Glyndon?

— Malade! oui. Hum! vous avez là une maison charmante. Renferme-t-elle une chambre vacante pour un voyageur solitaire? »

M. Mervale regarda sa femme, sa femme regarda obstinément le tapis. « Modeste et timide de manières.... un peu trop même!... » Mme Mervale était au septième ciel de l'indignation et de la stupéfaction.

« Mon amie! dit enfin Mervale d'un ton humble et suppliant.

— Mon ami! répliqua Mme Mervale d'un ton innocent et aigre.

— Nous pouvons, je crois, arranger une chambre pour mon vieil ami : n'est-ce pas, Sarah? »

Le vieil ami s'était rejeté dans son fauteuil, les pieds étendus à l'aise sur le garde-cendres; il regardait brûler le feu, et paraissait avoir oublié sa question.

Mme Mervale se mordit les lèvres, prit l'air grave, et répon dit enfin froidement :

« Certainement, monsieur Mervale, vos amis font bien de se croire ici chez eux. »

Et là-dessus, elle alluma une bougie, et quitta majestueusement le salon. A son retour, les deux amis avaient disparu dans le cabinet de Mervale. Minuit sonna, une heure, deux heures. A trois reprises Mme Mervale avait envoyé demander, d'abord, s'ils n'avaient besoin de rien; en second lieu, si

Digitized by Google

M. Glyndon avait l'habitude de coucher sur un lit de plumes ; et troisièmement, s'il fallait ouvrir la malle de M. Glyndon. A chaque réponse le vieil ami ajouta d'une voix sonore qui pénétra de la cuisine aux combles : « Un autre bol, s'il vous plaît, plus fort; et vivement. »

Enfin, M. Mervale parut dans la chambre nuptiale.... contrit et pénitent? Pas le moins du monde. Ses yeux petillaient, sa joue était allumée, ses jambes chancelaient, il chanta : oui, M. Thomas Mervale chanta.

« Monsieur Mervale! est-il possible! monsieur?...

— Le vieux roi Cole était un joyeux compagnon....

— Monsieur Mervale! laissez-moi, monsieur.

— Un prince jovial et débonnaire....

— Quel exemple pour les domestiques!

— Il demanda sa pipe, il demanda son verre....

— Si vous ne cessez pas, monsieur, je ferai monter....

— Il fit monter ses trois joueurs de violon! »

CHAPITRE III.

Dans le vaste monde, hors de la solitude,
ces choses te séduiront. (FAUST.)

Le lendemain matin, à déjeuner, tous les griefs d'une femme outragée semblaient empreints sur le front de Mme Mervale. M. Mervale paraissait le type du remords voué à la vengeance bilieuse. Il ne parla que pour se plaindre de sa migraine et pour demander qu'on enlevât les œufs. Clarence Glyndon, inaccessible au repentir, sans honte, sans malaise, endurci, était d'une gaieté bruyante, et parlait pour trois.

« Pauvre Mervale! il a perdu ses traditions de sociabilité, madame. Encore une nuit ou deux, et il se retrouvera.

— Monsieur, dit Mme Mervale, lançant avec une dignité plus que johnsonienne une phrase toute préparée ; permettez-moi de vous rappeler que M. Mervale est aujourd'hui marié, qu'il peut devenir père de famille, qu'il est dès à présent maître de maison.

— Et c'est justement de quoi je lui porte envie. Moi-même j'ai le projet de me marier. Le bonheur est contagieux

— Vous occupez-vous toujours de peinture? demanda languissamment Mervale, dans le but de dérouter son hôte.

— Oh! non. J'ai suivi vos conseils. Plus d'art pour moi maintenant; plus d'idéal, rien qui dépasse la vie triviale et positive. Si je peignais maintenant, je crois, en vérité, que vous achèteriez volontiers mes tableaux. Dépêchez-vous de finir votre déjeuner, j'ai besoin de vous consulter. Je suis revenu en Angleterre pour m'occuper de mes affaires. Mon ambition est de faire de l'argent; vos conseils et votre expérience ne peuvent que m'être d'un grand secours.

— Ah! ah! vous n'avez pas tardé à être désenchanté de la pierre philosophale. Il faut vous dire, Sarah, que, lorsque je quittai Glyndon, il était résolu à se faire alchimiste et magicien.

— Vous avez de l'esprit aujourd'hui, monsieur Mervale.

— C'est la pure vérité. Je vous l'ai déjà dit. »

Glyndon se leva brusquement.

« Pourquoi éveiller ces souvenirs de folie et de présomption? N'ai-je pas dit que j'étais revenu à mon pays natal pour suivre les salutaires errements de mes semblables? Qu'y a-t-il de plus sain, de plus noble, de plus conforme à la nature que, ce que vous appelez la vie pratique? Si nous avons des moyens, à quoi servent-ils, si ce n'est à les vendre à bénéfice? Achetons la science comme on achète une denrée, au taux le plus bas pour la revendre au plus élevé. Vous n'avez pas encore fini de déjeuner? »

Les deux amis sortirent, et Mervale se sentit mal à l'aise sous l'ironie avec laquelle Glyndon le félicita de sa respectabilité, de sa position, de ses occupations, de son heureux mariage, et de ses huit tableaux aux cadres splendides. Autrefois, c'était le pratique Mervale qui exerçait sa verve sur son ami; c'était lui qui raillait alors, et Glyndon, timide et interdit, rougissait des ridicules que son ami était si habile à découvrir dans sa vie. Aujourd'hui, les rôles étaient renversés. Il y avait dans ce caractère changé de Glyndon une décision inflexible et impitoyable, qui réduisait au silence et au respect la nature banale et calme de Mervale. Il semblait prendre un malin plaisir à lui persuader que la vie ordinaire du monde était vile et méprisable.

« Ah! s'écria-t-il, comme vous aviez raison de me dire de faire un mariage convenable. de m'assurer une position solide; de vivre dans une crainte salutaire du monde et de ma femme,

de jouir de l'envie des pauvres et de l'estime des riches! Vous avez mis en pratique vos préceptes. Existence délicieuse! Le bureau du négociant, et la mercuriale de l'alcôve! Ha! ha! que pensez-vous d'une seconde nuit comme la dernière? »

Mervale, embarrassé et irrité, ramena la conversation sur les affaires de Glyndon. Il fut surpris de cette connaissance du monde que l'artiste avait subitement acquise ; plus surpris encore de la pénétration et de l'ardeur avec lesquelles il parlait des spéculations financières du jour. Oui, Glyndon était sérieusement désireux de devenir riche et respectable.... et de tirer de son argent au moins dix pour cent.

Après avoir passé chez le banquier quelques jours qu'il utilisa consciencieusement à désorganiser tout le mécanisme de la maison, à faire de la nuit le jour, de l'harmonie la discorde, à rendre la pauvre Mme Mervale à moitié folle, et à persuader à son mari qu'elle le plumait impitoyablement, l'hôte de mauvais augure les quitta aussi subitement qu'il était venu. Il loua une maison, rechercha la société des gens d'argent, se consacra aux occupations financières, sembla être devenu un spéculateur : ses plans étaient hardis et gigantesques, ses calculs rapides et profonds. Il étonna Mervale par sa résolution ; il l'éblouit par son succès. Mervale commença à être jaloux de lui, à être mécontent de ses propres gains lents et réguliers. Que Glyndon vendît ou qu'il achetât, l'opulence affluait vers lui comme par une attraction magnétique : ce que des années de travail n'auraient pas fait pour lui dans l'art, quelques mois le firent dans la spéculation, par une série de chances heureuses. Tout à coup, cependant, son zèle se refroidit; de nouveaux objets semblèrent attirer son ambition. S'il entendait un tambour dans la rue, quelle gloire pareille à celle du soldat? Un nouveau poëme paraissait-il? quelle renommée égale à celle du poëte? Il commençait des ouvrages littéraires qui annonçaient un grand mérite, pour les rejeter ensuite avec dégoût. Tout à coup il abandonna la société de grand ton qu'il avait recherchée; il fréquenta des compagnons jeunes et frivoles; il se plongea dans les excès les plus effrénés de la grande cité, où l'or règne également sur le travail et le plaisir. Partout et en tout il emportait avec lui une certaine puissance chaleureuse et comme inspirée. Dans toute société il cherchait à commander; dans toute carrière à exceller. Mais, quelle que fût la passion du moment, la réaction était sombre et terrible. Il s'abîmait parfois dans des rêveries mornes et profondes. Sa

fièvre était celle d'une âme qui cherche à échapper au souvenir; son repos, celui d'une âme que le souvenir ressaisit et dévore oomme une proie. Mervale ne le voyait plus que rarement : ils s'évitaient mutuellement. Glyndon n'avait pas un confident, pas un ami.

CHAPITRE IV.

Ich fühle Dich mir nahe;
Die Einsamkeit belebt;
Wie über seinen welten
Der Unsichtbare schwebt.
(UHLAND.)

Glyndon fut arraché à cet état d'agitation inquiète, plutôt que d'activité continuelle, par la visite d'une personne qui paraissait exercer sur lui la plus salutaire influence. Sa sœur, orpheline comme lui, avait vécu à la campagne, chez sa tante. Glyndon, dans ses jeunes années d'espéranoe éooulées sous le toit de famille, avait aimé de toute la tendresse d'un frère cette jeune fille, beaucoup moins âgée que lui. A son retour en Angleterre, il sembla avoir oublié son existence. A la mort de leur tante, elle se rappela à lui par une lettre triste et respectueuse : elle n'avait plus d'autre toit que le sien, d'autre appui que son affection; il pleura en lisant ces lignes, et attendit impatiemment l'arrivée d'Adela.

Agée d'environ dix-huit ans, elle cachait sous des dehors calmes et doux beaucoup de cet enthousiasme romanesque qui avait, au même âge, caractérisé son frère. Mais cet enthousiasme, d'un ordre plus pur et plus noble, était contenu dans de justes limites, en partie par la douce sérénité d'une nature excessivement féminine, en partie par une éducation sévère et méthodique. Elle différait de lui surtout par une timidité de caractère peu commune pour son âge, mais que, par l'empire qu'elle avait sur elle-même, elle dissimulait non moins soigneusement que cette timidité elle-même dissimulait ses tendances romanesques.

Adela n'était pas belle; son visage et son apparence annonçaient une santé délicate; une organisation nerveuse très-développée la rendait impressionnable à toutes les influences qui

pouvaient exercer à travers son âme un contre-coup dangereux sur sa nature physique. Mais elle ne se plaignait jamais, et l'étrange sérénité de ses manières semblait annoncer une égalité d'âme que le vulgaire prenait volontiers pour de l'indifférence : aussi supporta-t-elle longtemps ses souffrances sans les trahir, et elle finit par les dissimuler sans effort. Sans être belle, comme je l'ai déjà dit, elle avait une physionomie qui plaisait et qui intéressait; il y avait une bonté caressante, un charme attrayant dans son sourire, dans ses manières, dans son désir de plaire, de consoler, de rendre service, qui allaient au cœur,et qui la faisaient aimer parce qu'elle aimait.

Telle était la sœur que Glyndon avait si longtemps négligée, et qu'il accueillit si cordialement. Adela avait été, depuis longues années, la victime des caprices et la consolatrice des souffrances d'une parente égoïste et exigeante. L'affection délicate, généreuse et respectueuse de son frère, était pour elle une délicieuse nouveauté. Il prit plaisir au bonheur qu'il donnait; peu à peu il s'isola de toute autre société; il sentit le charme de la vie intérieure. Il n'est donc pas étonnant que ce cœur virginal de jeune fille, libre de tout attachement plus ardent, ait concentré toute sa tendresse reconnaissante sur ce frère, sur ce protecteur bien-aimé. Son étude de chaque jour, son rêve de toutes les nuits, était de lui rendre ce qu'il lui donnait d'affection. Elle était fière de ses qualités, dévouée à son bien-être; la chose la plus insignifiante, du moment que Clarence s'y intéressait, prenait à ses yeux les proportions de l'affaire la plus importante de la vie. En un mot, tout est enthousiasme amassé depuis si longtemps, son seul, son périlleux héritage, elle le concentra sur cet unique objet de sa sainte tendresse, de sa pure ambition.

Mais plus Glyndon évitait avec soin les émotions par lesquelles il avait jusque-là cherché à remplir ses heures ou à distraire ses pensées, et plus devint profonde et continuelle la sombre préoccupation de sa vie plus paisible. Il redoutait toujours et surtout la solitude; il ne pouvait souffrir de perdre de vue sa nouvelle compagne; il sortait avec elle à pied, à cheval; et c'est avec une répugnance visible, qui touchait presque à l'effroi, qu'il se retirait pour se reposer à l'heure où la fatigue se fait sentir aux réunions les plus animées.

Cette morne tristesse n'était pas ce qu'on peut appeler du doux nom de mélancolie : c'était quelque chose de bien plus

ntense, presque du désespoir. Souvent, après un silence qui paraissait mortel, tant il était pesant, vague, immobile, il se levait brusquement, jetant autour de lui des regards effarés. Ses membres tremblaient, ses lèvres étaient livides, son front inondé de sueur. Convaincue que quelque douleur secrète rongeait son âme et ébranlait sa santé, Adela n'avait pas de désir plus cher et plus naturel que de devenir sa confidente et sa consolatrice. Avec le tact exquis d'une nature délicate, elle comprit qu'il n'aimait pas qu'elle parût s'apercevoir et moins encore s'attrister de ces accès de sombre tristesse. Elle prit à tâche d'étouffer ses impressions et ses craintes. Elle ne voulait pas demander sa confiance; elle chercha à la gagner à la dérobée. Peu à peu, elle sentit qu'elle réussissait. Trop absorbé par sa propre existence pour être un observateur perspicace du caractère des autres, Glyndon prenait le contentement d'une affection humble et généreuse pour du courage naturel, et cette qualité lui plaisait et le fortifiait. C'est le courage que l'âme malade exige comme qualité indispensable dans le confident qu'elle prend pour la guérir. Et comme il est irrésistible, ce désir d'épanchement! Que de fois l'homme solitaire pensa en lui-même : « Mon cœur, s'il pouvait s'ouvrir et confesser sa misère, serait soulagé. »

Il sentait aussi que dans la jeunesse, dans l'inexpérience, dans la nature poétique d'Adela, il rencontrerait quelqu'un qui le comprendrait mieux, qui aurait pour lui plus d'indulgence patiente et sympathique qu'il n'en trouverait dans une nature plus austère et plus pratique.

Mervale aurait considéré ses révélations comme les divagations d'un fou, et la plupart des hommes les auraient prises tout au moins pour les chimères morbides, les hallucinations fantastiques d'un malade. Se préparant de la sorte à ce soulagement qu'il appelait de tous ses vœux, il trouva l'occasion de s'ouvrir à sa sœur dans les circonstances suivantes :

Un soir, ils étaient seuls; Adela, qui participait, jusqu'à un certain point, au talent artistique de son frère, s'occupait à dessiner, et Glyndon, secouant des pensées moins sombres que d'habitude, se leva, passa affectueusement son bras autour de sa taille et la regarda travailler. Un cri d'effroi s'échappa de ses lèvres; il lui arracha le dessin des mains :

« Que faites-vous là? quel est ce portrait?

— Mon bon Clarence! avez-vous oublié l'original? C'est une copie du portrait de notre sage ancêtre, qui, au dire de notre

pauvre mère, vous ressemblait tant. J'avais cru vous faire une agréable surprise en le copiant de mémoire.

— Maudite fut la ressemblance! dit Glyndon d'une voix sombre. Ne devinez-vous pas pourquoi j'ai évité de retourner à la demeure de nos aïeux?... Parce que je redoutais de retrouver ce portrait, parce que.... parce que.... Mais, pardonnez-moi, je vous fais peur!

— Oh! non, Clarence, non! vous ne me faites jamais peur quand vous parlez; c'est seulement quand vous êtes silencieux. Ah! si vous me croyiez digne de votre confiance! Ah! si vous m'aviez donné le droit de raisonner avec vous ces tristesses que je désire tant partager! »

Glyndon ne répondit pas; il arpenta quelque temps la chambre à pas irréguliers. Enfin il s'arrêta et la regarda longuement :

« Oui, vous aussi, vous descendez de lui; vous savez que de tels hommes ont vécu et souffert. Vous ne vous raillerez pas de moi; vous ne serez pas incrédule. Écoutez! écoutez!... Quel est ce bruit?

— Mon pauvre Clarence! ce n'est que le vent qui fouette l'angle du toit.

— Donnez-moi votre main, laissez-moi en sentir la vivante étreinte; et, quand j'aurai tout dit, ne faites jamais allusion à mon récit. Cachez-le à tous; jurez que le secret en mourra avec nous.... avec nous, les derniers de notre race prédestinée!

— Jamais je ne trahirai votre confiance, jamais! Je le jure! » dit Adela d'une voix ferme.

Elle se rapprocha de lui, et Glyndon commença son récit. Ce qui dans un livre, et pour des esprits disposés au doute et à l'incrédulité, peut sembler froid et sans terreur, prit un tout autre caractère, raconté par ces lèvres pâlies avec toute la vérité d'une souffrance qui convainc et qui effraye. Il passa beaucoup de détails, il en atténua d'autres, mais il en révéla assez pour rendre son histoire claire et intelligible à celle qui l'écoutait pâle et tremblante.

« Au point du jour, dit-il, je quittai ce séjour maudit et abhorré. Il me restait une espérance; je voulais chercher Mejnour par toute la terre, le forcer à apaiser le démon qui possédait mon âme. Dans ce but, je voyageai de ville en ville; je fis faire par la police italienne les recherches les plus actives. Je réclamai même le concours de l'Inquisition, qui avait

récemment revendiqué ses pouvoirs dans le procès de Cagliostro, moins dangereux que Mejnour. Tout fut inutile, je n'en pus découvrir vestige. Je n'étais pas seul, Adela!... »

Ici Glyndon s'arrêta comme embarrassé; car il est inutile de dire que, dans son récit, il n'avait que vaguement fait allusion à Fillide.

« Je n'étais pas seul; mais celle qui m'accompagnait n'était pas telle que mon âme pût se confier à elle. Fidèle et affectueuse, mais sans éducation, dépourvue de facultés pour me comprendre, douée d'instincts naturels plutôt que d'une raison cultivée, une femme en qui le cœur pouvait se reposer dans ses heures d'abandon, mais avec qui l'âme ne pouvait avoir de communion, en qui l'esprit égaré ne pouvait trouver un guide. Pourtant, dans la société de cette femme, le démon ne me tourmentait pas. Laissez-moi vous expliquer plus complétement les conditions effrayantes de sa présence. Au milieu des émotions grossières, dans la vie commune et triviale, dans la folle dissipation, dans les excès enivrants et coupables, dans la torpeur léthargique de cette existence animale qui nous est commune avec la brute, ses yeux étaient invisibles, sa voix muette. Mais quand l'âme cherchait à aspirer plus haut, quand l'imagination exaltée s'enflammait dans un noble rêve, quand la conscience de notre destinée protestait et luttait contre la vie dégradante que je menais, alors, Adela.... alors je le trouvais accroupi à mes côtés en plein jour, ou assis à mon chevet, ombre visible dans l'ombre. Si, dans les galeries de l'art, les rêves de ma jeunesse éveillaient mon enthousiasme depuis longtemps assoupi, si je méditais sur les pensées des sages, si l'exemple des héros, si la conversation des savants stimulaient l'intelligence engourdie, le démon alors était avec moi comme par enchantement.

« Enfin un soir, à Gênes, où j'étais arrivé à la recherche du mystique, Mejnour lui-même parut tout à coup devant moi, au moment le plus inattendu. C'était pendant le carnaval, c'était au milieu d'une de ces scènes de folie bruyante et désordonnée, plutôt que de gaieté, qui mêlent les saturnales du paganisme à une fête chrétienne. Fatigué de danser, j'entrai dans une pièce où plusieurs personnes étaient assises à boire, à chanter, à crier, et, sous leurs costumes fantastiques et leurs masques hideux, leur orgie semblait avoir perdu tout caractère humain. Je pris place au milieu d'eux, et, dans cette surexcitation effrayante des sens (heureux ceux qui

ne la connaissent jamais !), je devins bientôt le plus bruyant de tous. La conversation tomba sur la révolution française, qui avait toujours exercé sur moi une fascination puissante. Les masques saluaient l'ère qu'elle devait ouvrir, non comme des philosophes qui se réjouissent de voir poindre la lumière, mais comme des bandits qui triomphent de l'anéantissement des lois. Je ne sais comment, mais leur odieux langage me gagna comme une contagion. Désireux d'être le premier dans toutes les réunions, et d'éclipser tous mes rivaux, je surpassai bientôt ces turbulents déclamateurs dans mon enthousiasme pour la liberté qui allait embrasser toutes les familles de la terre, une liberté qui s'étendrait non-seulement à la législation publique, mais à la vie domestique, une large et universelle émancipation qui devait briser toutes les entraves que les hommes s'étaient forgées. Au milieu de cette tirade, un des masques me dit tout bas :

« Prenez garde ! quelqu'un vous écoute qui paraît être un espion.

« Mes yeux suivirent ceux du masque, et je remarquai un homme qui ne semblait prendre aucune part à la conversation, mais dont le regard était fixé sur moi. Il était déguisé comme nous tous ; mais un chuchotement général m'apprit que personne ne l'avait vu entrer. Son silence, son attention, avaient jeté l'alarme au milieu de cette réunion tumultueuse ; pour moi, je n'en fus que plus animé. Emporté par mon sujet, je le poursuivis, indifférent aux signes de mes voisins, et m'adressant au masque silencieux et solitaire, je ne m'aperçus pas que l'un après l'autre tous mes autres auditeurs s'étaient esquivés, si bien que je demeurai seul avec lui, et m'arrêtant enfin au milieu de ma déclamation chaleureuse et passionnée :

« Et vous, signor, lui dis-je, quel est votre avis sur cette ère féconde ? La pensée sans persécution, la fraternité sans jalousie, l'amour sans esclavage....

— Et la vie sans Dieu ! » ajouta le masque, comme j'hésitais, à bout d'images oratoires. Le son de cette voix bien connue changea le cours de mes pensées. Je m'élançai en criant :

« Imposteur ou démon ! je te retrouve enfin ! » Le personnage se leva à mon approche, ôta son masque, et me montra les traits de Mejnour. Son regard fixe, son aspect majestueux m'arrêta interdit. Je demeurai immobile à la place où j'étais.

« Oui, dit-il d'une voix solennelle, tu me retrouves, et c'est cette rencontre que je cherchais. Comment as-tu suivi mes

avertissements? Sont-ce là les scènes au milieu desquelles l'aspirant à la science sereine pense fuir l'ennemi implacable et hideux. Ces pensées que tu as articulées, et qui supprimeraient l'ordre dans l'univers, expriment-elles les espérances du sage qui cherche à s'élever jusqu'à l'harmonie des sphères éternelles?

— C'est ta faute, c'est ta faute, m'écriai-je; exorcise le fantôme, délivre mon âme de sa présence terrible! »

« Mejnour me lança un regard de froid dédain qui m'inspira à la fois la crainte et la colère, et répliqua :

« Non! esclave et jouet de tes sens; non, il faut que tu fasses jusqu'au bout l'expérience des illusions que trouve sur sa route la science qui, sans la foi, veut escalader les cieux. Tu désires cette ère de bonheur et de liberté, tu la verras; tu seras acteur dans ce drame de la Raison et des Lumières. Pendant que je te parle, je vois auprès de toi le fantôme; c'est lui qui te guide, il a encore sur toi une puissance qui défie la mienne. Aux derniers jours de cette révolution que tu salues de tes espérances, au milieu du naufrage de cet ordre que tu maudis comme une tyrannie, tu trouveras l'accomplissement de ta destinée, et un remède à tes souffrances. »

« A cet instant une troupe de masques bruyants, ivres, chancelants, se ruèrent à flots dans la salle et me séparèrent du Mystique. Je me frayai un passage à travers la cohue; je le cherchai partout, mais vainement. Des semaines se passèrent en vaines poursuites; il me fut impossible de découvrir aucune trace de Mejnour. Fatigué de faux plaisirs, stimulé par les reproches que j'avais mérités, effrayé de ce qu'il m'avait prédit de la scène où je devais trouver un soulagement à ma misère, je songeai enfin que dans l'atmosphère d'activité pratique de mon pays natal, et au milieu de sa vie réglée et fortifiante, je pourrais par mes propres efforts me délivrer du spectre. Je quittai tout ce qui m'avait séduit et enchaîné jusque-là. Je vins ici. Au milieu des spéculations intéressées et égoïstes, je trouvai la même diversion que dans les excès les plus dissolus. Le fantôme devint invisible, mais cette vie ne tarda pas à me dégoûter comme le reste. Sans cesse je sentais que j'étais né pour quelque chose de plus noble que la soif du lucre, que la vie peut être également stérile, et l'âme également dégradée par la passion glaciale de l'avarice et par des vices plus violents et plus turbulents. Une ambition plus haute ne cessa jamais de me tourmenter. Mais.... mais, continua Glyndon en

frémissant et en pâlissant, à chaque effort pour m'élever à une plus noble existence, revenait le spectre hideux; je le retrouvais sombre et menaçant auprès de mon chevalet. Devant les pages du poëte et du philosophe, il veillait avec ses yeux brûlants au milieu de la nuit, et je croyais entendre sa voix horrible et voilée me murmurer des tentations que je ne dois jamais révéler. »

Il s'arrêta, le front baigné de sueur.

« Mais moi, dit Adela, maîtrisant ses craintes, et lui jetant les bras autour du cou, désormais je n'aurai d'autre vie que la tienne. Et dans cet amour si pur et si saint ta terreur s'évanouira.

— Non! non! s'écria Glyndon; et il s'arracha à ses embrassements. Tu ignores encore l'aveu le plus terrible. Depuis que tu es ici, depuis que j'ai pris la résolution austère et inébranlable de fuir tous les lieux, toutes les scènes où je trouvais un refuge contre mon ennemi surnaturel, j'ai.... je.... oh! ciel, pitié! pitié!... Le voilà là, près de toi, là, là! »

Et il tomba à terre sans mouvement.

CHAPITRE V.

> Il m'a saisi cette nuit avec une force étrange; mon corps semblait déjà au pouvoir de la mort. (UHLAND.)

Une fièvre accompagnée de délire priva pendant plusieurs jours Glyndon de l'usage de ses sens, et lorsque, grâce aux soins d'Adela plus encore qu'à l'art du médecin, il retrouva la vie et la raison, il fut effrayé du changement qu'il remarqua dans l'apparence de sa sœur. Il crut d'abord que sa santé, altérée par les fatigues et par les veilles, se rétablirait avec la sienne; mais il vit bientôt avec une douleur mêlée de remords que la maladie avait de profondes, bien profondes racines, que la science ne pouvait atteindre. Son imagination, presque aussi ardente que celle de Glyndon, avait été frappée d'une manière fatale des étranges aveux qu'elle avait entendus, pendant les divagations du délire. Mainte et mainte fois il s'était écrié : « Il est là, là, ma sœur, auprès de toi! » Il avait fait passer

dans son âme le spectre de la terreur qui faisait sa malédiction à lui. Il le comprit non à ses paroles, mais à son silence, à ses yeux perdus dans l'espace, à ce frisson qui la saisissait, à ce tressaillement d'effroi, à ce regard qui n'osait se retourner. Il se repentit amèrement de sa confession, il comprit avec douleur qu'entre ses souffrances et la sympathie humaine il ne pouvait y avoir de sainte et douce communion : vainement il chercha à se rétracter, à défaire ce qu'il avait fait, à déclarer que tout n'était que la création chimérique d'un cerveau échauffé.

Il y avait du courage et de la générosité dans cette dénégation de lui-même : car bien des fois, en parlant ainsi, il vit la chose horrible passer à côté d'elle, et le regarder pendant qu'il en niait l'existence. Mais ce qui le fit frémir plus encore que le corps épuisé et les nerfs ébranlés de sa sœur, ce fut le changement qui survint dans son amour pour lui : une terreur naturelle et irrésistible l'avait remplacé. Elle pâlissait à son approche, elle frissonnait s'il lui prenait la main. Séparé déjà du reste de la terre, il vit maintenant ouvert entre Adela et lui un abîme, l'abîme des hideux souvenirs. Il ne put supporter plus longtemps la présence d'une femme dont sa vie avait empoisonné la vie.

Il prétexta des motifs d'absence, et son cœur se brisa en voyant qu'ils étaient accueillis avec empressement. Depuis cette nuit fatale, le premier rayon de joie qu'il découvrit sur les traits d'Adela fut quand il murmura : « Adieu ! » Pendant quelques semaines il parcourut les sites les plus romantiques de l'Écosse; des scènes qui créent un artiste furent sans attraits à ses yeux effarés. Une lettre le rappela à Londres. Il y vola sur les ailes de l'anxiété et du désespoir; il y trouva, en arrivant, sa sœur dans un état d'esprit et de santé qui dépassait ses plus sombres pressentiments. Son regard vide, sa posture inanimée, le frappèrent de terreur ; c'était comme s'il eût regardé la tête de Méduse, et senti se pétrifier graduellement tout ce qu'il avait en lui d'humain. Ce n'était pas le délire, ce n'était pas l'idiotisme; c'était un anéantissement, une apathie, un sommeil éveillé. Seulement quand, la nuit, approchait la onzième heure, l'heure où Glyndon avait achevé son récit, elle devenait visiblement inquiète, agitée, troublée. Ses lèvres remuaient alors, et ses mains se tordaient : elle promenait autour d'elle ses yeux avec un inexprimable regard qui demandait du secours, et tout à coup, quand sonnait la

pendule, elle poussait un cri, et tombait à terre froide et sans vie. Difficilement, et seulement après des prières réitérées avec instance, elle répondit aux questions désespérées de Glyndon ; à la fin elle avoua qu'à cette heure et à cette heure seulement, quelque part qu'elle se trouvât, quelle que fût son occupation, elle voyait distinctement apparaître une vieille sorcière qui frappait trois fois à la porte, entrait, se traînait jusqu'à elle avec un visage défiguré par une rage hideuse et menaçante, et posait sur le front d'Adela ses doigts glacés; que dès ce moment elle perdait le sentiment et ne se réveillait que pour attendre dans un suspens qui glaçait tout son sang le retour de cette épouvantable apparition.

Le médecin qui avait été mandé avant le retour de Glyndon, et dont la lettre l'avait rappelé lui-même à Londres, était un esprit borné et vulgaire, impuissant contre un tel désordre; il a exprimé le désir honnête qu'on en fît venir un plus expérimenté. Clarence demanda un des oracles de la Faculté, et lui détailla les hallucinations de sa sœur.

L'homme de l'art écouta attentivement et parut assuré de la guérison. Il vint voir la malade deux heures avant l'heure si redoutée. Il avait tranquillement pris ses mesures pour faire avancer les pendules d'une demi-heure à l'insu d'Adela, et même de son frère. Il administra d'abord à la patiente une potion innocente qui devait, disait-il, dissiper l'illusion. C'était un homme doué d'un merveilleux talent de conversation, d'un esprit prodigieux, de tout ce qui peut intéresser et amuser. Son air de confiance éveilla les espérances de la malade elle-même; il continua d'exciter son attention, de secouer sa léthargie : il rit, il plaisanta, et le temps marcha. L'heure sonna. « Bonheur! mon frère, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, l'heure est passée! » Puis, comme délivrée enfin d'un enchantement, elle retrouva une gaieté plus grande que celle de ses jours les plus heureux. « Ah ! Clarence, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de vous avoir délaissé, d'avoir eu peur de vous. Je vivrai ! je vivrai! A mon tour je bannirai le spectre qui poursuit mon frère. »

Clarence sourit et sécha ses larmes brûlantes. Le docteur reprit ses anecdotes et ses plaisanteries. Au milieu d'un torrent éblouissant d'esprit qui entraînait et la sœur et le frère, Glyndon vit tout à coup passer sur le visage d'Adela le même changement terrible, le même regard anxieux, tendu, inquiet, qu'il avait vus la veille. Il se leva, il s'approcha d'elle. Adela

se leva effarée. « Regarde! regarde! regarde! s'écria-t-elle. Elle vient, sauve-moi! sauve-moi! » Et elle tomba à ses pieds, en proie à de violentes convulsions.

Au même instant la pendule, faussement et inutilement retardée, sonna la demie.

Le médecin la releva.

« Mes plus sombres pressentiments sont confirmés, dit-il gravement : c'est l'épilepsie! »

La nuit suivante, à la même heure, Adela mourut.

CHAPITRE VI.

La loi, dont le règne vous épouvante, a son glaive levé sur vous : elle vous frappera tous; le genre humain a besoin de cet exemple.
(COUTHON.)

« Oh, bonheur, bonheur! tu es revenu. C'est ta main, ce sont tes lèvres! Dis que tu ne m'as pas abandonnée pour en aimer une autre; dis-le encore, dis-le toujours : et je te pardonnerai tout!...

— Tu m'as donc pleuré?

— Pleuré! et tu as été assez cruel pour me laisser de l'or : le voilà intact!

— Pauvre enfant de la nature! Comment donc, dans cette ville de Marseille, as-tu trouvé du pain et un abri?

— Honnêtement, âme de mon âme; honnêtement, et cependant par le moyen de ces traits que jadis tu trouvais beaux : les trouves-tu toujours de même?

— Plus beaux que jamais, ma Fillide : mais que veux-tu dire?

— Il y a ici un peintre, un grand homme, un de leurs grands hommes de Paris, je ne sais comment on les appelle, mais il dispose de tout ici, de la vie et de la mort, et il m'a généreusement payé pour faire mon portrait. Il doit le donner à la nation; il ne travaille que pour la gloire. Songe à la célébrité de ta Fillide. »

Et les yeux de la jeune fille étincelaient : sa vanité était excitée.

« Il m'aurait épousée si j'avais voulu : il se serait divorcé pour m'épouser. Mais je t'attendais, ingrat ! »

On frappa à la porte, un homme entra.

« Nicot !

— Ah Glyndon ! hum ! salut ! Encore mon rival ! Mais Jean Nicot n'a pas de rancune. La vertu est mon rêve, ma patrie, ma maîtresse. Sers ma patrie, citoyen, et je te pardonne tes succès auprès des belles. *Ah! ça ira! ça ira!* »

Le peintre parlait encore, et dans les rues roulait en grondant l'hymne de sang et de fer, *la Marseillaise*. Une foule, tout un peuple, était debout, avec des drapeaux, des armes, de l'enthousiasme, des chants. Comment deviner que ce mouvement belliqueux était un mouvement non de guerre, mais de massacre? des Français contre des Français. Car il y a deux partis à Marseille, et l'occupation ne manque pas à Jourdan Coupe-Tête. L'Anglais, qui venait d'arriver, et qui était étranger à toute faction, ne soupçonnait rien de tout ceci. Il ne comprit que les chants, les armes, les drapeaux qui déroulaient au soleil ce glorieux mensonge : *Peuple Français, debout contre les tyrans!...*

Le front sombre du malheureux voyageur s'anima : il regarda de la fenêtre la foule qui défilait dans la rue sous son oriflamme ondoyante. Elle poussa un cri en reconnaissant le patriote Nicot, l'ami de la liberté, debout à la fenêtre, en compagnie de l'étranger et de l'impitoyable Hébert.

« Encore un cri, s'écria le peintre, en l'honneur du brave Anglais qui abjure ses Pitt et ses Cobourg pour devenir citoyen de la France et de la liberté ! »

Mille voix s'élevèrent à la fois; et l'hymne des Marseillais recommença avec une sombre majesté.

« C'est peut-être au milieu de ces hautes espérances et de ce brave peuple que le fantôme doit s'évanouir à jamais, et le remède se révéler, murmura Glyndon ; et il crut sentir l'élixir étincelant circuler dans ses veines.

— Tu seras de la Convention avec Paine et Clootz. J'arrangerai tout! s'écria Nicot en lui frappant sur l'épaule. Et Paris....

— Ah ! si je pouvais seulement voir Paris ! » s'écria Fillide d'une voix joyeuse. Joyeuse! je crois bien. La ville, l'air, la vue, tout, sauf de temps en temps le cri étouffé de l'agonie et le râle du meurtre, tout était joie. Dors tranquillement dans ta tombe, Adela ! et ne te relève pas ! Joie ! joie ! Dans le jubilé de l'humanité

toutes les douleurs particulières doivent cesser. Vois! nautonier téméraire! le vaste tourbillon t'attire dans son cercle fatal! Là, l'individu n'existe plus. Tout appartient à la masse. Ouvre tes portes, brillant Paris, devant l'étranger citoyen! Recevez dans vos rangs, doux républicains, le nouveau champion de la liberté, de la raison, de l'humanité!

« Mejnour a raison! c'était pendant la lutte glorieuse de la vertu, du courage, pour l'espèce humaine, que le spectre devait à jamais rentrer dans les ténèbres d'où il était sorti. »

Et la voix de Nicot le loua, et le maigre Robespierre, *flambeau, colonne, pierre angulaire de l'édifice de la République*, lui sourit avec ses yeux injectés de sang; et Fillide le pressa contre son cœur avec une étreinte passionnée. Et à son lever, et à son coucher, à table, au lit, partout, quoiqu'il ne le vît point, le Fantôme sans nom le guidait, de son regard infernal, vers cette mer dont les flots étaient du sang.



LIVRE VI.

LA SUPERSTITION ABANDONNE LA FOI.



CHAPITRE PREMIER.

> Voilà pourquoi on représentait les Génies avec un vase plein de guirlandes et de fleurs dans une main, et un fouet dans l'autre.
>
> (ALEX. ROSS, *Mystag. poét.*)

Zanoni et Viola avaient quitté, quelque temps après l'arrivée de Glyndon à Marseille, l'île grecque où ils paraissent avoir passé deux années de bonheur. Ce devait être dans le courant de 1791 que Viola s'enfuit à Naples et que Glyndon se rendit auprès de Mejnour, dans le château fatal. Nous sommes maintenant vers la fin de 1793, et nous revenons à Zanoni. Les étoiles de l'hiver éclairent les lagunes de Venise. Le murmure du Rialto a cessé ; les derniers promeneurs ont déserté la place Saint-Marc, et on n'entend plus qu'à des intervalles éloignés les rames des légères gondoles ramenant au logis l'amant ou le convive nocturne. Mais les lumières vont et viennent encore derrière les rideaux d'un des palais dont l'ombre dort sur le grand canal; et dans ce palais veillent deux Euménides qui, pour l'homme, ne dorment jamais : la crainte et la douleur.

« Sauve-la, et je fais de toi l'homme le plus riche de Venise.

— Signor, répondit le médecin, votre or ne peut commander à la mort ni à la volonté du ciel ; signor, si dans une heure il ne se produit quelque heureux changement, préparez tout votre courage.

— Eh quoi, Zanoni ! homme de mystère et de puissance,

toi qui as traversé les passions du monde sans un changement sur ton front, es-tu donc enfin ballotté par les flots orageux de la crainte ? Ton courage commence-t-il à chanceler ? connais-tu enfin la force et la majesté de la mort ? »

Il se déroba tremblant à la présence de l'homme de l'art tout pâle lui-même. Il s'enfuit à travers les salles spacieuses et les longs corridors, et gagna une chambre retirée du palais, que nul pas, hors le sien, n'avait jamais profané.

« Sortez plantes et vases. Dégage-toi des éléments enchantés, flamme argentine et azurée. Pourquoi ne vient-il pas, le fils des Étoiles ? Pourquoi Adon-Aï est-il sourd à ton appel mystérieux ? Elle ne vient pas, l'Apparition lumineuse et consolatrice. Cabaliste, tes charmes sont-ils impuissants ? Ton trône a-t-il disparu des régions de l'espace ? Te voilà pâle et tremblant ! Pâle trembleur, tu ne tremblais pas, tu ne pâlissais pas ainsi, quand les essences glorieuses accouraient à ton appel. Jamais au pâle trembleur ne se soumettent les essences glorieuses : c'est l'âme et non les herbes, ni la flamme argentine et azurée, ni les enchantements de la Cabale, qui commandent aux fils de l'air; et ton âme, par l'amour et par la mort, a perdu son sceptre et sa couronne. »

Enfin la flamme vacille, l'air devient froid comme le vent du sépulcre. Une chose qui n'est pas de ce monde paraît; une chose nébuleuse et sans forme. Elle se montre à demi accroupie dans l'éloignement. Horreur silencieuse, elle se lève, elle rampe, elle approche, sombre sous son enveloppe lumineuse; et sur toi elle jette, à travers un voile, ses yeux livides, malveillants : c'est la Chose aux yeux malveillants !

« Ah ! jeune Chaldéen ! Jeune, après tes siècles sans nombre, jeune comme à l'heure où, froid devant le plaisir et la beauté, tu entendis, debout sur l'antique Tour-de-Feu, le silence étoilé murmurer à ton oreille le dernier mystère qui triomphe de la mort ; crains-tu donc la mort aujourd'hui ? Ta science n'est-elle qu'un cercle qui te ramène au point de départ de tes tâtonnements ? Générations sur générations se sont flétries depuis notre dernière entrevue. Me voici maintenant devant toi !

— Je te regarde sans crainte. Tes yeux ont compté leurs victimes par milliers ; leur éclat fait jaillir la force impure des poisons qui infectent le cœur humain ; et, pour ceux que tu peux soumettre à ta volonté, ta présence allume les flammes brûlantes de la frénésie ; elle obscurcit le cachot du crime et

du désespoir, et pourtant tu n'es point mon maître, tu es mon esclave.

— Et, comme ton esclave, je te servirai. Commande à ton esclave, beau Chaldéen ! Écoute le gémissement des femmes ! le cri perçant de ta bien-aimée ! La mort est dans ton palais ! Adon-Aï ne vient point à ton appel. Ce n'est que lorsque aucune image de passion et de chair ne voile l'œil de la sereine intelligence, ce n'est qu'alors que les fils des Étoiles visitent l'homme. Mais, je puis t'aider, *moi*, écoute ! »

Zanoni entendit distinctement dans son cœur, même à cette distance, la voix de Viola qui, dans son délire, appelait son bien-aimé.

« Oh ! Viola, je ne puis te sauver, s'écria le *voyant* avec une explosion de désespoir ; mon amour pour toi m'a ôté ma puissance.

— Ta puissance ! non. Je puis te donner le moyen de la sauver : je puis placer sa guérison dans ta main.

— Pour tous deux, mère et enfant?

— Pour tous deux ! »

Une convulsion passa à travers l'être tout entier du *voyant;* une lutte terrible l'agita comme un enfant : l'Humanité et l'Heure triomphèrent de l'esprit qui se débattait.

« J'y consens ! Mère et enfant ! sauve l'un et l'autre ! »

. . . .

Dans la chambre ténébreuse, Viola était en proie aux plus terribles douleurs qui puissent déchirer le corps d'une femme ; la vie semblait s'arracher violemment à chaque fibre, au milieu de gémissements et de cris qui annonçaient la douleur et le délire; et pourtant, à travers les cris et les gémissements, elle invoquait Zanoni, son bien-aimé. Le médecin regarde l'horloge : elle marchait de son pas régulier, impitoyable.... Il battait d'un rhythme calme et normal, ce cœur du Temps ; ce cœur qui ne palpite jamais pour la vie, qui ne se ralentit jamais pour la mort.

« Les cris s'affaiblissent, dit l'homme de l'art; encore dix minutes, et tout sera fini. »

Insensé! les minutes se rient de toi. A cette heure même, la nature, comme un ciel bleu à travers un temple en ruines, sourit radieuse à travers ce corps brisé. La respiration devient plus calme et plus paisible; la voix du délire est muette.... Un doux rêve berce Viola. Est-ce un rêve ? est-ce l'âme qui voit ? Il lui semble tout à coup être avec Zanoni; il lui semble

que sa tête repose sur son sein ; qu'en la contemplant il dissipe de son regard les tortures qui la déchirent ; que sa main calme la fièvre de son front; elle entend le murmure de sa voix : c'est une musique qui fait fuir les démons. Où est la montagne qui semblait peser sur ses tempes? ce n'est plus qu'une vapeur qui s'évanouit. Dans les premiers froids d'une nuit d'hiver, elle voit le soleil sourire sur un ciel radieux ; elle entend le murmure du vert feuillage; la terre si belle, la vallée, le ruisseau, les bois, se déroulent devant elle et lui disent d'une seule et même voix : « Nous ne sommes pas encore perdus pour toi ! » Ministre ignorant de drogues et de formules, regarde le cadran : l'aiguille a marché, les minutes sont tombées dans l'éternité ; l'âme que ta sentence avait congédiée habite encore sur les rivages du Temps. Elle dort, la fièvre diminue, les convulsions ont cessé ; la rose vivante s'épanouit sur sa joue ; la crise est passée. Époux ! ta femme vit. Amant ! l'univers n'est point une solitude. Cœur insensible et métallique du Temps ! continue de battre. Un moment.... un moment encore.... Joie ! joie ! joie !... Père ! embrasse ton enfant ! »

CHAPITRE II.

Tristis Erinnys.
Prætulit infaustas sanguinolenta faces.
(OVIDE.)

On mit l'enfant dans les bras du père. Le père se pencha silencieux sur ce doux trésor, et des larmes, des larmes humaines, débordèrent comme un torrent de ses yeux. Et le petit être sourit à travers les pleurs qui baignaient son visage. Ah ! avec quelles larmes de bonheur nous accueillons l'étranger qui fait son entrée dans notre triste monde ! Avec quelles larmes de désespoir nous le suivons quand il s'en retourne vers les anges ! Joie désintéressée, douleur égoïste !

Maintenant, à travers la chambre silencieuse, une voix se fait entendre faible et douce, la voix de la jeune mère.

« Me voici ! je suis près de toi ! » murmura Zanoni.

La mère sourit, lui serra la main : elle n'en demandait pas davantage ; elle était satisfaite.

Viola se rétablit avec une rapidité qui étonna le médecin. Le nouveau venu prospéra comme s'il aimait déjà ce monde dans lequel il était descendu. A partir de cette heure, Zanoni sembla vivre de la vie de l'enfant ; et, dans cette vie, les âmes de la mère et du père s'unirent comme d'un lien nouveau. Jamais l'œil n'avait rien contemplé de plus beau que cet enfant. Les nourrices s'étonnèrent qu'il n'eût pas fait son entrée sur cette terre avec un gémissement, et qu'il eût souri à la lumière comme à une chose qui lui était familière. Jamais il ne laissa échapper un cri de douleur enfantine. Même dans son repos, il paraissait écouter quelque voix bienheureuse qui parlait dans son cœur; lui-même il semblait heureux. Dans ses yeux vous eussiez dit que l'intelligence était déjà allumée, quoiqu'elle n'eût pas encore de langage pour se refléter au dehors. Déjà il semblait reconnaître ses parents; déjà il tendait les bras quand Zanoni se penchait sur le berceau où respirait, où s'épanouissait cette fleur entr'éclose. Car de ce berceau il s'éloignait rarement; il le regardait de ses yeux sereins, de ses yeux pleins de bonheur. Il semblait de son âme nourrir cette petite âme. La nuit, au milieu des ténèbres, il était encore là, dans un demi-sommeil, et Viola l'entendait souvent murmurer au-dessus de l'enfant des paroles indistinctes d'un langage inconnu pour elle ; quelquefois, en l'entendant, elle craignait, et des superstitions vagues, indéfinies, les superstitions de sa jeunesse, revenaient l'assiéger. Une mère craint tout pour son nouveau-né, même les dieux. Les mortels poussèrent des cris d'alarme quand ils virent, dans des siècles reculés, la grande Déméter cherchant à rendre leur enfant immortel.

Mais Zanoni, absorbé dans les desseins sublimes qui animaient son amour humain, oublia tout, même tout ce qu'il avait perdu dans cet amour aveugle.

Mais la Chose sombre et sans forme, quoiqu'il ne l'invoquât point, qu'il ne la vît point, venait souvent se glisser auprès de lui et autour de lui ; souvent il la sentait accroupie près du berceau, avec ses yeux haineux.



CHAPITRE III.

Fuscis tellurem amplectitur alis.
(VIRGILE.)

ZANONI A MEJNOUR.

Mejnour ! l'humanité avec toutes ses tristesses et toutes ses joies est redevenue mon partage. Jour à jour je me forge de nouvelles chaînes. Je vis dans d'autres vies que la mienne, et dans elles j'ai perdu plus que la moitié de ma puissance. Ne pouvant les élever, je sens qu'elles m'entraînent vers leur terre, par les fortes attaches des tendresses humaines. Exilé du commerce des êtres visibles seulement à l'intelligence pure, je suis enveloppé des filets de l'Ennemi qui garde le seuil. Me croiras-tu quand je te dirai que j'ai accepté ses dons et encouru les conséquences de ce pacte? Des siècles passeront avant que les essences glorieuses obéissent de nouveau à celui qui s'est soumis au Fantôme, et....

Dans cette espérance donc, Mejnour, je triomphe encore : j'ai encore sur cette jeune vie un pouvoir suprême ! Insensiblement et en silence mon âme parle à la sienne, et dès à présent la prépare. Tu sais que, pour l'esprit pur et sans tache de l'enfant, l'épreuve n'a ni terreur ni péril. Ainsi, incessamment je le nourris d'une lumière sacrée, et, avant même d'avoir connaissance du don, il acquerra les priviléges que j'ai obtenus moi-même ; l'enfant, par des degrés lents et imperceptibles, communiquera ses attributs à la mère, et, heureux de voir la science rayonner à jamais sur le front des deux êtres qui maintenant suffisent à remplir ma pensée infinie, puis-je regretter la royauté aérienne qui à chaque heure échappe davantage à mon étreinte? Mais toi, dont la vision est toujours claire et sereine, plonge ton regard dans les abîmes fermés désormais à mes yeux; conseille-moi, avertis-moi. Je sais que les dons du Fantôme dont la race est ennemie de la nôtre, sont, pour celui qui les implore, funestes et perfides comme le Fantôme lui-même. Voilà pourquoi lorsque, sur le seuil de la science que les hommes d'alors appelaient magie, ils rencontrèrent les créatures des tribus hostiles, ils crurent que ces

apparitions étaient des démons, et, par des pactes imaginaires, ils vendirent leurs âmes; comme si l'homme pouvait donner pour l'éternité ce dont il n'est maître que pendant qu'il vit. Les démons, dérobés éternellement à la vue de l'homme, habitent leurs régions sombres et impénétrables : en eux n'est point le souffle de l'être divin. C'est dans toute créature humaine que respire l'être divin; lui seul peut après cette vie juger l'âme qui lui appartient, et lui assigner sa nouvelle carrière et son séjour nouveau. Si l'homme pouvait se vendre au démon, l'homme pourrait se juger d'avance et s'arroger la disposition de l'éternité. Mais ces créatures inférieures, qui ne sont que des modifications de la matière, douées d'nne malice plus qu'humaine, peuvent bien, aux âmes craintives, aveugles et superstitieuses, paraître des démons. Et, de la plus sombre et la plus puissante de ces créatures, j'ai accepté un don: le secret qui a éloigné la mort de ceux qui me sont chers. Puis-je espérer qu'il me reste assez de puissance pour déjouer ou pour intimider le Fantôme, s'il cherche à pervertir son don? Réponds-moi, Mejnour : car, dans les ténèbres qui m'environnent, je ne vois que les yeux du nouveau-né, je n'entends que les battements étouffés de mon cœur. Réponds-moi, toi dont la sagesse est sans amour !

MEJNOUR A ZANONI.

Rome.

Esprit déchu ! je vois devant toi le malheur, la mort, le deuil ! Avoir abandonné Adon-Aï pour la Terreur sans nom, les étoiles célestes pour ces yeux formidables ! Toi ! devenir à la fin victime du spectre de ce seuil sinistre, de ce fantôme que, dans ton premier noviciat, tu as fait fuir vaincu et foudroyé par un éclair de ton front royal. Lorsque, aux premiers degrés de l'initiation, l'élève que je reçus de toi aux bords de Parthénope tomba sans connaissance et anéanti devant le spectre ténébreux, je compris que son âme n'était point faite pour affronter les mondes d'au delà : car la *peur* est ce qui rattache l'homme à la terre la plus terrestre; tant qu'il craint, il ne peut élever son essor. Mais *toi !* ne vois-tu pas qu'aimer c'est craindre? que le pouvoir que tu avais sur le Fantôme est déjà paralysé? Il t'effraye, il te domine, il se jouera de toi, il te trahira. Ne perds pas un moment, viens à moi. S'il peut exister encore entre nous assez de sympathie, c'est par mes yeux que tu verras, que tu connaîtras peut-être les périls qui,

insaisissables encore et à peine visibles dans l'ombre, t'enveloppent et s'accumulent autour de toi et de ceux qu'a perdus ton amour insensé. Viens, arrache-toi à tous les liens qui enchaînent ta faiblesse; ils ne peuvent qu'obscurcir ta vue. Dégage-toi de tes craintes, de tes espérances, de tes désirs, de tes passions. Viens. L'esprit seul peut être roi et prophète : brillant à travers sa demeure d'argile; intelligence pure, impassible, sublime!

CHAPITRE IV.

Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible.
(La Harpe, *Le comte de Warwick.*)

Pour la première fois depuis leur union, Zanoni et Viola étaient séparés. Zanoni alla à Rome pour des affaires importantes. « Je ne serai absent, dit-il, que quelques jours, » et si brusque fut son départ, que Viola n'eut le temps de témoigner ni surprise ni tristesse. Mais la première séparation est toujours plus pénible que de raison : elle semble une interruption à cette existence que l'amour partage avec l'amour; c'est elle qui fait sentir au cœur combien la vie sera vide quand sera venue à son tour la dernière, l'inévitable séparation! Mais Viola avait un nouveau compagnon, elle goûtait cette délicieuse et nouvelle joie qui renouvelle la jeunesse et éblouit les yeux de la femme. Comme amante, comme femme, elle s'appuyait sur un autre; c'est d'un autre que lui arrive son bonheur, sa vie, comme la lumière arrive du soleil à l'étoile. Mais maintenant, à son tour, comme mère elle passe de la dépendance au pouvoir; c'est un autre qui s'appuie sur elle, une étoile s'est levée dans l'espace, pour laquelle elle-même est devenue le soleil!

Quelques jours seulement d'absence; mais que de bonheur au milieu de leur tristesse! Quelques jours dont chaque heure semble une ère pour l'enfant sur lequel se penchent vigilants les yeux et le cœur. De l'heure de son réveil à celle de son sommeil, il se fait une révolution dans le temps. Le moindre geste à observer, le moindre sourire à recueillir, est comme un nouveau

progrès dans ce monde qu'il est venu remplir de bonheur. Zanoni est parti ! l'écho de sa rame se perd sur les flots. La gondole, comme un point imperceptible, a disparu des rues de Venise. L'enfant dort dans le berceau au pied de sa mère ; et à travers ses larmes elle pense aux histoires qu'elle aura à redire à son père, de cette terre féerique aux mille merveilles qui s'étend sans limites dans ce frêle petit lit. Souris, pleure, jeune mère ! Déjà la page la plus belle du volume étrange et fantastique est fermée pour toi ; déjà un doigt invisible tourne le feuillet.

. . . .

Debout, près du Rialto, se tenaient deux Vénitiens, républicains, démocrates ardents, qui regardaient la révolution française comme le cataclysme qui devait faire crouler leur gouvernement vicieux et expirant, et rendre à Venise l'égalité des rangs et des droits.

« Oui, Cottalto, dit l'un : mon correspondant de Paris m'a promis de franchir tous les obstacles, de braver tous les dangers. Il combinera avec nous l'heure de la révolte, lorsque les légions de la France seront à portée d'entendre nos canons. Un jour de cette semaine, à cette heure, il me doit rejoindre ici : nous ne sommes qu'au quatrième jour. »

Il avait à peine achevé ces mots qu'un homme enveloppé de sa *roquelaure* sortit d'une étroite rue à gauche, s'arrêta devant le groupe, examina attentivement pendant quelques instants les deux interlocuteurs, puis dit à voix basse :

« Salut !

— Et fraternité, répondit celui qui venait de parler.

— Vous êtes donc le brave Dandolo, avec qui le comité me charge de correspondre ? Et ce citoyen....

— Est Cottalto, dont je vous ai souvent parlé dans mes lettres.

— Salut et fraternité à Cottalto ! J'ai de grandes communications à vous faire à tous deux. Je vous verrai ce soir, Dandolo. Dans la rue on pourrait nous observer.

— Et je n'ose vous donner rendez-vous chez moi : la tyrannie change en espions jusqu'à nos murs. Mais le lieu désigné ici est sûr. »

Et il glissa une adresse dans la main de son correspondant.

« Ce soir donc, à neuf heures. En attendant, j'ai d'autres affaires. »

L'homme s'arrêta, changea de couleur, et ce fut d'une voix inquiète et passionnée qu'il reprit :

« Votre dernière lettre parlait de ce riche et mystérieux étranger.... de Zanoni! Est-il toujours à Venise?

— On me dit qu'il est parti ce matin ; mais sa femme est encore ici.

— Sa femme, c'est bien !

— Est-ce que vous croyez qu'il voulût être des nôtres? Ses richesses seraient....

— Sa maison, son adresse, vite.... interrompit l'homme.

— Au Palazzo di.... rue du Grand-Canal.

— Merci; à revoir, à neuf heures. »

L'homme disparut dans la rue par laquelle il était venu, et passa devant la maison où il s'était logé la veille, à son arrivée à Venise.

Une femme qui se tenait sur la porte l'arrêta par le bras.

« *Monsieur*, dit-elle en français, j'attendais votre retour. Comprenez-vous? je braverai tout, je risquerai tout pour retourner en France avec vous, pour partager dans la vie ou dans la mort le sort de mon mari !

— Citoyenne! j'ai promis à votre mari que, si telle était votre décision, je risquerais ma vie pour réaliser ce désir. Mais songez-y, votre mari appartient à une faction sur laquelle Robespierre a déjà les yeux : il ne peut fuir. La France entière est devenue une prison pour les suspects. En y retournant vous ne faites que vous compromettre. Franchement, citoyenne, le sort que vous voulez partager pourrait bien être la guillotine. Vous avez la lettre de votre mari, et vous savez que je parle d'après ses instructions.

— Monsieur, je veux vous suivre, dit la femme avec un sourire sur son pâle visage.

— Eh quoi! vous avez abandonné votre mari aux jours radieux de la révolution, et vous voulez l'aller retrouver au milieu de la foudre et des orages? dit l'homme avec surprise et presque avec reproche.

— Parce que les jours de mon père étaient comptés ; parce qu'il n'avait de salut que par la fuite ; parce qu'il était vieux et pauvre, et n'avait que moi pour travailler pour lui; parce que mon mari n'était pas alors compromis, et que mon père était en danger! Il est mort, lui; mort! Mon mari est en danger maintenant. Les devoirs de la fille ont cessé; ceux de la femme recommencent.

— Soit, citoyenne ! La troisième nuit à compter d'aujourd'hui, je pars. D'ici là vous pourrez vous rétracter.

— Jamais. »

Un sombre sourire passa sur le visage de l'étranger.

« O guillotine ! s'écria-t-il, que de vertus tu as mises au jour ! C'est avec raison qu'on t'appelle *Sainte Mère*, ô sanglante guillotine ! »

Il poursuivit son chemin en se parlant à lui-même, héla une gondole, et se perdit bientôt sur les eaux animées du Grand-Canal.

CHAPITRE V.

Ce que j'ignore
Est plus triste peut-être et plus affreux encore.
(La Harpe, *Le comte de Warwick.*)

Viola était assise auprès de la fenêtre ouverte. Au-dessous étincelaient les eaux sous un soleil froid mais sans nuage, et vers ce visage à demi détourné se levaient les yeux de plus d'un galant cavalier quand leurs gondoles passaient devant le palais.

A la fin, au milieu du canal, un de ces noirs bateaux s'arrêta immobile, et un homme fixa ses regards sur le noble difice. Il fit un signe aux rameurs, ils approchèrent du bord. L'étranger quitta la gondole, il monta les larges degrés, il entra dans le palais. Pleure, pleure, toujours, jeune mère, et ne souris plus ; la dernière page est tournée !

On remit à Viola une carte avec ces mots en anglais : « Viola, il faut que je vous voie ! Clarence Glyndon. »

Oh ! oui, quelle joie pour Viola de le revoir ! de lui parler de son bonheur, de Zanoni, de lui montrer son enfant ! Pauvre Clarence ! elle l'avait oublié jusqu'alors, comme elle avait oublié toute la fièvre de sa vie passée, ses rêves, ses vanités, ses émotions factices, la rampe trompeuse, la foule bruyante et les applaudissements de la scène.

Il entra. Elle tressaillit de le voir, tant étaient changés son front sombre, ses traits résolus, mais labourés par les soucis : ce n'était plus l'apparence élégante et la physionomie insou-

ciante de l'artiste amant. Sa mise, sans être commune, était rude, négligée, en désordre. Un air effaré, désespéré, farouche, avait remplacé cet ensemble d'une grâce ingénue et timide, mais sérieuse dans sa timidité, qui caractérisait jadis le jeune adepte de l'art, le rêveur qui aspirait à je ne sais quelle science des mondes étoilés.

« C'est vous ! dit-elle enfin. Pauvre Clarence, quel changement !

— Changement ! dit-il brusquement en prenant place auprès d'elle. Et qui dois-je en remercier, si ce n'est les sorciers, les démons qui se sont emparés de votre existence comme de la mienne ? Viola, écoutez-moi ! Il y a quelques semaines, j'appris que vous étiez à Venise. Sous d'autres prétextes, et à travers des dangers sans nombre, je suis venu ici au péril de ma liberté, de ma vie peut-être, si mon nom et mon existence sont connus dans Venise, pour vous avertir et pour vous sauver. Changé, dites-vous ! changé au dehors : mais qu'est-ce que cela auprès des ravages intérieurs ? Prenez conseil, pendant qu'il en est temps encore. »

La voix de Glyndon, profonde et sépulcrale, effraya Viola plus encore que ses paroles. Pâle, défait, amaigri, il semblait presque sortir du tombeau pour venir la frapper d'effroi et de terreur.

« Quoi ! dit-elle enfin, d'une voix faible ; quelles sont ces étranges paroles ? Pouvez-vous.... »

— Écoutez ! interrompit Glyndon en posant sur son bras une main froide comme la mort ; écoutez ! vous avez entendu de vieux récits d'hommes qui se sont ligués avec les démons pour acquérir des connaissances surhumaines. Ces récits n'ont rien de fabuleux ; de tels hommes vivent. Leur joie est d'augmenter le nombre maudit des malheureux comme eux. Si leurs prosélytes succombent à l'épreuve, les démons s'en emparent, même dans cette vie, comme ils se sont emparés de moi ; s'ils réussissent, malheur ! malheur éternel à eux ! Il y a une autre vie où nuls charmes ne peuvent conjurer l'esprit du mal, ni adoucir la torture. J'arrive d'un pays où le sang coule par torrents, où la mort veille à côté du plus beau et du plus noble, où règne la guillotine ; mais tous les périls mortels qui peuvent assiéger les hommes ne sont rien auprès de cette chambre morne où vit et s'agite l'horreur qui surpasse la mort.

Glyndon alors, avec une précision froide et nette, raconta,

comme il avait fait à Adela, tous les détails de l'initiation qu'il avait subie. Il décrivit, en paroles qui glaçaient le sang de celle qui l'écoutait, l'apparition du Fantôme sans forme, avec ses yeux qui desséchaient le cerveau et congelaient la moelle de celui qui le voyait. Une fois qu'on l'avait vu, on ne pouvait plus le dissiper. Il venait à son gré, inspirant de sombres pensées, suggérant d'étranges tentations. Il ne disparaissait que dans des scènes de folle et étourdissante surexcitation; la solitude, la sérénité, les luttes d'une âme qui désire et cherche la paix et la vertu, tels étaient les éléments qu'il remplissait de sa présence. Viola était éperdue, épouvantée : cet étrange récit se confirmait pour elle par des impressions indéfinies que, dans la profondeur et la confiance de sa tendresse, elle avait mieux aimé bannir qu'examiner de près, impressions qui tendaient à lui faire croire que la vie et les attributs de Zanoni n'étaient pas ceux des hommes ; impressions que son amour avait jusque-là condamnées comme des soupçons injurieux, et qui, ainsi combattues, avaient servi peut-être à resserrer la chaîne dont Zanoni avait lié son cœur et ses sens ; mais qui, aujourd'hui que le récit de Glyndon la remplissait d'une terreur contagieuse, brisaient à demi le charme qu'elles avaient accompli auparavant.

Elle se leva effrayée, non pour *elle*, et pressa l'enfant sur son cœur !

« Malheureuse ! s'écria Glyndon en frémissant; il est donc vrai que tu as donné naissance à une victime que tu ne peux sauver ! Refuse-lui les aliments ; qu'elle te demande en vain sa nourriture ! Dans la tombe au moins il y a le repos et la paix. »

L'âme de Viola se rappela alors les veillées nocturnes de Zanoni près du berceau, et la crainte qui l'avait envahie en entendant ces paroles murmurées avec une étrange et mystérieuse cadence. L'enfant la regarda avec son œil clair et ferme, et dans ce regard il y avait une intelligence surhumaine qui confirma son effroi. Et là, la mère et son conseiller se tenaient debout en silence, pendant que le soleil les inondait de ses rayons; et sombre, auprès du berceau, mais invisible pour eux, était assise la Chose immobile, voilée.

Mais graduellement des souvenirs du passé, meilleurs, plus justes et plus doux, revinrent à la jeune mère. Les traits de l'enfant prirent sous son regard l'aspect du père absent. Une voix sembla s'échapper de ces lèvres roses, et dire tristement:

« Je te parle par ton enfant; en retour de tout mon amour pour toi et pour lui, te méfies-tu de moi aux premières paroles d'un maniaque qui m'accuse ? »

Son cœur palpita, elle parut grandir, ses yeux brillèrent d'une sereine et sainte lumière.

« Va ! pauvre victime de tes illusions ! dit-elle à Glyndon. Je ne croirais pas mes propres sens s'ils accusaient le père de cette petite créature ! Et que sais-tu de Zanoni ? quel rapport y a-t-il entre Mejnour et les spectres qu'il invoque et l'image radieuse que tu cherches à leur associer ?

— Tu le sauras trop tôt, dit Glyndon d'une voix sombre, et le fantôme même qui me poursuit me dit de ses lèvres livides que ses terreurs attendent et toi, et les tiens. Je ne te demande pas encore ta décision : avant que je quitte Venise, nous nous reverrons. »

Il dit, et disparut.

CHAPITRE VI.

Quel est l'égarement où ton âme se livre?
(La Harpe, *Le comte de Warwick.*)

Hélas ! Zanoni, aspirant radieux dont l'éclat est obscurci, as-tu pensé que le lien pouvait durer entre celui qui a survécu à des siècles, et la fille d'un jour ? N'as-tu point prévu que, jusqu'à ce que l'épreuve fût subie, il ne pouvait y avoir égalité entre ta science et son amour ? Tu es absent : tu demandes à des secrets solennels et mystérieux, une mystérieuse protection pour l'enfant et pour la mère ; et tu oublies que le Fantôme qui t'a servi a le contrôle de ses dons, qu'il est maître des vies qu'il t'a appris à disputer au tombeau. Ne sais-tu pas, radieux et aveugle aspirant, que la crainte et le doute, une fois semés dans un cœur qui aime, s'élèvent et grandissent en formant une sombre forêt impénétrable aux étoiles ? Les Yeux haineux couvent la mère et l'enfant !

Pendant tout le jour Viola fut agitée de mille pensées, de mille terreurs qui se dissipaient devant son examen, pour revenir plus sombres et plus menaçantes. Elle se rappela,



ainsi qu'elle l'avait dit autrefois à Glyndon, que son enfance à elle avait été remplie d'étranges pressentiments, qui l'avertissaient qu'elle était réservée à une destinée mystérieuse. Elle se rappela que, lorsqu'elle lui eut fait cet aveu, assise auprès de lui sur le bord des flots assoupis de la mer napolitaine, lui aussi avait reconnu les mêmes pressentiments, et qu'une sympathie mystérieuse avait semblé unir leurs destinées. Elle se rappela surtout qu'en comparant leurs pensées confuses, ils étaient tous deux tombés d'accord que c'était dès leur première rencontre avec Zanoni que cet instinct prophétique avait parlé plus clairement à leurs cœurs, et leur avait fait comprendre qu'à Zanoni se rattachait le secret impénétrable de leur vie.

Et maintenant que Viola et Glyndon se trouvaient réunis, les craintes de l'enfance ainsi évoquées s'éveillèrent de leur sommeil enchanté. Elle sentit une sympathie pour les terreurs de Glyndon, sympathie contre laquelle luttaient en vain sa raison et son amour. Et pourtant, quand ses yeux se reportaient sur son enfant, ils rencontraient toujours ce regard ferme et sérieux; elle voyait s'agiter ses lèvres qui semblaient vouloir parler, quoique la voix leur fît défaut. L'enfant ne voulait point dormir. Chaque fois qu'elle contemplait son visage, toujours ce même regard, ces mêmes yeux éveillés et vigilants, dont la gravité était empreinte de tristesse, de reproche, d'accusation. Elle se sentait glacer par ce regard. Incapable de supporter seule cette rupture violente de tous les sentiments qui avaient jusqu'alors composé sa vie, elle prit le parti naturel à ceux de son pays et de sa foi : elle envoya chercher le prêtre qui la dirigeait ordinairement à Venise, et lui confessa avec des sanglots passionnés et avec une terreur profonde les doutes qui l'avaient envahie. Le bon père, homme digne et pieux, mais d'une éducation bornée et d'un jugement plus étroit encore, qui étendait (comme le font volontiers encore les moins instruits des Italiens d'aujourd'hui) la dénomination de sorciers jusqu'aux simples poëtes, le bon père parut fermer sur le cœur de sa pénitente les portes de l'espérance. Ses remontrances furent vives parce que sa terreur était réelle. Il s'unit à Glyndon pour lui enjoindre de fuir, si elle sentait le moindre soupçon que la vie de son mari fût semblable à celle des savants que l'Église romaine avait fait brûler avec un zèle si bienveillant aux beaux jours de l'Inquisition. Le peu même que Viola pouvait dévoiler parut à l'ascétisme ignorant du *Padre* une preuve

irréfragable de magie et de sorcellerie : il avait d'ailleurs entendu quelques-unes des rumeurs qui accompagnaient partout Zanoni, et il était par conséquent disposé à tout interpréter dans le sens le plus défavorable; le digne Bartolomeo n'eût pas hésité à envoyer Watt au bûcher, s'il l'eût entendu parler de la machine à vapeur. Viola, aussi peu instruite que son directeur, fut épouvantée de son éloquence rude et véhémente : épouvantée parce que Bartolomeo, avec cette pénétration que donne infailliblement aux prêtres catholiques, quelque bornés qu'ils soient d'ailleurs, l'étude journalière des cœurs qui s'ouvrent à eux, lui parla de dangers moins grands pour elle que pour son enfant. « Les sorciers, dit-il, ont de tout temps cherché à entraîner et à séduire les jeunes âmes, les âmes des enfants. » Et là-dessus il entama une longue série de fables et de légendes dont il garantit l'autorité historique. Tout ce qui eût fait sourire une Anglaise effraya la tendre mais superstitieuse Napolitaine; et quand le prêtre la quitta, après lui avoir solennellement reproché l'abandon de ses devoirs de mère, si elle hésitait encore à fuir un séjour souillé par les puissances occultes et les pratiques diaboliques, Viola, toujours attachée à l'image de Zanoni, tomba dans une léthargie passive qui suspendit en elle l'usage de la raison. Les heures passèrent; la nuit vint; la maison fut plongée dans le silence : Viola, graduellement éveillée de l'engourdissement et de la torpeur qui avaient envahi ses facultés, se retournait sur sa couche, en proie au trouble et à l'agitation de l'insomnie. La tranquillité lui devint insupportable, plus insupportable encore le son monotone qui seul troublait cette tranquillité, la voix de l'horloge comptant moments par moments le glas funèbre des heures. Les moments eux-mêmes parurent à la fin trouver une voix, prendre une forme. Il lui sembla les voir s'élancer sous des traits fantastiques du sein des ténèbres, et avant de retomber dans le sein de l'Éternité qui devenait leur tombe, elle crut entendre leurs voix faibles et voilées lui murmurer : « Femme, nous annonçons à l'Éternité tout ce qui se fait dans le temps! que dirons-nous de toi, gardienne d'une âme à peine éclose? » Elle sentit que son imagination était en proie à un délire partiel, qu'elle était entre la veille et le sommeil, quand tout à coup une pensée unique domina toutes les autres. La chambre que dans cette maison, dans toutes les maisons qu'ils avaient occupées, même aux îles grecques, Zanoni avait réservée comme une solitude où

nul ne devait pénétrer, dont le seuil était interdit aux pas de Viola elle-même, où jamais, dans la douce sécurité de l'amour heureux et confiant, elle n'avait jusque-là songé à pénétrer malgré ses ordres, cette chambre l'attirait maintenant. Là peut-être pourrait-elle trouver de quoi résoudre l'énigme, dissiper ou confirmer ses soupçons; cette pensée grandit et s'enracina profondément dans son âme; elle étreignit Viola avec une force palpable et irrésistible; elle sembla, sans sa volonté, mettre ses membres en mouvement.

Et maintenant tu quittes ta chambre, tu longes les corridors, tu passes, forme charmante et silencieuse, demi-éveillée, demi-assoupie. La lune t'éclaire à mesure que tu glisses devant les fenêtres, esprit errant sous ta robe blanche; les bras croisés sur ton sein, les yeux fixes et ouverts, avec un pas calme, ferme et mystérieux. Mère! c'est ton enfant qui te guide! Les moments fantastiques te précèdent. Tu entends toujours le battement régulier du temps qui marque l'instant de leur mort. Tu avances : tu avances : tu touches à la porte, nul verrou ne t'arrête, nul charme magique ne te repousse. Fille de la poussière, te voilà seule avec la nuit dans la chambre où, pâles et innombrables, les habitants de l'espace ont environné le *Voyant!*

CHAPITRE VII.

Des Erdenlebens
Schweres Traumbild sinkt und sinkt und sinkt[1].
(*Das Ideal und das Leben.*)

Elle était dans la chambre : elle regarda autour d'elle; nuls indices ne se montraient qui pussent révéler à un Inquisiteur l'adepte de l'art magique. Ni creuset, ni chaudières, ni volumes reliés en airain, ni ceintures aux chiffres cabalistiques, ni crânes, ni ossements. Calme et sereine, la clarté de la lune inondait la chambre vide et ses blanches murailles. Quelques paquets de plantes flétries, quelques vases de bronze à formes antiques, placés négligemment sur des escabeaux, voilà tout

1. La vision de la lourde vie terrestre disparaît, disparaît, disparaît

ce qui, à l'œil du curieux, pouvait révéler les occupations du maître absent. La magie, si elle existait, était tout entière dans le magicien, et les matériaux pour tout autre n'étaient que des plantes et du bronze. Ainsi en est-il toujours de tes œuvres et de tes merveilles, ô Génie, divin enchanteur! La parole est la commune propriété de tous, et pourtant avec la parole, architecte de monuments immortels, tu élèves des temples qui survivront aux pyramides; et la feuille périssable du papyrus devient un *Shinar* aux tours imposantes, que le déluge des siècles battra en vain de ses flots!

Mais dans cette solitude ne reste-t-il aucun vestige, aucune influence des merveilles qui y ont été opérées? Il semblerait qu'il en demeurât quelque chose, car Viola ne fut pas longtemps dans la chambre avant de sentir que je ne sais quel mystérieux changement s'opérait en elle. Son sang circula rapidement et avec une sensation délicieuse dans tous ses membres; il lui sembla que des chaînes tombaient de son corps, et que des nuages se dissipaient les uns après les autres et ouvraient à ses yeux une perspective sans bornes. Toutes les pensées confuses qui avaient passé dans son délire se concentrèrent en un désir interne de voir l'absent, d'être auprès de lui. Les monades qui composent l'espace et l'air semblèrent chargées d'une attraction spirituelle et devenir un *milieu* par lequel son âme pouvait se détacher de son argile et entrer en communication avec l'esprit vers lequel la poussait un inexprimable désir. Une défaillance la saisit; elle gagna en trébuchant le banc sur lequel étaient placés les vases et les plantes, et en se penchant elle aperçut dans un des vases un petit flacon de cristal. Par une impulsion mécanique et involontaire, sa main saisit le flacon, elle l'ouvrit; l'essence volatile qu'il contenait se dégagea en étincelles et répandit dans la chambre un parfum puissant et délicieux. Elle aspira l'arome, elle baigna ses tempes de la liqueur, et tout à coup, de cette défaillance qu'elle venait d'éprouver, la vie sembla jaillir, s'élancer, s'envoler, planer, se dilater, comme sur les ailes d'un oiseau.

La chambre disparut à ses yeux. Loin, bien loin à travers la terre, par delà les mers, par delà l'espace, l'âme affranchie s'envole sur l'aile impétueuse du désir!

Sur un sol qui n'était pas le sol de ce monde, se tenaient les formes des fils de la science; ils étaient là sur un monde embryonnaire, sur une masse de matière inerte, informe, indécise, une de ces nébuleuses que les soleils des systèmes infi-

nis projettent loin d'eux dans leurs révolutions autour du trône du Créateur, pour devenir à leur tour des mondes nouveaux de symétrie et de gloire, des planètes, des soleils qui, pendant des séries infinies de siècles, multiplieront leurs races brillantes, et seront les ancêtres des soleils et des planètes encore à venir.

Là, dans cette solitude énorme d'un monde enfant que des milliers et des milliers d'années peuvent seules fixer dans sa forme définitive, l'esprit de Viola aperçut la forme de Zanoni ou plutôt la ressemblance, le simulacre lémurien de sa forme, et non pas sa substance humaine et corporelle; comme si l'intelligence de Zanoni s'était, avec la sienne, séparée de son argile, et, semblable au soleil, dans sa révolution brillante, avait relégué aux limites extrêmes de l'espace l'image nébuleuse de lui-même; ainsi, la créature terrestre, dans l'action de son élément le plus lumineux et le plus durable, avait déposé sa forme et l'avait donnée à ce fils du ciel nouvellement né. Auprès de lui se tenait debout un autre fantôme, le fantôme de Mejnour. Dans le chaos gigantesque qui les environnait, luttaient, déchaînés, les éléments vivifiants, l'eau, le feu, les ténèbres, l'obscurité tous en guerre entre eux; les vapeurs, les nuages se condensant en montagnes, et le souffle de la vie passant sur tout comme une immuable splendeur.

La visionnaire regarda en frémissant et s'aperçut que, même là, les deux fantômes humains n'étaient pas seuls; des formes indécises que le chaos désordonné pouvait seul engendrer; la première race des reptiles immenses qui se tordent et rampent à travers la première couche d'un monde qui cherche à éclore à la vie, se blottissaient dans la matière limoneuse ou traversaient d'un vol lourd et silencieux les épaisses vapeurs de cette atmosphère; mais ce n'est pas là ce que semblaient chercher les deux personnages : leur regard était fixé sur un objet qui occupait le point le plus reculé de l'espace. Avec les yeux de l'âme, Viola suivit les leurs sous l'impression d'une terreur plus grande que n'en produisent le chaos et ses habitants hideux : elle vit, comme l'ombre de la chambre même dans laquelle elle était, ses murailles blanches, le rayon de la lune dormant sur le sol, la fenêtre ouverte avec les toits et les dômes silencieux de Venise, dominant la mer qui soupirait au-dessous; et dans cette chambre magique, l'image spectrale d'elle-même. Ce double fantôme; ici, fantôme elle-même re-

gardant là-bas un fantôme véritable; cette présence mystérieuse avait en elle une horreur que nulles paroles ne peuvent rendre, que nulle vie, si longue qu'elle soit, ne peut oublier.

Mais bientôt elle vit sa propre image se lever lentement, quitter la chambre d'un pas silencieux; traverser le corridor et s'agenouiller près d'un berceau. Ciel! l'Image regarde son enfant; son enfant avec sa beauté merveilleuse et naïve, avec ses yeux silencieux et veillants; mais auprès de ce berceau est assise une apparition enveloppée d'un voile, d'autant plus effrayante et sinistre, que sa forme est plus vague et plus indistincte; les murs de la chambre lui semblent s'ouvrir comme la scène d'un théâtre.... une sombre prison; des rues qu'inonde une foule fantastique; la colère, la haine, l'aspect démoniaque de leurs visages sinistres; un lieu de mort; un instrument de meurtre; un charnier de chair humaine. Elle-même, son enfant, tout, toute cette fantasmagorie rapide, s'effaçait et se succédait en scènes mobiles et effrayantes. Soudain le fantôme Zanoni se retourna; il parut l'apercevoir, ou du moins son image. Il s'élança vers elle; son âme ne put en supporter davantage! elle poussa un cri, elle s'éveilla. Elle trouva qu'elle avait en effet quitté cette chambre effrayante; elle revit le berceau devant elle; l'enfant.... tout ce qu'elle avait vu dans cette vision; et même, disparaissant dans les airs, cette créature sombre et sans forme!

« Mon enfant! mon enfant! ta mère te sauvera encore! »

CHAPITRE VIII.

Qui? toi m'abandonner; où vas-tu? non demeure,
Demeure.

(La Harpe, *Le comte de Warwick.*)

LETTRE DE VIOLA A ZANONI.

« Les choses en sont donc venues à ce point! Je suis la première à parler de séparation! moi, l'infidèle; je te dis adieu à jamais! Quand tes yeux s'arrêteront sur ces lignes, tu ne me connaîtras plus que comme une morte. Pour toi, qui étais et qui es toujours ma vie, pour toi je suis à jamais perdue.


Digitized by Google

O toi que j'aime! ô mon époux! ô toi, mon culte et mon adoration! Si tu m'as jamais aimée, si tu peux encore me plaindre, ne cherche pas à découvrir les traces de ma fuite; si ta puissance peut me trouver et m'atteindre, épargne-moi, épargne notre enfant! Zanoni, je veux l'élever pour t'aimer, pour t'appeler père! Zanoni, ses jeunes lèvres prieront pour toi!... Ah! épargne mon enfant, car les enfants sont les saints de la terre, et leur intervention peut se faire entendre au ciel! Te dirai-je pourquoi je pars? Non. Toi, d'une sagesse si terrible, tu peux deviner ce que la main tremble à retracer; et, tandis que je frémis de ta puissance, quand c'est ta puissance que je fuis (notre enfant sur mon sein), c'est encore pour moi une consolation de penser que ta puissance peut lire dans mon cœur! tu sais que c'est la mère dévouée qui t'écrit, que ce n'est pas la femme infidèle. Ta science, Zanoni, est-elle criminelle? Le mal doit avoir de la tristesse; et il serait doux, trop doux, d'être ta consolation; mais l'enfant! l'enfant! cette âme qui s'abrite dans la mienne! Magicien, c'est cette âme que je t'arrache; pardonne, pardonne si mes paroles sont injustes. Vois, je tombe à genoux pour t'écrire le reste. Pourquoi n'ai-je pas été effrayée de ta science mystérieuse? pourquoi tout ce qu'avait d'étrange ta vie, qui n'est pas de ce monde, n'a-t-il servi qu'à me fasciner par une terreur pleine de charmes? Parce que, si tu étais sorcier ou ange-démon, il n'y avait de péril que pour moi: et nul péril pour moi, car mon amour était mon plus céleste élément, et mon ignorance de toutes choses, hors de l'art de t'aimer, repoussait toute pensée qui ne fût pas à mes yeux brillante et glorieuse comme ton image. Mais aujourd'hui, il y a un autre danger. Vois! pourquoi me regarde-t-il ainsi? pourquoi ces yeux qui ne dorment jamais, toujours graves et pleins de reproche? Tes charmes l'ont-ils déjà enveloppé? En veux-tu déjà faire, enchanteur cruel, la victime de ton art terrible et que je n'ose nommer? Ne me rends pas folle! ne me me rends pas folle!... Romps le charme!...

« Écoute le bruit des rames!... ils viennent, ils viennent, pour m'emporter loin de toi! Je regarde autour de moi, et il me semble te voir partout; dans chaque ombre, dans chaque étoile, tu me parles. Là, près de cette fenêtre, tes lèvres pour la dernière fois ont pressé les miennes; là, sur ce seuil, pour la dernière fois tu te retournas, et ton sourire sembla se confier en moi avec tant d'abandon! Zanoni!... époux!... je veux rester; je ne puis me séparer de toi. Non! non! j'irai à cette chambre

où ta voix aimée, de sa douce harmonie, calme les souffrances de ta Viola; où, à travers les ténèbres d'une vie presque éteinte, elle murmura pour la première fois à mon oreille : « Viola, tu es mère!... » Mère! oui, je le suis.... je me lève.... je suis mère.... Ils viennent.... je suis décidée.... adieu! »

Oui!... aussi subitement, aussi cruellement, par le délire d'une superstition aveugle et égarée, ou par l'impulsion d'une conviction née du devoir, celle pour qui Zanoni avait abdiqué tant de puissance et de gloire, l'abandonna. Abandon imprévu, inexplicable, mais destinée fatale de tous ceux qui cherchent à élever l'esprit au-dessus de la terre, tout en gardant comme leur trésor un cœur terrestre et humain. L'ignorance fuira toujours la science. Mais jamais amour humain ne s'unit à un autre amour avec un désintéressement plus noble et par un sacrifice plus pur que le sacrifice que faisait en ce moment Viola en abandonnant Zanoni absent. Elle l'avait dit : ce n'était pas la femme, c'était la mère fidèle qui s'arrachait à tout ce qui renfermait son bonheur.

Tant que dura la fièvre trompeuse qui avait inspiré cet acte téméraire, elle serra l'enfant contre son cœur et se sentit consolée, résignée. Mais quels doutes amers sur sa conduite, quel remords glacé traversèrent son cœur, lorsque, pendant quelques heures de repos sur la route de Livourne, elle entendit la femme qui accompagnait Glyndon et elle-même demander au ciel sa protection pour rejoindre son mari, et la force de partager ses périls. Contraste terrible avec sa propre fuite! Elle retomba dans les ténèbres de son cœur, et alors nulle voix intérieure ne la consola plus.

CHAPITRE IX.

Zukunft hast du mir gegeben,
Doch du nehmst den Augenblick [1].
(KASSANDRA.)

« Mejnour, contemple ton ouvrage! Arrière! arrière! nos petites vanités de sagesse!... Arrière nos siècles de vie et de

1. L'avenir, tu me l'as donné, et pourtant tu m'enlèves le présent.

science!... Pour la sauver du péril j'ai quitté sa présence, et le péril s'est saisi d'elle!

— Ne blâme pas ta science, mais tes pasions! Renonce à ta folle espérance de l'amour d'une femme. Vois quelle est, pour ceux qui veulent unir le sublime au terrestre, l'inévitable malédiction : ta nature incomprise, tes sacrifices méconnus.... L'âme terrestre ne voit dans l'âme sublime qu'un nécromancien ou un démon.... Eh quoi! Titan! tu peux pleurer!

— Je vois, je sais tout maintenant.... L'esprit qui se tenait auprès du nôtre, et qui échappa à mon étreinte.... c'était le sien! Oh! désir invincible de la maternité et de la nature! tu perces tous nos secrets, tu pénètres l'espace, tu traverses des mondes!... Mejnour! quelle terrible science se cache dans l'ignorance d'un cœur qui aime!

— Le cœur! répondit froidement Mejnour. Oui, pendant cinq mille ans j'ai fouillé les mystères de la création; mais je n'ai pas encore découvert toutes les merveilles du cœur du plus simple paysan!

— Et pourtant nos rites solennels ne nous trompent pas; les ombres prophétiques, noires de terreur et rouges de sang, nous ont prédit que, même dans le cachot et devant le bourreau, j'aurais le pouvoir de les sauver tous deux.

— Mais à la condition de quelque sacrifice inconnu et fatal à toi-même.

— A moi-même! sage glacé! Il n'y a pas de moi quand on aime. Je pars.... seul.... Je n'ai pas besoin de toi.... Je ne veux pour guide que les instincts de la tendresse humaine.... Il n'est caverne si profonde, ni désert si vaste, qui puisse la cacher.... Oui, mon art me fait défaut.... Oui, les astres sont inexorables.... Oui, l'espace avec ses régions glorieuses n'est plus pour moi qu'un azur vide.... Il ne me reste que l'amour, la jeunesse et l'espérance; mais quand donc l'espérance, la jeunesse et l'amour, ont-ils été impuissants à triompher et à sauver? »



LIVRE VII.

LE RÈGNE DE LA TERREUR.



CHAPITRE PREMIER.

> Qui suis-je, moi qu'on accuse?... Un esclave de la liberté, un martyr vivant de la république!
> (*Discours de Robespierre*, 8 thermidor.)

Il rugit, le torrent infernal dont le premier débordement fut salué comme une source nouvelle qui devait aboutir au bonheur de l'humanité. Comme elles s'épanouirent, les fraîches espérances de ces cœurs qui s'étaient nourris de la rosée étincelante de l'aube d'un monde nouveau, quand la liberté, comme l'Aurore surgissant de la couche de Tithon, sortit du sombre océan et des bras décrépits de la tyrannie. Espérances! vous avez donné vos fruits, et vos fruits sont le sang et la cendre. Belle Roland, éloquent Vergniaud, aveugle Condorcet, généreux Malesherbes.... Esprits brillants, penseurs, hommes d'État, patriotes, rêveurs, voici le *millenium* qu'ont réalisé vos efforts et votre audace.

J'invoque les ombres! Saturne a dévoré ses enfants; il vit seul sous son nom véritable de Moloch!

C'est le règne de la Terreur avec Robespierre pour roi. Les luttes entre le serpent et le lion ont cessé : le serpent a dévoré le lion et s'est gorgé de son sang. Danton est tombé avec Camille Desmoulins.... Danton avait dit avant de mourir : « Ce lâche de Robespierre, moi seul aurais pu le sauver. » A partir de cette heure, le sang du géant mort avait obscurci l'habileté clairvoyante de Maximilien l'Incorruptible,

et ce même sang devait enfin, au milieu du tumulte de la Convention soulevée, étouffer sa voix.... Si après ce dernier sacrifice, essentiel peut-être à son salut, Robespierre eût proclamé la fin du règne de la Terreur, et agi d'après les idées de pitié que Danton avait commencé à proclamer, il eût pu vivre et mourir en souverain. Mais les prisons regorgèrent de victimes plus nombreuses que jamais ; le couperet fatal ne tombait que pour se relever et tomber encore; et Robespierre ne s'aperçut pas que la populace était rassasiée de meurtres, et que la seule émotion que le chef eût maintenant à donner à sa horde sanglante, c'était de revenir sur ses pas et de changer en hommes ces démons.

Nous nous transportons dans une chambre de la maison du citoyen Dupleix, le menuisier, au mois de juillet 1794, ou, d'après le calendrier de la Révolution, au commencement de thermidor de l'an II de la République une et indivisible. La chambre est petite, meublée et décorée avec des intentions minutieuses et étudiées de recherche et d'élégance. Le maître semble avoir visé à éviter avec un soin égal tout ce qui est grossier et banal et tout ce qui est sensuel et voluptueux. Les siéges, d'une forme classique, sont d'un style gracieux, sévère et précis; le même goût de simplicité méthodique a arrangé les amples draperies, placé dans les murs les glaces sans cadres, posé les bustes et les groupes artistiques sur les socles, rempli çà et là les encoignures de livres bien reliés et rangés symétriquement à leurs places respectives. Un observateur aurait dit : « Voici ce que cet homme veut nous donner à entendre : « Je ne suis pas riche, je n'ai pas de vanité, je ne suis pas sensuel; je ne suis pas un de ces sybarites indolents qui ont des lits de duvet et des peintures lascives; je ne suis point un noble arrogant, avec de vastes salles et de longues galeries où se perdent les échos: mais je n'en ai que plus de mérite à mépriser les excès du luxe et de l'orgueil, puisque j'aime l'élégance et que j'ai du goût. D'autres, peut-être, sont simples et honnêtes par rudesse inculte et grossière; mais moi, si, avec tant de raffinement et de délicatesse, je suis simple et honnête, réfléchissez et admirez-moi! »

Aux murailles de cette chambre étaient suspendus de nombreux portraits, représentant pour la plupart les mêmes traits; sur les socles reposaient de nombreux bustes reproduisant pour la plupart la même tête. Dans cette petite chambre,


Google

l'égoïsme trônait et se reflétait dans tous les arts. Sur un fauteuil, devant une table encombrée de lettres, était assis l'original de toutes les toiles et de toutes les sculptures, le maître de l'appartement. Il était seul, et pourtant il y avait dans son attitude quelque chose de roide, de contraint, de guindé, comme si, même chez lui, il ne fût pas à son aise. Sa mise était en harmonie avec son attitude et avec sa chambre; elle affectait une netteté particulière, également éloignée de la somptuosité de la noblesse détruite, et de la négligence débraillée des *sans-culottes*. Frisé et coiffé, pas un cheveu qui ne fût à sa place, pas un grain de poussière sur la surface veloutée de cet habit bleu, pas une ride sur ce gilet d'un blanc de neige que relèvent ses revers roses. Au premier coup d'œil, vous n'eussiez démêlé sur ce visage que des traits communs et une expression maladive. Au second, vous eussiez compris qu'il avait une puissance, un caractère qui lui étaient propres. Le front, quoique bas et déprimé, n'était pas dépourvu de cette apparence de pensée et d'intelligence que donne toujours la largeur de l'intervalle qui sépare les sourcils; les lèvres étaient fermes et hermétiquement closes; elles tremblaient de temps en temps, et se crispaient convulsivement. Les yeux, sombres et creux, étaient perçants et pleins d'une vigueur concentrée à laquelle semblaient mal répondre l'extérieur frêle, le teint livide et tous les symptômes de l'anxiété et de la maladie.

Tel était Maximilien Robespierre; telle était la chambre au-dessus de la boutique du menuisier, d'où sortaient les édits qui lançaient des armées dans leur carrière glorieuse, et qui ordonnaient la construction d'un égout artificiel pour écouler le sang qui inondait la capitale du peuple le plus belliqueux du globe. Tel était l'homme qui avait renoncé à un poste dans la magistrature (le premier but de sa jeune ambition), pour ne pas manquer à ses principes de philanthropie en consentant à la mort d'un seul de ses pareils! Tel était l'adversaire récent de la peine de mort, et tel aujourd'hui le bourreau dictateur, dont les mœurs pures et rigides, dont l'incorruptible probité, dont la haine pour toutes les ivresses, celle de l'amour et celle du vin, eussent fait, s'il était mort cinq ans plutôt, un modèle à citer à leurs fils par les pères prudents et les citoyens vertueux. Tel était l'homme qui semblait libre de tout vice, jusqu'à ce que les circonstances, cette serre chaude, féconde et fatale, fissent germer les deux vices qui, dans les temps

ordinaires, dorment le plus profondément ensevelis dans le cœur de l'homme : la lâcheté et l'envie. C'est à l'une ou à l'autre de ces deux sources que remontent tous les crimes de ce démon du crime. Sa lâcheté avait un caractère étrange et particulier; elle était accompagnée de la volonté la plus inflexible et la moins scrupuleuse, une volonté que Napoléon admirait; une volonté de fer dans l'âme la plus molle et la plus pusillanime. Par l'esprit, c'était un héros; physiquement, c'était un lâche. A la moindre ombre du danger qui menaçait sa personne, la *bête* se blottissait effarée; mais la *volonté*, d'un signe, envoyait le danger à l'abattoir. Il était donc assis là, droit et ferme, les doigts amaigris convulsivement crispés, les yeux vaguement perdus dans l'espace, jaunes et injectés de sang corrompu, les oreilles littéralement mobiles et agitées, se tournant, comme celles de l'animal ignoble et poltron, vers chaque bruit qui se faisait entendre; un second Denis dans sa caverne, mais dans une posture contenue et digne, avec chacun de ses cheveux à sa place.

« Oui, oui, dit-il en se murmurant à lui-même, je les entends; mes bons jacobins sont à leur poste, en bas. C'est dommage qu'ils jurent si fort. J'ai un projet de loi contre les blasphèmes; il faut réformer les mœurs du peuple pauvre et vertueux. Quand tout sera bien affermi, un exemple ou deux, pris parmi mes bons jacobins, produiront un excellent effet. Braves amis, comme ils m'aiment!... Hein! quel abominable juron! Il ne faut pas qu'ils jurent si haut; et sur mon escalier encore! Cela me compromet.... Ah! on vient!... »

Il se regarda dans la glace en face de lui, et prit un livre sur la table. Il paraissait absorbé dans sa lecture, quand un grand drôle, un bâton à la main et la ceinture armée de deux pistolets, ouvrit la porte et annonça deux visites.

Le premier des nouveaux venus était jeune, et ressemblait, disait-on, à Robespierre; mais il avait dans la physionomie plus de décision et de fermeté. Il jeta un coup d'œil sur le livre que Robespierre tenait à la main et qui semblait occuper encore toute son attention, et s'écria :

« Quoi! *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau! une histoire d'amour!

— Mon cher Payan, ce n'est pas l'amour, c'est la philosophie qui me charme. Quels nobles sentiments, quelle ardeur pour la vertu! Ah! si Jean-Jacques avait pu vivre aujourd'hui! »

Pendant que le dictateur commentait ainsi son auteur de prédilection, celui qu'il s'étudiait à imiter dans ses discours, on fit entrer le second visiteur en chaise roulante. Ce nouveau personnage était aussi de cet âge qui, pour la plupart, est celui de la force virile et complète, trente-huit ans environ; mais il était littéralement *mort* par les membres inférieurs, perclus, paralysé, impotent, et, malgré cela, ainsi que le temps le révéla bientôt, un Hercule de crimes. Le plus doux des sourires humains régnait sur ses lèvres, une beauté presque angélique ornait ses traits [1]; un air inexprimable de bonté, et la résignation d'une bienveillance souffrante, mais enjouée, telle était l'impression que recevaient de lui ceux qui le voyaient pour la première fois. De sa voix la plus caressante, la plus argentine, la plus mélodieuse, le citoyen Couthon salua l'admirateur de Jean-Jacques.

« Ne dis pas que ce n'est pas l'amour qui t'attire; c'est bien l'amour : non pas l'instinct grossier et brutal qui pousse l'homme vers la femme; non! mais cette affection sublime pour toute la race humaine et pour tout ce qui vit. »

Et le citoyen Couthon se pencha et caressa le petit épagneul qu'il portait constamment dans son giron, jusqu'au sein de la Convention, pour donner cours à cette exubérance de sensibilité qui débordait de son cœur tendre et aimant.

« Oui, pour tout ce qui vit, répéta Robespierre ému. Bon Couthon! pauvre Couthon! les hommes sont bien méchants! Comme on nous calomnie! On nous appelle les bourreaux de nos collègues; cela me perce le cœur! Être un objet de terreur pour les ennemis de la patrie, voilà qui est noble; mais être un objet de terreur pour les bons, pour les patriotes, pour ceux qu'on aime et qu'on révère, c'est la plus cruelle des tortures humaines, du moins pour un cœur honnête et sensible [2].

— Comme j'aime à l'entendre! s'écria Couthon.

— Allons, dit Payan, impatienté, parlons affaires.

1. Figure d'ange, dit un contemporain en parlant de Couthon. L'adresse rédigée, probablement par Payan (9 thermidor), après l'arrestation de Robespierre, caractérise ainsi son collègue paralytique : « Couthon! ce citoyen vertueux, qui n'a que le cœur et la tête de vivants, mais qui les a brûlants de patriotisme. »

2. Presque toutes les pensées attribuées à Robespierre se retrouvent dans le recueil de ses discours. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

— Oui, parlons affaires, dit Robespierre; et ses yeux sanguinolents lancèrent un éclair sinistre.

— Le temps est venu, dit Payan, où le salut de la République demande une concentration complète du pouvoir. Ces braillards du Comité de salut public ne savent que démolir; ils ne peuvent construire. Ils vous ont détesté, Maximilien, du moment où vous avez tenté de remplacer l'anarchie par des institutions. Comme ils se raillent de la fête qui proclama la reconnaissance d'un Être suprême! Ils ne veulent pas de maître, même au ciel. Ta haute et vigoureuse intelligence comprit qu'après le naufrage du monde ancien, il devenait nécessaire d'en créer un nouveau. Le premier pas vers la construction doit être la destruction des démolisseurs. Pendant que nous délibérons, nos ennemis agissent. Mieux vaut cette nuit attaquer la poignée de gendarmes qui les garde, que de nous trouver demain en face des bataillons qu'ils pourraient lever.

— Non, dit Robespierre, effrayé de la décision de Payan; j'ai un plan meilleur et plus sûr. Nous sommes au 6 thermidor, et le 10 la Convention se rend en corps à la fête décadaire. Il y aura un rassemblement : les canonniers, les troupes de Henriot, les jeunes élèves de l'École de Mars, se mêleront à la foule. Il sera facile alors de frapper les conspirateurs que nous aurons désignés à nos agents. Ce jour-là, aussi, Fouquier et Dumas ne seront pas oisifs; et il périra sous le glaive de la loi un nombre suffisant de *suspects* pour entretenir une terreur salutaire et pour nourrir l'enthousiasme révolutionnaire. Le 10 sera le grand jour de l'action. Payan, as-tu préparé la liste de ces derniers accusés?

— La voici, » dit laconiquement Payan en présentant un papier.

Robespierre le parcourut rapidement des yeux.

« Collot-d'Herbois! bon. Barrère.... oui, c'est Barrère qui a dit : « Frappons! il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Vadier, le bouffon féroce! Bon! bon! Vadier de la Montagne. Il m'a appelé *Mahomet!* le scélérat, le blasphémateur!

— Mahomet vient à la Montagne, dit Couthon d'un ton de voix argentine en caressant son épagneul.

— Mais qu'est-ce-ci? Je ne vois pas le nom de Tallien! Tallien! je hais cet homme, c'est-à-dire (et il se reprit lui-même avec cette hypocrisie ou cet aveuglement ordinaires,

même entre eux, à ceux qui faisaient partie du conseil de ce phraseur), c'est-à-dire que la patrie et la vertu le haïssent. Il n'est pas dans toute la Convention d'homme qui m'inspire la même horreur que ce Tallien. Couthon! je vois mille Dantons dans ce Tallien!

— Tallien est la seule tête de ce corps décrépit et difforme, dit Payan, dont la férocité et le crime, comme ceux de Saint-Just, étaient accompagnés d'un talent peu ordinaire. Ne vaudrait-il pas mieux attirer à soi ce chef, le gagner, l'acheter pour le moment, et disposer de lui plus aisément quand il sera seul? Il se peut qu'il vous haïsse, vous; mais il est une chose qu'il aime, c'est l'argent.

— Non, dit Robespierre en écrivant le nom de Jean-Lambert Tallien d'une main lente, qui formait chaque lettre avec une netteté austère; cette tête-là m'est nécessaire.

— J'ai ici une *petite* liste, dit Couthon doucereusement, une *toute petite* liste. Vous épurez la Montagne, il faut faire quelques exemples dans la Plaine. Ces modérés sont comme la paille qui suit le vent. Hier, ils se tournèrent contre nous à la Convention. Un peu de terreur corrigera ces girouettes. Pauvres malheureux! je ne leur en veux pas; je serais plutôt disposé à les pleurer. Mais la *chère patrie* avant tout. »

Le regard terrible de Robespierre parcourut avidement la liste que lui soumettait l'homme sentimental.

« Ah! le choix est bon! Des hommes assez peu marquants pour ne pas être regrettés; quelques étrangers aussi; oui.... ceux-là n'ont pas de parents à Paris. Car les femmes et les parents commencent à crier contre nous. Leurs plaintes démoralisent la guillotine!

— Couthon a raison, dit Payan; ma liste contient ceux qu'il sera plus sûr d'expédier en masse dans la foule assemblée à Paris pour la fête. La liste de Couthon choisit ceux que nous pouvons sans crainte livrer à la loi. Ne serait-il pas bon de la signer dès à présent?

— Elle est signée, dit Robespierre en replaçant solennellement sa plume dans l'écritoire. Maintenant, aux affaires importantes. Ces morts ne causeront aucune émotion; mais Collot-d'Herbois, Bourdon (de l'Oise), Tallien.... Et Robespierre prononça ce dernier mot en haletant.... Ceux-là sont les chefs des partis. C'est pour nous, comme pour eux, une question de vie ou de mort.

— Leurs têtes seront les marchepieds par lesquels vous monterez à votre chaise curule, dit Payan à mi-voix. Avec de la hardiesse, nous n'avons rien à craindre. Juges, jurés, tout a été choisi par vous. D'une main vous tenez l'armée, de l'autre la loi. Votre voix est encore toute-puissante sur le peuple.

— Ce pauvre et vertueux peuple! murmura Robespierre.

— Et même, continua Payan, si notre plan pour la fête échouait, il ne faudrait pas renoncer aux ressources dont nous disposons encore. Réfléchissez-y. Henriot, général de l'armée républicaine, vous fournit des troupes pour les arrestations, le club des Jacobins un public pour vous applaudir, l'inexorable Dumas des juges qui n'acquittent jamais. Il faut oser!

— Et nous osons! s'écria Robespierre avec une explosion subite; et, frappant la table de son poing, il se leva, les cheveux dressés, semblable à un serpent qui va mordre. En voyant la multitude de vices que le torrent révolutionnaire mêle aux vertus civiques, je tremble d'être souillé aux yeux de la postérité par le voisinage impur de ces hommes pervers qui se glissent parmi les défenseurs sincères de l'humanité. Quoi! ils espèrent se partager le pays comme un butin! Je les remercie de leur haine pour tout ce qui est vertueux et recommandable! Ces hommes!... Et il serra convulsivement la liste de Payan.... Ce sont eux, et non pas *nous*, qui ont tracé la ligne de démarcation entre eux et les bons Français.

— Oui, il faut que nous régnions seuls, balbutia Payan; en d'autres termes, l'État a besoin d'une volonté unique.»

C'est ainsi que son esprit vigoureux dégageait le corollaire de la logique de son collègue.

« J'irai à la Convention, continua Robespierre. Je me suis trop longtemps absenté, de crainte de peser d'un poids trop lourd sur la république que j'ai créée. Je dois écarter de tels scrupules. Il faut préparer le peuple! Je veux d'un regard écraser les traîtres! »

Il parla avec cette terrible fermeté de l'orateur qui n'a jamais failli, du philosophe résolu qui marche comme un soldat contre le canon. A ce moment il fut interrompu; on lui apporta une lettre, il l'ouvrit; son visage se rembrunit, il trembla de tous ses membres. C'était un de ces avertissements anonymes par lesquels la haine et la vengeance de



ceux qu'on laissait vivre encore torturait et menaçait le bourreau.

Voici quel était le contenu de la lettre :

« Tu t'es souillé du sang le plus pur de la France. Lis ta sentence ! J'attends l'heure où les applaudissements du peuple te poursuivront sur ta route vers l'échafaud. Si mon espérance me trompe, si elle se fait trop longtemps attendre.... lis. Cette main, que tes yeux chercheront en vain à découvrir, percera ton cœur. Je te vois chaque jour, et chaque jour je suis auprès de toi. A chaque heure, mon bras se lève contre ton sein. Misérable ! vis encore quelque temps, quelques jours encore courts et empoisonnés; vis pour songer à moi, dors pour rêver de moi. Ta terreur et ta pensée, concentrées sur moi, t'annoncent le destin qui t'attend. Adieu ! Aujourd'hui même, je sors pour jouir de tes alarmes. »

« Tes listes ne sont pas assez pleines, dit le tyran d'une voix creuse, en laissant échapper le papier de sa main tremblante. Donne-les-moi ! donne-les-moi. Cherche, cherche encore. Barrère a raison, oui, il a raison. Frappons ; il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

CHAPITRE II.

La haine dans ces lieux n'a qu'un glaive assassin,
Elle marche dans l'ombre !
(La Harpe, *Jeanne de Naples.*)

Pendant que ces desseins et ces alarmes occupaient l'esprit de Maximilien Robespierre, la communauté du danger et de la haine, tout ce qui restait encore de pitié ou de vertu dans les acteurs du grand drame révolutionnaire, unissaient dans une alliance étrange contre le bourreau général, les éléments es plus hostiles. Il se tramait une véritable conspiration contre lui par des hommes aussi souillés de sang innocent qu'il l'était lui-même. Mais, laissée à ses propres forces, cette conspiration eût été stérile et inefficace, malgré les talents de Barras et de Tallien, les seuls à qui leur énergie et leur prudence pussent faire donner le titre de *chefs*. Les

Digitized by Google

éléments qui menaçaient avec le plus de sûreté le tyran de sa perte, étaient le temps et la nature : le temps auquel il ne convenait plus, la nature qu'il avait outragée et révoltée dans le cœur humain. Le parti le plus atroce de la Révolution, les adhérents d'Hébert, condamné et exécuté par Robespierre, ces bourreaux athées qui, tout en profanant le ciel et la terre, revendiquaient pour eux-mêmes une sainteté inviolable, cette hideuse et sanguinaire faction était également indignée du supplice de son chef odieux et de la proclamation d'un Être suprême. La populace, toute brutale qu'elle était, se réveilla comme d'un rêve de sang, le jour où la scène de la terreur ne fut plus remplie par leur idole colossale, Danton, qui savait rendre le crime populaire par cette combinaison de franchise rude et insouciante et d'éloquence énergique qui font aimer à la multitude ceux dont elle fait ses héros. Le glaive de la guillotine s'était retourné contre la populace elle-même. Elle avait hurlé, applaudi, chanté, dansé, quand la vieillesse vénérable, la noble et vaillante jeunesse de l'aristocratie ou des lettres, avaient passé dans les rues, emportées dans les tombereaux de la guillotine; mais elle ferma ses boutiques, murmura à voix basse et s'interrogea avec inquiétude, quand sa classe aussi commença à être entamée, et que des tailleurs, des cordonniers, des ouvriers, des laboureurs, furent entraînés aux embrassements de la « sainte mère guillotine » avec aussi peu de cérémonie que s'ils eussent été des Montmorency, des La Trémouille, des Malesherbes ou des Lavoisier. Couthon disait avec raison : « Les ombres de Danton, d'Hébert et de Chaumette, errent parmi nous. »

Parmi ceux qui avaient suivi les doctrines de l'athée Hébert, et qui redoutaient maintenant le même sort que lui, était le peintre Jean Nicot. Mécontent et mortifié de ce que la mort de son protecteur avait entravé sa carrière, et de ce que, à l'apogée même de cette Révolution à laquelle il avait travaillé, il était réduit encore à se cacher dans des caves, plus pauvre, plus obscur, plus méprisable qu'il n'avait été au début : n'osant même exercer son art, et craignant à toute heure que son nom ne vînt grossir la liste des condamnés, il était naturellement un des ennemis les plus implacables de Robespierre et de son gouvernement. Il avait des entrevues secrètes avec Collot d'Herbois, qui était animé du même esprit, et, grâce à cette ruse rampante et furtive qui constituait son caractère et faisait sa ressource principale, il réussit à semer, sans être

découvert, des pamphlets et des invectives contre le dictateur, et à préparer, au milieu du pauvre peuple vertueux, la traînée qui devait déterminer un jour ou l'autre la grande explosion. Cependant, tant paraissait solide encore, aux yeux de politiques plus profonds que Nicot, la morne puissance de l'incorruptible Maximilien ; tant était timide la réaction contre lui, que Nicot, comme beaucoup d'autres, attendait plus du poignard d'un assassin que d'une émeute. Mais Nicot, sans être précisément un lâche, ne se sentait pas disposé à braver le sort d'un martyr ; il avait assez de bon sens pour comprendre que, si tous étaient prêts à se réjouir de l'assassinat, tous aussi concourraient probablement à faire décapiter l'assassin. Il n'avait pas assez de vertu pour devenir un Brutus : son but était d'inspirer et d'armer un Brutus par procuration ; et, au milieu d'une population aussi inflammable, cette espérance n'était pas tout à fait insensée.

Parmi les hommes les plus ouvertement, les plus mortellement hostiles à ce règne de sang ; parmi les enthousiastes les plus désenchantés de la révolution était, comme on devait s'y attendre, l'Anglais Clarence Glyndon. L'esprit, les talents, les vertus douteuses qui avaient jeté des lueurs indécises et momentanées dans l'âme de Camille Desmoulins, avaient fasciné Glyndon plus que les qualités de tous les autres instruments de Robespierre. Et lorsque (Camille Desmoulins avait un cœur, cet organe qui semblait mort dans la plupart des politiques contemporains) ce fils ardent du génie et de l'erreur, révolté de la mort des Girondins, et se repentant de son opposition trop efficace contre eux, commença à exciter l'inimitié vipérine de Robespierre par de nouvelles doctrines de miséricorde et de tolérance, Glyndon embrassa ses théories de toute la force de son âme. Camille Desmoulins succomba, et Glyndon, inquiet pour ses propres jours, désespérant de la cause de l'humanité, ne chercha dès lors qu'à fuir ce Golgotha dévorant. Il avait deux vies à sauver, outre la sienne ; c'est pour elles qu'il trembla, c'est pour elles qu'il chercha et combina des moyens de salut. Tout en détestant le parti, les principes et les vices de Nicot, il procura à l'indigence du peintre des moyens d'existence, et Jean Nicot, par reconnaissance, se proposa d'élever Glyndon à cette immortalité d'un Brutus, qu'il se croyait modestement indigne de mériter lui-même. Il basa ses desseins sur le courage physique, l'imagination mobile et ardente du jeune Anglais, et surtout sur la haine profonde, la

répulsion et l'indignation qu'il professait ouvertement pour le gouvernement de Maximilien.

A la même heure de ce même jour de juillet où nous venons de voir Robespierre en conférence avec ses alliés, deux personnes étaient assises dans une petite chambre d'une des rues qui débouchent dans la rue Saint-Honoré : l'une, un homme écoutant avec une impatience visible et un visage morne son interlocutrice; celle-ci, femme d'une beauté singulière, mais avec une expression de hardiesse et de décision; pendant qu'elle parlait, ses traits s'animaient par des passions d'une nature violente et à demi sauvage.

« Anglais! dit la femme, prenez garde! vous savez que, dans la fuite ou sur l'échafaud, je braverais tout pour être à vos côtés; vous le savez, prenez garde, et parlez.

— Eh bien, Fillide, ai-je jamais soupçonné votre fidélité?

— Soupçonné, non; mais vous pouvez la trahir. Vous me dites que, dans votre fuite, vous devez vous faire accompagner par une femme. Cela ne sera pas.

— Ne sera pas?

— Ne sera pas! » répéta résolûment Fillide, les bras croisés sur sa poitrine; et avant que Glyndon eût le temps de répondre, on frappa discrètement à la porte, et Nicot entra.

Fillide se laissa tomber dans son fauteuil, appuya sa tête sur ses mains, et parut indifférente à la fois au nouveau venu et à la conversation qui suivit son entrée.

« Je ne puis te dire bonjour, Glyndon, dit Nicot, qui s'avança vers l'artiste avec l'attitude et la mise d'un *sans-culotte*, son chapeau en lambeaux rabattu sur ses yeux, ses mains dans ses poches et sa barbe de huit jours au menton. Je ne puis te dire bonjour : car, tant que vit le tyran, chaque soleil qui verse ses rayons sur la France ramène un jour de malédiction.

— C'est vrai. Eh bien, ensuite? Nous avons semé le vent, il nous faut récolter la tempête.

— Et pourtant, reprit Nicot sans paraître entendre la réponse et semblant méditer en lui-même, c'est étrange de songer que le bourreau est mortel comme ses victimes, que sa vie dépend d'un fil aussi léger, qu'entre l'épiderme et le cœur la distance est aussi petite, qu'en un mot, il suffirait d'un coup pour délivrer la France et racheter l'humanité. »

Glyndon le regarda avec un dédain indifférent et hautain, et ne répondit rien.

« Et, continua Nicot, j'ai cherché quelquefois autour de moi l'homme né pour porter ce coup, et, chaque fois que j'ai cherché, mes pas m'ont conduit ici.

— N'auraient-ils pas dû plutôt te conduire vers Maximilien Robespierre? dit Glyndon d'un ton et avec un sourire ironiques.

— Non, répliqua froidement Nicot; non, parce que je suis un *suspect*. Je ne pourrais me mêler à son entourage, je ne pourrais m'approcher de cent pas de lui sans être arrêté; mais toi, jusqu'ici, tu n'as rien à craindre. Écoute-moi (et son ton devint pressant et animé), écoute-moi! L'action paraît dangereuse : elle ne l'est pas. Je quitte Collot d'Herbois et Billaud-Varennes; ils acquitteront celui qui frappera le coup; le peuple accourrait à ton aide, la Convention te saluerait comme son libérateur, le....

— Arrête! Comment oses-tu associer mon nom à l'acte d'un assassin? Que le tocsin donne, du haut de cette tour, le signal d'une guerre entre l'humanité et le tyran, et je ne serai pas le dernier sur le champ de bataille : mais jamais la liberté n'a reconnu un défenseur dans un meurtrier. »

Il y avait dans la voix, l'air et le geste dont Glyndon accompagna ses paroles, quelque chose de si brave et de si noble, que Nicot fut réduit au silence; il comprit qu'il avait mal jugé son homme.

« Non! dit Fillide, levant la tête.... non! votre ami prépare un plan plus sage : il veut laisser vos loups se dévorer entre eux. Il a raison, mais...

— Fuir! s'écria Nicot, est-ce possible? Fuir! comment? quand? par quels moyens? La France entière est cernée par des espions et des soldats. Fuir! plût au Ciel que nous le pussions!

— Tu désires donc aussi, toi, échapper à la bienheureuse révolution?

—Désirer! oh! s'écria subitement Nicot, tombant à genoux et embrassant de ses mains celles de Glyndon, oh! sauve-moi avec toi. Ma vie est une torture; à chaque instant la guillotine me menace. Je sais que mes heures sont comptées, je sais que le tyran n'attend que le moment pour ajouter mon nom à la liste inexorable. Je sais que René Dumas, ce juge qui ne pardonne jamais, a dès longtemps résolu ma mort. Oh! Glyndon! au nom de notre vieille amitié, de la fraternité sainte de l'art, de la loyauté anglaise, de l'humanité anglaise, laisse-moi t'accompagner dans ta fuite!

— Si tu le veux, j'y consens.

— Merci ! ma vie entière te remerciera. Mais comment as-tu préparé les moyens.... les passe-ports.... les déguisements, le... ?

— Je vais te le dire. Tu connais C....., de la Convention : il est puissant et il est avide. *Qu'on me méprise, pourvu que je dîne*, voilà la maxime de cet avare.

— Eh bien !

— Avec le secours de ce vieillard républicain, qui ne manque pas d'amis dans le comité, j'ai obtenu les moyens nécessaires, je les ai achetés. Pour une bagatelle, je puis aussi te procurer un passe-port.

— Ta fortune n'est donc pas en assignats ?

— J'ai assez d'or pour nous tous. »

Glyndon fit passer Nicot dans l'autre pièce, lui expliqua rapidement et en peu de mots les détails de son plan, et les déguisements à prendre en conformité avec les passe-ports, puis il ajouta :

« En retour de ce service, accorde moi une faveur, qui est, je pense, en ton pouvoir. Tu te souviens de Viola Pisani ?

— D'elle ? oui ! et de l'amant avec qui elle a disparu.

— Et à qui elle vient d'échapper.

— Vraiment !... quoi !... Je comprends, sacrebleu ! tu es un heureux coquin, confrère !

— Tais-toi, malheureux ! avec tes discours éternels sur la fraternité et la vertu, il semble que tu ne puisses croire à un acte de bonté ni à une pensée vertueuse. »

Nicot se mordit les lèvres, et répliqua en grommelant :

« L'expérience détrompe souvent. Hum ! Quel service puis-je te rendre à propos de cette Italienne ?

— C'est moi qui l'ai décidée à venir dans cette ville de piéges et de précipices. Je ne puis la laisser seule exposée à des dangers dont ni l'innocence ni l'obscurité ne peuvent garantir. Dans votre bienheureuse république, un citoyen vertueux et que personne ne soupçonne, qui jette son dévolu sur une femme ou sur une jeune fille, n'a qu'à dire : « Soyez à moi, ou je vous dénonce. » En un mot, il faut que Viola nous accompagne.

— Rien de plus facile ! Je vois que vous vous êtes procuré un passe-port pour elle ?

— Rien de plus facile !... Rien de plus difficile. Cette Fillide ! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vue, que je

n'eusse jamais asservi mon âme à mes sens! L'amour d'une femme violente, sans éducation, sans principes, commence par le ciel pour finir par l'enfer. Elle est jalouse comme les trois Furies, et ne veut pas entendre parler d'une femme pour nous accompagner. Et quand elle verra la beauté de Viola! je tremble en y songeant; il n'est pas d'excès dont elle ne soit capable dans l'emportement de ses passions.

— Ah! je sais ce que c'est que ces femmes-là. Ma femme à moi, Beatrice Sacchini, que je pris à Naples, après avoir échoué auprès de cette même Viola, divorça quand l'argent vint à me manquer, et maintenant, maîtresse d'un juge, elle m'éclabousse de sa voiture quand je me traîne dans les rues. La peste soit d'elle! Mais patience! patience! c'est là le sort de la vertu. Je demanderais seulement à être Robespierre pour vingt-quatre heures!

— Fais-nous grâce de tes tirades! s'écria Glyndon impatienté. Allons au fait; que conseilles-tu?

— Laisse ta Fillide derrière toi.

— La laisser à son ignorance, sans protection même du côté de son intelligence; la laisser au milieu des saturnales de la débauche et du meurtre! Non! J'ai eu des torts envers elle; mais, quoi qu'il arrive, je n'abandonnerai pas lâchement une femme qui, avec toutes ses erreurs, a confié son sort à mon amour.

— Tu l'as bien abandonnée à Marseille.

— Oui; mais je la laissais en sûreté, et je ne croyais pas alors son amour aussi profond et aussi fidèle. Je lui laissai de l'or, et je crus qu'elle se consolerait aisément; mais depuis lors, *nous avons connu ensemble le danger*. Et l'abandonner seule maintenant à ce danger auquel, sans son dévouement pour moi, elle n'aurait jamais été exposée! cela m'est impossible! Il me vient une idée. Ne pourrais-tu dire que tu as une sœur, une parente, une amie que tu voudrais sauver? Ne pouvons-nous pas, jusqu'à notre sortie de France, faire croire à Fillide que Viola est une femme à qui tu t'intéresses, et à qui je permets, à cause de toi, de partager notre fuite?

— Une bonne idée, certainement!...

— Je paraîtrai alors céder aux désirs de Fillide, et renoncer à ce projet qui l'exaspère de sauver l'objet innocent de sa jalousie insensée. Et toi, pendant ce temps, tu supplieras Fillide d'intercéder auprès de moi, pour me décider à comprendre dans nos combinaisons la....

— La dame (elle sait que je n'ai pas de sœur), qui m'a secouru généreusement dans ma détresse. Oui, j'arrangerai cela, ne crains rien. Un mot encore : qu'est devenu ce Zanoni ?

— Ne me parle pas de lui; je l'ignore.

— Aime-t-il toujours cette Viola ?

— Il semblerait; elle est sa femme, la mère de son enfant; elle l'a avec elle.

— Femme ! mère ! il l'aime, ah ah !... et pourquoi?...

— Pas de questions maintenant. Je vais préparer Viola au départ; toi, en attendant, va rejoindre Fillide.

— Mais l'adresse de la Napolitaine ? il faut que je la sache si Fillide la demande.

— 27, rue M.-T.... Adieu. »

Glyndon prit son chapeau et quitta la maison à la hâte.

Demeuré seul, Nicot resta plongé quelque temps dans ses pensées.

« Oh ! oh ! se dit-il à lui-même, n'y aurait-il pas moyen de profiter de tout ceci ? Ne puis-je me venger de toi, Zanoni, sur ta femme et sur ton enfant, comme je l'ai tant de fois juré ? Ne puis-je m'emparer, bouillant Anglais, de ton or, de tes passeports, de ta Fillide? Tu cherches à m'humilier par tes bienfaits odieux, tu m'as jeté ton aumône comme à un mendiant. Fillide, je l'aime; et ton or, je l'aime plus encore. Marionnettes, je tiens vos fils ! »

Il repassa lentement dans la chambre où était encore Fillide, assise avec une sombre pensée sur son front, et des larmes dans ses yeux sombres comme sa pensée. Elle porta vivement son regard vers la porte au moment où elle s'ouvrit; le visage repoussant de Nicot se montra, elle se détourna avec désappointement et impatience.

« Glyndon m'a chargé, belle Italienne, dit le peintre en approchant un siége de celui de Fillide, de charmer votre solitude. Il n'est pas jaloux du vilain Nicot, ha ! ha ! et pourtant Nicot t'aimait bien dans des jours plus heureux.... Mais assez sur ces folies évanouies.

— Votre ami a donc quitté la maison ? Où est-il allé ? Vous regardez, vous hésitez, vous n'osez lever vos yeux sur les miens. Parlez, je vous conjure; je le veux, parlez !

— Enfant ! que crains-tu donc ?

— Craindre ! oui, je crains, hélas ! » Et son être tout entier parut s'affaisser en retombant dans le fauteuil.

Puis, après un silence, elle écarta sa longue chevelure qui voilait ses yeux, et se dressant brusquement, parcourut la chambre à pas irréguliers. A la fin, elle s'arrêta en face de Nicot, posa la main sur son bras, l'entraîna vers une écritoire qu'elle ouvrit, y découvrit une case secrète, montra l'or qu'elle contenait, et dit :

« Tu es pauvre, tu aimes l'argent : prends ce que tu voudras, mais dis-moi la vérité. Qui est cette femme que va voir ton ami, l'aime-t-il ? »

Les yeux de Nicot étincelèrent : il ouvrit et referma, referma et rouvrit convulsivement les mains en contemplant le trésor. Il résista à regret à la tentation, et dit avec une amertume affectée :

« Espères-tu me corrompre ? Si tu le peux, ce n'est pas avec de l'or. Qu'importe qu'il en aime une autre ? qu'importe qu'il te trahisse ? qu'importe que, fatigué par tes jalousies, il médite, dans sa fuite, de te laisser ici ? serais-tu plus heureuse de savoir tout cela ?

— Oui, s'écria l'Italienne avec rage, oui, car ce serait du bonheur de haïr et de se venger. Oh ! tu ne sais pas combien la haine est douce à ceux qui ont réellement aimé !

— Mais jureras-tu, si je te révèle ce secret, que tu ne me trahiras pas, que tu ne t'abandonneras pas, comme font les femmes, aux larmes et aux reproches quand reviendra celui qui te trompe ?

— Des larmes ! des reproches ! la vengeance se cache sous un sourire.

— Tu es une brave créature ! s'écria Nicot, presque avec admiration. Encore une condition. Ton amant a le projet de s'enfuir avec sa nouvelle maîtresse, et de t'abandonner à ton sort : si je te le prouve, si je te procure les moyens de te venger de ta rivale, voudras-tu fuir avec moi ? Je t'aime, je t'épouserai. »

Les yeux de Fillide lancèrent des éclairs ; elle le regarda avec un dédain inexprimable et demeura muette.

Nicot comprit qu'il s'était trop avancé, et, avec cette connaissance des éléments mauvais de la nature humaine, qu'il avait puisée dans son propre cœur et dans l'habitude du crime, il résolut de s'en rapporter, pour le reste, aux passions de Fillide, une fois qu'il les aurait amenées au point d'exaltation où il voulait la faire monter.

« Pardonne-moi, dit-il : mon amour m'a rendu trop présomptueux ; et cependant c'est cet amour seul, c'est ma

sympathie pour toi, belle enfant trahie, qui peut me décider à desservir par mes révélations un homme que j'ai considéré comme un frère. Je puis compter sur ton serment de tout cacher à Glyndon ?

— Sur mon serment, sur mes griefs, sur mon sang des montagnes calabraises !

— Assez ! apprête-toi à sortir avec moi ! »

Fillide quitta la chambre. Les yeux de Nicot s'arrêtèrent de nouveau sur l'or : il y en avait beaucoup, beaucoup plus qu'il n'en avait osé espérer ; et, tout en sondant la profondeur de la case et en ouvrant les tiroirs, il aperçut un paquet de lettres de l'écriture bien connue de Camille Desmoulins. Il s'empara du paquet et le décacheta : ses yeux brillèrent lorsqu'il parcourut le contenu. « Il y a là de quoi envoyer cinquante Glyndon à la guillotine ! » grommela-t-il, et il cacha le paquet dans ses vêtements.

O artiste ! victime du Fantôme ! génie égaré, vois les deux ennemis les plus mortels, le faux idéal qui ne connaît pas Dieu, et le faux amour qui s'embrase et s'alimente de la corruption des sens, et qui n'emprunte à l'âme aucune clarté rayonnante !

CHAPITRE III.

LETTRE DE ZANONI A MEJNOUR.

Paris.

Te souviens-tu, dans l'antiquité, lorsque le Beau régnait encore en Grèce, comment toi et moi, dans le vaste théâtre d'Athènes, nous avons vu naître des poëmes aussi immortels que nous-mêmes ? Te souviens-tu du frisson d'horreur qui parcourut cet immense et imposant auditoire, quand Cassandre, effarée, rompit son silence terrible pour jeter un cri vers son Dieu impitoyable ? Avec quel accent lugubre, à l'entrée de la maison d'Atrée, qui devait devenir son tombeau, retentirent les pressentiments de son malheur !

« Demeure abhorrée des cieux ! charnier humain, sol souillé de sang ! »

Te souviens-tu comment, au milieu de la terreur muette

des milliers de spectateurs, je m'approchai de toi, et te dis tout bas : « En vérité, il n'est point de prophète égal au poëte ! Cette scène d'horreur imaginaire m'apparaît comme un songe qui dessine vaguement dans l'ombre de l'avenir une destinée semblable pour moi. »

En entrant dans ce lieu de carnage, cette scène revient à ma mémoire, et j'écoute la voix de Cassandre qui retentit à mes oreilles. Un effroi solennel et prophétique m'enveloppe, comme si moi aussi j'y devais trouver mon tombeau, comme si le *filet des enfers* m'eût déjà enlacé de son réseau. Quels sombres amas de vicissitudes et de malheurs sont devenues nos mémoires ! Que sont nos vies, si ce n'est l'histoire de l'impitoyable mort ? Il me semble que c'était hier que je me trouvais dans les rues de cette même cité des Gaules, tout étincelantes de chevalerie, de bannières flottantes, de soie et de plumes. Louis, le roi et l'amant, venait de vaincre au carrousel, et la France tout entière se sentait glorieuse de la gloire de son chef ! Maintenant il n'y a plus ni trône ni autel : et par quoi sont-ils remplacés ? Je le vois d'ici. La guillotine ! » Il est triste de demeurer debout au milieu des ruines croulantes des cités, et de voir sortir le serpent et le lézard effarés des débris de Thèbes et de Persépolis; mais plus triste encore de se trouver, comme moi, l'étranger originaire d'empires disparus, debout au milieu des ruines plus hideuses de la justice et de l'ordre, au milieu de l'écroulement de l'humanité elle-même. Et pourtant ici, même ici, l'amour, qui embellit tout et qui conduit mes pas, peut marcher avec une inébranlable espérance à travers cette solitude de mort ! C'est une passion étrange que celle qui se crée un monde pour elle-même, qui individualise l'unité au milieu de la foule; qui, à travers tous les changements de ma vie mystérieuse, survit toujours, tandis que l'ambition, la haine, la colère, sont mortes, comme un ange unique et solitaire, planant sur ses ailes tremblantes et humaines, l'Espérance et la Crainte, au-dessus de tout un monde de tombeaux !

Comment se fait-il, Mejnour, que, lorsque ma science divine m'eut abandonné, lorsque, pour retrouver Viola, je ne pouvais plus compter que sur les instincts ordinaires du plus humble des mortels, comment se fait-il que je ne me sois jamais découragé ; que, dans toutes les difficultés, j'aie senti je ne sais quelle invincible conviction que nous nous retrouve-

rions ? Toute trace de sa fuite me fut si cruellement dérobée ; si subit, si secret avait été son départ, que les espions, les autorités de Venise, ne purent me donner aucun renseignement. Je parcourus en vain toute l'Italie, l'asile de sa jeunesse à Naples, et là, dans son humble appartement, semblait flotter encore le parfum de sa présence ! Tous les secrets les plus sublimes de notre science me firent défaut, furent impuissants à rendre son âme visible à la mienne ; et pourtant, matin et soir, ô sage solitaire et sans enfant ! matin et soir, détaché de moi-même, je puis entrer en communion, moi, avec mon enfant. Dans ce lien le plus doux, le plus symbolique, le plus mystérieux, la nature elle-même semble suppléer à l'imperfection de la science. L'espace, la distance, ne sauraient séparer l'âme vigilante du père du berceau de son premier-né ! J'ignore le lieu qui abrite son repos. Mes visions ne me dessinent pas le pays où il est; je ne vois que cette frêle petite vie, dont l'héritage est encore l'espace tout entier ! Car, pour l'enfant, avant l'aurore de la raison, avant que les passions de l'homme puissent corrompre cette essence de vie qu'il a puisée à l'élément qu'il vient de quitter, il n'y a ni patrie, ni cité natale, ni langage mortel. Son âme est encore l'habitante de tous les milieux et de tous les mondes ; et, dans l'espace, son âme se rencontre avec la mienne ; l'enfant entre en communion avec le père ! Amie cruelle qui m'as abandonné ! toi pour qui j'ai renoncé à la sagesse des sphères, toi qui m'as apporté pour dot fatale la faiblesse et les terreurs humaines ; as-tu pu penser que cette jeune âme serait moins en sûreté sur la terre, parce que je la ferais monter graduellement vers les cieux ? As-tu pu penser que j'aurais perdu ce qui m'est si cher, ce qui m'appartient ? Ne savais-tu pas que, dans son regard le plus serein, la vie que j'ai donnée à cet être parlait pour avertir, pour réprimander la mère qui cherchait à l'enfermer dans les ténèbres et les angoisses de sa prison d'argile ? Ne sentais-tu pas que c'était moi qui, avec la permission des cieux, le protégeais contre la souffrance et la maladie, et que, dans sa beauté merveilleuse, je bénissais le saint intermédiaire par lequel mon âme pouvait enfin s'entretenir avec la tienne !

Et comment les ai-je suivis jusqu'ici ? J'ai appris que ton élève avait été à Venise ; je ne pouvais retrouver le jeune et doux néophyte de Parthénope dans le signalement d'un personnage farouche qui était venu trouver Viola avant sa fuite ; mais, quand je cherchai à évoquer devant moi son *idée*, elle

refusa de m'obéir, et c'est alors que je sus que sa destinée était indissolublememt unie à celle de Viola. Je l'ai donc suivi jusqu'à ce lieu de malheur; je suis arrivé hier; je ne l'ai pas encore découvert.

. . . .

Je reviens de leurs cours de justice : ce sont des antres où ces tigres font comparaître leur proie. Je ne trouve pas ceux que je cherche. Jusqu'à présent ils sont sauvés, mais dans les crimes des mortels je reconnais la sombre et mystérieuse sagesse de l'Éternel. Mejnour! je vois ici, pour la première fois, combien la mort est une chose majestueuse et belle. De quelles vertus sublimes nous nous sommes privés le jour, où dans notre soif de la vertu, nous avons découvert l'art par lequel nous pouvons défier la mort. Lorsque, dans un de ces climats fortunés où vivre c'est jouir, la tombe engloutit la jeunesse et la beauté, lorsque la mort atteint l'homme de science dans ses nobles recherches, et lui dérobe à jamais la terre enchantée qui se révélait à ses regards ; alors il était naturel que la perpétuité de la vie devînt le premier objet de nos études. Mais ici, dominant des hauteurs du présent le passé ténébreux, et pénétrant l'avenir radieux et étoilé, j'apprends tout ce que les grands cœurs éprouvent de douceur et de gloire à mourir pour ce qu'ils aiment. J'ai vu un père se sacrifier pour son fils; il était sous le coup d'accusations que d'un mot il aurait pu dissiper : on l'avait confondu avec son fils. Avec quelle joie il s'empara de cette erreur, avoua les nobles crimes de valeur et de loyauté que son fils avait en effet commis, et marcha à la mort, heureux de sauver ainsi une vie qu'il n'avait pas donnée en vain ! J'ai vu des femmes jeunes, délicates, dans tout l'éclat de la beauté; elles s'étaient vouées au cloître. Des mains souillées du sang le plus saint avaient ouvert la grille qui les séparait du monde; on leur avait dit de sortir, d'oublier leurs vœux, de renier le Dieu que voudraient détrôner ces démons, de trouver des amants, des compagnons, et d'être libres; et quelques-uns de ces jeunes cœurs avaient aimé, et même, à travers leurs combats intérieurs, aimaient encore. Renièrent-elles leurs vœux? Abandonnèrent-elles leur foi? L'amour même put-il les faire faiblir? Mejnour, d'une voix unanime elles préférèrent mourir! Et d'où leur vient ce courage? parce que *de tels cœurs vivent d'une vie plus abstraite et plus sainte que la vie commune. Mais vivre à jamais sur cette terre, c'est vivre dans un milieu qui n'est en rien plus divin que*

nous-mêmes. Oui, même au milieu de cette boucherie sanglante, Dieu, l'Immortel, proclame à l'homme et lui manifeste la sainteté de sa servante, la mort.

. . . .

Une fois encore je t'ai revu en esprit; je t'ai vu, je t'ai béni, mon doux enfant ! Et toi, me connais-tu aussi dans tes rêves? Ne sens-tu pas les battements de mon cœur à travers les voiles de ton radieux sommeil? N'entends-tu pas les ailes des êtres brillants dont je puis encore t'environner pour te protéger, te nourrir, te sauver? Et lorsque, à ton réveil, le charme s'évanouit, quand tes yeux s'ouvrent au jour, ne me cherchent-ils pas autour de toi, et ne demandent-ils pas à ta mère, avec leur muette éloquence, pourquoi elle t'a dérobé ton père?

Femme! ne te repens-tu pas? Pour te soustraire à des terreurs imaginaires, n'es-tu pas venue au repaire même de la terreur, où siége le Danger visible et incarné ? Si seulement nous pouvions nous rencontrer, ne tomberais-tu pas sur ce cœur que tu as fait souffrir, et ne sentirais-tu pas, pauvre créature errante, comme si tu retrouvais un abri? Mejnour! mes recherches sont toujours vaines. Je me mêle à tous, aux juges, aux espions : le fil m'échappe toujours. Je sais qu'elle est ici, je le sais d'instinct : le souffle de mon enfant me semble plus tiède et plus prochain.

Quand je passe dans leurs rues, ils me dardent des regards venimeux. D'un coup d'œil je désarme leur malice et je fascine ces basilics. Partout je découvre la trace, je sens la présence du Fantôme qui veille sur le seuil, et qui prend pour victimes les âmes qui cherchent à *aspirer* et ne peuvent que *craindre*. Je vois son ombre indécise précéder les hommes de sang et les guider dans leur chemin. Robespierre a passé près de moi avec son pas furtif. Ces yeux hideux du spectre lui rongeaient le cœur. J'abaissai mon regard sur leur assemblée, et là, accroupi, je vis le sombre fantôme. Il a fixé sa demeure dans la cité de la terreur. Que sont donc, en vérité, ces fondateurs prétendus d'un monde nouveau? Comme ceux qui ont lutté en vain pour atteindre notre science sublime, ils ont tenté ce qui est au delà de leur pouvoir; ils ont passé, de cette terre solide d'usages et de formes, dans la terre de l'ombre : et son hideux gardien les a saisis pour sa proie. J'ai sondé l'âme frémissante du tyran, qui passait en tremblant près de moi. Là, au milieu des ruines de mille systèmes qui visaient à

la vertu, le crime trônait, épouvanté de sa désolation. Et pourtant parmi eux tous, cet homme est le seul penseur, le seul Aspirant. Il prévoit toujours un avenir de paix et de miséricorde qui doit commencer.... quand ? quand il aura fait disparaître tous ses ennemis! Insensé! de chaque goutte de sang naissent des ennemis nouveaux. Entraîné par le regard de l'Ineffable, il marche à sa perte.

Viola! ton innocence te protége! Toi que les douces, les humaines faiblesses de l'amour, excluent même des rêves de la beauté idéale et spirituelle, en faisant de ton cœur un monde de visions plus belles que n'en peut contempler le voyageur qui traverse l'occident empourpré : cette même affection ne t'enveloppera-t-elle pas ici d'une atmosphère enchantée, et la terreur n'expirera-t-elle pas impuissante, devant une vie trop innocente même pour la science?...

. . . .

CHAPITRE IV.

Ombra più che di notte, in cui di luce
Raggio misto non è;
. . . .
Nè più il palagio appar, nè più le sue
Vestigia; nè dir puossi, egli que fue[1].
(*Gerus.*, lib. XVI, 69.)

Les clubs sont bruyants et la violence s'y déchaîne en clameurs joyeuses; le noir Henriot vole çà et là, murmurant à ses bandes armées : « Robespierre, votre bien-aimé, est en danger. » Robespierre dissimule à peine son inquiétude sous sa démarche théâtrale; chaque heure grossit la liste de ses victimes. Tallien, le Macduff de ce Macbeth horrible, inspire secrètement le courage à ses pâles conspirateurs. Dans les rues, les tombereaux roulent lourdement. Les boutiques sont

1. Ombre plus épaisse que celle de la nuit, où pas un rayon de lumière ne se mêle.
Le palais ne paraît plus; pas même un vestige; et on ne peut même dire où il a été.

fermées; le peuple est gorgé de sang pour aujourd'hui; il n'en veut plus. Et, nuit après nuit, aux quatre-vingts spectacles se pressent les enfants de la Révolution, pour rire aux quolibets de la comédie et pleurer de douces larmes sur des maux imaginaires.

Dans une petite chambre, au cœur même de l'immense cité, est assise la mère veillant sur son enfant. C'est une journée calme et sereine. Les rayons du soleil, brisés par les toits élevés de la rue étroite, viennent encore jusqu'à la fenêtre ouverte; le soleil, compagnon impartial de l'air, également joyeux dans le temple et dans la prison, dans le salon et dans la mansarde, doré et enjoué, soit qu'il sourie à la première heure de la vie naissante, soit qu'il tremble sur l'agonie et la terreur de l'heure suprême! L'enfant, couché aux pieds de Viola, étendit ses petites mains potelées comme pour saisir les atomes brillants qui tourbillonnaient au rayon du soleil. La mère se détourna de ce foyer d'éblouissements; tant de lumière joyeuse ne faisait que l'attrister davantage. Elle poussa un profond soupir.

Est-ce bien là la même Viola qui s'épanouissait, plus belle que l'Idalie elle-même, sous le ciel de la Grèce? Comme elle est changée! Comme elle est pâle et usée! Elle était assise là, distraite, les bras retombant sur ses genoux; le sourire, naguère familier à ses lèvres, s'était effacé. Un abattement morne et lourd, comme si la vie de la vie n'existait pas, semblait peser sur sa jeunesse, et lui rendre à charge cet heureux soleil. A vrai dire, son existence s'était lentement tarie, du jour où, comme un triste ruisseau, elle s'était séparée de la source qui l'alimentait. L'enthousiasme soudain et la crainte de la superstition qui l'avait, comme dans un rêve dont elle avait à peine conscience, décidée à fuir loin de Zanoni, cette exaltation soudaine s'était évanouie du moment où elle s'était trouvée sur une terre étrangère. C'est alors.... c'est là qu'elle sentit que sa vie entière vivait dans ce sourire qu'elle avait à jamais abandonné. Elle ne se repentait pas : elle n'aurait pas voulu rappeler et rétracter l'inspiration qui l'avait poussée à fuir. L'enthousiasme s'était éteint, la superstition restait encore; elle croyait encore avoir sauvé son enfant de cette magie sombre et coupable sur laquelle les traditions de tout pays sont prodigues, mais qui nulle part ne trouve autant de crédit et n'excite autant d'effroi que dans l'Italie méridionale. Cette impression fut confirmée par la conver-

sation mystérieuse de Glyndon, et par ce qu'elle savait elle-même du changement terrible qui était survenu à un homme qui se donnait comme victime des enchantements. Elle ne se repentait donc pas, mais sa volonté même semblait anéantie.

A leur arrivée à Paris, Viola ne vit plus sa compagne, la fidèle épouse. Avant que trois semaines se fussent écoulées, mari et femme avaient cessé de vivre. Et maintenant, pour la première fois, les pénibles détails de la vie banale et journalière de cette rude terre s'imposèrent à la belle Napolitaine. Sa profession, qui donne une voix et une forme à la poésie, et à l'harmonie, le milieu artistique et idéal dans lequel s'étaient passés ses premières années, nourrit, tant que cela dure, une surexcitation qui élève une telle vie au-dessus du niveau d'un métier mercenaire. Sur la limite des deux existences, du réel et de l'idéal, se trouve la vie de la musique et du théâtre. Mais cette vie était perdue à jamais pour celle qui avait été l'idole des yeux et des oreilles de tout Naples. Élevé jusqu'aux régions sublimes de l'amour passionné, le génie de la fiction qui représente et traduit la pensée d'autrui semblait uni au génie qui est lui-même la source de toute pensée. La plus grande infidélité qu'elle eût pu commettre envers celui qu'elle avait perdu, eût été de s'abaisser de nouveau à vivre des applaudissements des autres; et c'est ainsi que, ne voulant pas accepter l'aumône de Glyndon, recourant aux arts les plus vulgaires, à la plus humble industrie que connaisse son sexe, seule et invisible, elle qui avait reposé sur le cœur de Zanoni, elle trouva un abri pour leur enfant. Comme le dit le noble vers qui figure en tête de ce chapitre, « Armide elle-même avait détruit son palais enchanté; pas une trace de cette demeure, élevée autrefois par la poésie et l'amour, ne restait pour dire : « C'était là. »

Et l'enfant vengea le père : il prospéra, il grandit, il se fortifia au grand jour de la vie. Il paraissait protégé et préservé par une autre influence que celle de sa mère. Dans son sommeil, il y avait quelque chose de si profond, de si rigide, qu'un coup de tonnerre n'aurait pu le rompre : et, dans ce sommeil, il agitait ses petits bras comme pour embrasser l'espace; souvent ses lèvres murmuraient des sons inarticulés d'affection indistincte, *non pour elle*, et pendant tout ce temps il y avait sur ses joues une teinte d'une fraîcheur si céleste! sur ses lèvres un sourire d'une joie si mystérieuse! Puis, à

son réveil, ce n'était pas vers elle que ses yeux se tournaient d'abord, attentifs, fixes, perçants; ils parcouraient l'espace, pour arrêter à la fin sur son pâle visage un regard de triste et silencieux reproche.

Jamais jusqu'alors Viola n'avait senti toute la puissance de son amour pour Zanoni; jamais elle n'avait si bien compris combien la pensée, le sentiment, le cœur, l'âme, la vie, tout était éteint et anéanti par l'absence de celui à qui elle s'était donnée. Elle n'entendait pas les rugissements de la tempête qui l'environnait; elle ne se sentait pas confondue parmi ces millions d'existences orageuses qui dans chaque heure concentraient des années d'émotions. Ce n'était que lorsque, jour après jour, pâle, épuisé, et semblable à un fantôme, Glyndon se glissait auprès d'elle à la dérobée; ce n'était qu'en ces moments que la belle enfant de l'insouciante Italie comprenait combien était lourd et épidémique l'air de mort qui l'enveloppait. Sublime dans son impassibilité, dans sa vie machinale, elle demeurait sans crainte, assise dans la fosse des bêtes de proie.

La porte s'ouvrit brusquement: Glyndon entra. Il paraissait plus agité que de coutume.

« Vous, Clarence! dit-elle de son ton de voix doux et faible; je ne vous espérais pas sitôt.

— Qui peut compter sur les heures à Paris? demanda Glyndon avec un sourire effrayant. N'est-ce pas assez que je sois ici? Votre impassibilité au milieu de ces douleurs m'épouvante. Vous me dites avec calme : *Adieu!* vous me dites tranquillement : *Bonjour!* comme si chaque coin ne cachait pas un espion, comme si chaque jour ne comptait pas un massacre.

— Pardonnez-moi; mais mon monde à moi est tout entier dans ces murs. Je puis à peine croire tous les récits que vous me faites. Tout ici, excepté ce petit être (et elle désigna son enfant), semble déjà si mort que, même dans la tombe, on ne saurait guère être plus indifférent aux crimes du dehors. »

Glyndon demeura quelques instants silencieux; il contempla avec des sentiments divers ce visage, toute cette personne si jeune encore, et déjà si ensevelie dans le plus triste de tous les repos, celui d'un cœur qui se sent vieillir.

« Viola! dit-il enfin d'une voix qui trahissait une émotion mal contenue, est-ce ainsi que j'espérais vous voir? Est-ce là

ce que j'espérais sentir auprès de vous et pour vous, quand, pour la première fois, nous nous rencontrâmes au milieu des scènes riantes de Naples ? Pourquoi avoir alors repoussé mon amour ? ou pourquoi n'était-il pas digne de vous ? N'ayez pas peur, laissez ma main toucher la vôtre ! Jamais plus pour moi ne peut revenir émotion aussi délicieuse que celle de cet amour de ma jeunesse. Je ne sens pour vous que ce que sentirait un frère pour une sœur jeune et isolée. Avec vous, en votre présence, si triste qu'elle soit, il me semble respirer encore l'air le plus pur de ma vie passée. Ce n'est qu'ici que le hideux fantôme cesse de me poursuivre, excepté quand je le retrouve au milieu des scènes orageuses de la tempête du sang. J'oublie jusqu'à la mort qui marche sur mes pas et me suit comme mon ombre. Mais des jours meilleurs nous sont peut-être encore réservés. Viola, je commence enfin à démêler, mais vaguement encore, le secret de déjouer, de vaincre le Fantôme qui a maudit ma vie. C'est de le braver, de le défier. Je vous l'ai dit, dans les excès, dans la dissipation, il ne me poursuit pas; je puis comprendre maintenant cette sombre menace de Mejnour, *que le spectre est redoutable, surtout quand il est invisible.* A l'heure des résolutions calmes et vertueuses, il apparaît. Oui, je le vois à présent, là. là. avec son regard livide ! »
Et la sueur perla sur son front.

« Mais je ne veux plus qu'il me détourne de cette résolution : je le regarde en face, et graduellement il s'efface dans l'ombre. »

Il s'arrêta : ses yeux se fixèrent avec une joie effrayante sur l'espace lumineux; puis, avec un lourd et profond soupir, il ajouta :

« Viola ! j'ai trouvé le moyen de fuir. Nous quitterons cette ville; nous essayerons dans quelque autre pays de nous consoler mutuellement et d'oublier le passé.

— Non, dit Viola avec calme, je ne désire plus bouger que pour être emportée au lieu de mon dernier repos. J'ai rêvé de lui, Clarence, la nuit dernière, rêvé de lui pour la première fois depuis notre séparation; et.... ne souriez pas ! il m'a semblé qu'il pardonnait à la fugitive, et m'appelait : *Ma femme !* Ce rêve sanctifie cette chambre : Peut-être viendra-t-il encore me visiter avant que je meure.

— Ne parlez pas de lui, de ce démon, s'écria Glyndon en frappant du pied avec emportement. Le ciel soit béni de toutes les circonstances qui vous ont arrachée à lui !

— Silence! » dit gravement Viola.

Elle allait continuer : ses yeux s'arrêtèrent sur l'enfant. Il était debout au centre même de cette colonne oblique de lumière dont le soleil inondait la chambre; les rayons semblaient l'environner comme une auréole, et poser une couronne sur l'or éclatant de ses cheveux. Il y avait, dans cette petite créature si exquise de formes, dans ses yeux, grands, calmes et sereins, quelque chose qui inspirait le respect, tout en faisant battre le cœur de Viola d'un mouvement d'orgueil maternel. Aux dernières paroles de Glyndon, l'enfant leva sur lui un regard qui semblait presque du dédain; Viola le comprit au moins comme une défense de l'absent, plus efficace que celle qu'elle aurait pu formuler elle-même de ses lèvres.

Glyndon rompit le silence.

« Vous voudriez rester! Pourquoi? Pour trahir le devoir d'une mère? S'il vous arrive malheur ici, que devient votre enfant? Pauvre orphelin! Voulez-vous qu'il soit élevé dans un pays qui a profané et renié votre religion, et où la charité humaine n'existe plus? Oui! pleurez, pressez-le contre votre cœur; mais les larmes sont impuissantes à protéger et à sauver.

— Vous l'emportez! Mon ami, je fuirai avec vous!

— Soyez prête demain soir : je vous apporterai les déguisements nécessaires. »

Glyndon esquissa ensuite rapidement le chemin qu'ils devaient prendre et la fable qu'il faudrait inventer pour s'échapper. Viola écouta presque sans comprendre; il pressa sa main contre son cœur et disparut.



CHAPITRE V.

Van seco pur anco
Solegno ed amor, quasi due Veltri al fianco[1].
(*Gerus.*, lib. XX, 117.)

Glyndon, en s'éloignant de la maison, n'aperçut pas deux formes humaines blotties derrière l'angle du mur : il vit toujours le spectre marchant auprès de lui; mais il ne distingua pas le regard plus fatal de l'envie humaine et de la jalousie féminine qui le suivaient dans sa retraite.

Nicot s'avança vers la maison. Fillide le suivit en silence. Le peintre, sans-culotte expérimenté, savait quelle langue parler au portier. Il lui fit signe du bord de sa loge :

« Qu'est-ce à dire, citoyen? il y a des suspects chez toi?

— Citoyen, vous m'effrayez! qui est-il?

— Il ne s'agit pas d'un homme : une femme, une réfugiée italienne loge ici.

— Oui, au troisième, porte à gauche. Mais que savez-vous contre elle? elle ne peut-être dangereuse, pauvre fille!

— Prends garde, citoyen! Oses-tu la plaindre?

— Moi, non! non sans doute; mais....

— Parle. Qui vient la voir?

— Personne, sauf un Anglais.

— Justement! un Anglais, un espion de Pitt et Cobourg!

— Juste ciel! Est-ce possible?

— Tu as dit *ciel!* Tu es un aristocrate.

— Oh mon Dieu!... c'est-à-dire.... c'est une vieille habitude; cela m'a échappé par mégarde!

— Cet Anglais vient-il souvent?

— Tous les jours. »

Fillide poussa un cri.

« Elle ne sort jamais, reprit le portier. Elle ne s'occupe que de son travail et de son enfant.

— Son enfant! »

1. Avec lui allaient l'Amour et le Dédain, comme deux levriers accouplés l'un contre l'autre.

Fillide s'élança d'un bond que Nicot essaya en vain de contenir. Elle vola au haut de l'escalier, et ne s'arrêta qu'après avoir atteint la porte indiquée par le concierge : elle était entr'ouverte ; Fillide entra, et debout sur le seuil elle vit ces traits si beaux encore. A cette vue, sa dernière espérance s'évanouit. Et cet enfant sur lequel se penchait la mère ! elle n'avait jamais été mère, elle ! Elle ne laissa pas échapper un cri : les Furies travaillaient son cœur en silence. Viola se retourna et l'aperçut : effrayée de cette étrange apparition, de ces traits qui respiraient le mépris et une haine mortelle, elle poussa un cri et pressa l'enfant contre son sein. L'Italienne éclata d'un rire hideux, se retourna, descendit, rejoignit Nicot qui parlait encore au portier effrayé, et l'entraîna loin de la maison. Arrivée au milieu de la rue, elle s'arrêta brusquement, et dit :

« Venge-moi, et fais ton prix.

— Mon prix, belle Italienne ? c'est la permission de t'aimer. Tu fuiras avec moi demain soir ; tu te procureras les passeports et le plan.

— Et eux ?...

— D'ici là ils auront un abri à la Conciergerie. La guillotine te vengera.

— Fais cela, dit Fillide avec résolution, et je me rends. »

Ils ne parlèrent plus jusqu'à ce qu'ils eurent regagné la maison ; mais alors, quand Fillide, levant les yeux vers le morne édifice, aperçut les fenêtres de cette chambre que sa foi dans l'amour de Glyndon avait rendue un paradis, alors le cœur de la tigresse s'amollit ; quelque chose de la femme revint envahir sa nature, toute sombre et sauvage qu'elle était. Elle pressa convulsivement le bras sur lequel elle s'appuyait, et s'écria :

« Non, non ! pas lui : dénonce-la, qu'elle périsse ; mais lui, j'ai dormi sur son cœur : pas lui !

— Ce sera comme tu voudras, dit Nicot avec un ricanement satanique, mais il faut provisoirement qu'il soit arrêté. Aucun mal ne lui arrivera, aucun accusateur ne paraîtra. Mais elle, ne veux-tu pas avoir pitié d'elle ? »

Fillide leva les yeux vers lui. Leur sombre regard répondit assez clairement.



CHAPITRE VI.

In poppa quella
Che guidar gli dovea, fatal Donsella[1].
(*Gerus.*, lib. XV, 3.)

L'Italienne n'avait pas exagéré ce talent de dissimulation qui est l'apanage proverbial de sa nation et de son sexe. Pas une parole, pas un regard ne révéla ce jour-là à Glyndon le changement fatal qui avait converti son dévouement en haine. Lui-même, il est vrai, absorbé dans ses projets et dans ses réflexions sur son étrange destinée, ne pouvait être un observateur bien perspicace. Mais la manière de Fillide, plus douce et plus contenue que d'ordinaire, produisit vers le soir, sur les méditations de l'Anglais, un effet tranquillisant, et il commença alors à lui parler de l'espérance certaine de fuir et d'un avenir qui les attendrait dans une terre moins maudite.

« Et ta belle amie, dit Fillide en détournant les yeux, avec un sourire perfide.... celle qui devait nous accompagner ? Tu renonces à elle, me dit Nicot, en faveur de quelqu'un à qui il s'intéresse. Serait-ce vrai ?

— Ah ! il t'a dit cela, dit Glyndon sans répondre. Eh bien ! ce changement te plaît-il ?

— Traître ! » murmura Fillide.

Elle se leva brusquement, s'approcha de lui, releva sur son front ses longs cheveux d'une main caressante, et y colla convulsivement ses lèvres.

« Cette tête est trop belle pour le bourreau, » dit-elle avec un léger sourire ; puis elle s'éloigna et parut occupée des préparatifs du départ. »

Le lendemain, à son lever, Glyndon ne vit pas l'Italienne ; elle était encore absente quand il quitta la maison. Il était nécessaire qu'il revît encore une fois C.... avant son départ, non-seulement pour tout régler afin que Nicot les accompagnât dans leur fuite, mais aussi de crainte qu'il ne s'élevât quelque soupçon qui pût déjouer ou compromettre ses combinaisons.

1. A la poupe se tenait celle qui devait les guider, la vierge fatale.

C.... n'était pas de la coterie de Robespierre; il lui était même secrètement hostile; mais il avait su ménager les bonnes grâces de chaque faction qui tour à tour arrivait au pouvoir. Sorti de la lie de la populace, il possédait cependant cette affabilité enjouée qu'on trouve indifféremment dans toutes les classes en France; il était parvenu à s'enrichir, nul ne savait par quels moyens, dans le cours de sa rapide carrière. Il était enfin devenu un des propriétaires les plus riches de Paris, et à cette époque tenait une maison splendide et hospitalière. Il était un de ceux que, pour diverses raisons, Robespierre daignait protéger; et souvent il avait sauvé les proscrits et les suspects en leur procurant des passe-ports sous des noms supposés, et en facilitant leur fuite : mais C.... était un homme qui ne se donnait tant de peine que pour les riches. *L'incorruptible Maximilien*, à qui ne manquait pas la pénétration nécessaire à tout tyran, voyait sans doute au fond de toutes ces manœuvres, et démêlait la cupidité sous le manteau de charité dont elle se couvrait. Mais il faut se rappeler que souvent Robespierre fermait volontiers les yeux sur certains vices, les encourageait même dans les hommes qu'il voulait perdre, surtout quand ces vices pouvaient les déconsidérer aux yeux du public, et contraster avec sa propre et irréprochable intégrité. Aussi, plus d'une fois sans doute il sourit intérieurement de l'hôtel somptueux et de la rapacité cupide du digne citoyen C....

C'est donc vers ce personnage que Glyndon se dirigea d'un pas rêveur. Il avait dit vrai quand il avait appris à Viola qu'en résistant au spectre il avait affaibli ce que son influence avait de terrible. Le temps était à la fin venu où, voyant face à face le vice et le crime dans leur aspect le plus hideux, et sur un si vaste théâtre, il avait trouvé que le vice et le crime ont des horreurs plus mortelles que les yeux d'un fantôme créé par la peur. Sa noblesse naturelle commençait à lui revenir; tout en longeant les rues, il roulait dans son esprit des projets de repentir et de réforme. Il alla jusqu'à méditer, comme un juste retour du dévouement de Fillide, le sacrifice de toutes les objections de naissance et d'éducation. Il réparerait les torts qu'il avait eus envers elle, en s'immolant lui-même par son mariage avec une femme qui était si peu faite pour lui. Lui qui autrefois s'était révolté à l'idée d'un mariage avec la noble et douce Viola, il avait appris, dans ce monde criminel, que le juste est le juste, et que le ciel n'avait pas destiné un sexe à être la

victime de l'autre. Ses jeunes visions du beau et du bon surgissaient de nouveau devant lui, et sur les eaux amères et troublées de son âme le sourire de la vertu renaissante jetait un doux et pur rayon. Jamais peut-être son cœur ne s'était senti si élevé, ni moins égoïste.

Cependant Jean Nicot, absorbé, lui aussi, dans ses rêves d'avenir, et disposant déjà par la pensée, selon les combinaisons les plus avantageuses, de l'or de cet ami qu'il allait trahir, se dirigea vers la maison que Robespierre honorait de sa présence. Il ne songeait nullement à se rendre à la prière de Fillide en épargnant la vie de Glyndon. Il pensait avec Barrère qu'*il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*. Chez tous les hommes qui se sont dévoués à quelque étude ou à quelque art avec assez de persévérance pour atteindre à un certain degré de talent, il faut nécessairement un fonds d'énergie infiniment supérieur à celle du vulgaire. Cette énergie se concentre d'ordinaire sur l'objet de leurs études habituelles, et les laisse, par conséquent, indifférents à ce qui préoccupe les autres. Mais, lorsque toute carrière est fermée à leur aptitude spéciale, lorsque le courant ne trouve pas sa pente légitime, cette énergie stimulée et irritée s'empare de l'être tout entier, et, si elle ne se dépense pas en projets variés, si elle n'est point purifiée par la conscience et par de solides principes moraux, elle devient pour le système social un élément dangereux et destructif, par son développement irrégulier et désordonné. Voilà ce qui, dans toutes les monarchies, et même dans tous les gouvernements bien organisés, explique le soin particulier avec lequel on ouvre des débouchés à tous les arts et à toutes les sciences; voilà la raison de la considération dont jouissent les artistes et les savants, et des honneurs que leur rendent les hommes d'État prudents et avisés qui, personnellement peut-être, ne voient dans un tableau qu'une toile couverte de couleurs, dans un problème qu'un casse-tête ingénieux. Jamais un État n'est plus en danger que lorsque le talent qui devrait être consacré à la paix n'a d'autre occupation que les critiques politiques ou l'avancement personnel. Le talent sans considération, c'est le talent en guerre avec la société; et on peut remarquer en passant que la catégorie des comédiens, qui avait été de toutes la plus méprisée par l'opinion publique dans l'ancien régime, dont les restes mêmes avaient été privés de la sépulture chrétienne, se montraient plus que tous les autres (sauf quelques exceptions prises dans la troupe de la cour) impitoyables et vindicatifs au

milieu des énergumènes révolutionnaires. Le féroce Collot d'Herbois, *mauvais comédien*, incarnait en lui les griefs et la vengeance d'une classe tout entière.

Or, l'énergie de Jean Nicot n'avait pas été suffisamment dirigée vers l'art qui constituait sa profession. Même dans sa première jeunesse, les discussions politiques de son maître David l'avaient distrait des travaux plus paisibles et aussi plus ennuyeux du chevalet. La difformité de sa personne avait aigri son âme : l'athéisme de son bienfaiteur avait amorti sa conscience. Car, c'est un des bienfaits de la religion et, plus que toutes les autres, de la religion de la Croix, que d'élever la PATIENCE au rang d'une vertu, la vertu de l'espérance. Enlevez le dogme d'une vie à venir, de peines et de récompenses dans un autre monde, du sourire que laisse tomber un père sur nos souffrances et nos épreuves ici-bas, et que devient la patience? Mais sans patience, qu'est-ce que l'homme? et qu'est-ce qu'un peuple? Sans patience il n'y a pas d'élévation possible dans l'art; sans patience, il n'y a pas de perfection possible dans la liberté! Par des convulsions désordonnées, par des luttes impétueuses et sans but, l'intelligence cherche à s'élever au-dessus du besoin, et une nation cherche à prendre d'assaut la liberté. Malheur, malheur à toutes deux, quand elles se débattent ainsi sans défense, sans guide, sans patience!

Nicot, tout enfant, avait une nature perverse. Dans la plupart des criminels, si désespérés qu'ils soient, on trouve des vestiges d'humanité, quelques actes de vertu ; et le peintre véridique de l'âme humaine s'expose souvent aux railleries des mauvais cœurs, aux critiques stupides des intelligences bornées, en montrant que le métal le plus vil contient quelques parcelles d'or, et que l'alliage le plus précieux qui porte le coin de la nature, renferme des éléments moins purs ; mais il est des exceptions, peu nombreuses il est vrai, à cette règle générale, quand la conscience est irrévocablement morte, et quand le bien et le mal sont indifférents, si ce n'est comme moyens d'atteindre quelque but égoïste.

Il en était ainsi du protégé de l'athée. L'envie et la haine remplissaient son être tout entier, et la conscience de son talent réel ne le portait qu'à maudire plus amèrement tous ceux qui passaient au grand soleil auprès de lui avec un extérieur plus favorisé ou un sort plus heureux. Mais tout monstre qu'il était déjà quand, de ses doigts meurtriers, il étreignait la gorge de son bienfaiteur, le temps et la

fermentation de toutes les mauvaises passions, le règne du sang, avaient creusé dans l'enfer de son cœur un enfer plus profond encore. Incapable de cultiver sa profession (car lors même qu'il eût osé attirer l'éclat sur son nom, les révolutions ne sont pas un temps favorable aux peintres, et personne, pas même le plus riche et le plus fier gentilhomme du pays, n'est aussi intéressé à l'ordre et à la paix, nul n'a plus besoin que la société soit calme et heureuse que le poëte et l'artiste), toute son intelligence inquiète, sans appui et sans guide, était livrée au spectacle et à l'étude des scènes criminelles, avec lesquelles elle sympathisait le plus volontiers. D'avenir, il n'en avait que dans cette vie; et comment dans cette vie les hommes puissants qui l'environnaient, les grands athlètes qui se disputaient le pouvoir, avaient-ils grandi et prospéré? Tout ce qui était bon, pur, désintéressé, parmi les royalistes comme parmi les républicains, emportés à l'échafaud, et les bourreaux demeurés seuls dans la pompe et la pourpre de leurs victimes !... Des indigents plus nobles que Jean Nicot auraient désespéré, et la pauvreté se serait levée en bandes hâves et livides pour couper la gorge à la richesse, et ensuite se déchirer elle-même lambeaux par lambeaux, si la patience, cet ange de la pauvreté, ne s'était point assise à ses côtés, montrant d'un doigt solennel la vie à venir. Et maintenant, tout en approchant de la maison du dictateur, Nicot commença à projeter un amendement aux plans de la veille; non pas qu'il hésitât dans sa résolution de dénoncer Glyndon et de perdre Viola avec lui comme sa complice, non ! de ce côté, il était résolu, car il les haïssait tous deux, sans parler de son grief ancien, mais toujours vivace, contre Zanoni. Viola l'avait dédaigné; Glyndon lui avait rendu service, et la pensée de la reconnaissance lui pesait autant que le souvenir de l'insulte.

Mais pourquoi maintenant s'éloigner de la France? Il pouvait s'emparer de l'or de Glyndon, et il ne doutait pas qu'il ne pût, par la colère et par la jalousie, dominer Fillide au point de la faire consentir à tout ce qu'il proposerait. Les papiers qu'il avait dérobés (la correspondance de Desmoulins avec Glyndon), tout en assurant la perte de ce dernier, pouvaient être inappréciables pour Robespierre; ils pouvaient décider le tyran à oublier ses vieilles liaisons avec Hébert, et l'enrôler parmi les alliés et les instruments du roi de la terreur. Des perspectives d'avancement, d'opulence, d'avenir, s'ouvrent de nou-

veau devant lui. Cette correspondance, datée de peu de jours avant la mort de Camille Desmoulins, était écrite avec cette imprudence insouciante et hardie qui caractérisait l'enfant gâté de Danton. Elle parlait ouvertement de desseins hostiles à Robespierre; elle désignait des conjurés contre lesquels le tyran ne demandait qu'un prétexte pour les écraser. C'était un nouvel instrument de mort entre les mains de ce pourvoyeur de la mort. Quel don plus précieux pouvait-il offrir à Maximilien l'incorruptible ?

Bercé de ces pensées, il arriva enfin à la porte du citoyen Dupleix. Autour du seuil étaient groupés dans une admirable confusion huit ou dix vigoureux jacobins, gardes volontaires de Robespierre ; grands gaillards, bien armés, avec cette insolence du pouvoir qui reflète le pouvoir, et mêlés à des femmes jeunes, belles, vêtues avec recherche, qui étaient venues s'informer tendrement des nouvelles de Robespierre, au bruit qui avait couru qu'il avait eu un débordement de bile: car Robespierre, chose étrange, était l'idole des femmes.

Ce cortége stationnait en dehors et occupait tout l'escalier jusqu'au palier, car l'appartement de Robespierre n'était pas assez spacieux pour fournir des antichambres à des levers aussi nombreux et aussi mélangés. Nicot se fraya un chemin à travers cette foule, et les expressions qui venaient bercer ses oreilles n'étaient ni amicales ni flatteuses.

« Ah! le joli polichinelle! dit une citoyenne assez proprette, dont la robe avait été singulièrement froissée par les coudes anguleux et indiscrets du nouveau venu. Mais peut-on s'attendre à de la politesse de la part d'un tel épouvantail ?

— Citoyen, je demande la permission de t'avertir que tu me marches sur les pieds; mais maintenant que je regarde les tiens, je vois que la salle n'est pas assez grande pour les contenir.

— Oh! citoyen Nicot, s'écria un jacobin en prenant avec son formidable bâton la position du port d'armes ; et qu'est-ce qui t'amène ici? Penses-tu que les crimes d'Hébert soient déjà oubliés? Disparais, plaisanterie de la nature, et rends grâce à l'Être suprême de ce qu'il t'a fait assez insignifiant pour être oublié.

— Voilà une figure qui ferait bien à la fenêtre nationale, dit la femme dont la robe avait été froissée par le peintre.

— Citoyens, dit Nicot blanc de colère, mais se contenant de telle façon que ses paroles semblaient sortir à travers ses dents serrées; j'ai l'honneur de vous dire que je viens parler au représentant d'affaires qui sont de la plus grande importance pour le peuple et pour lui-même; et (ajouta-t-il lentement en promenant un regard méchant autour de lui) j'invoquerai le témoignage de tous les bons citoyens, quand je me plaindrai à Robespierre de l'accueil que j'ai reçu de quelques-uns d'entre vous. »

Il y avait dans le regard et dans la voix de Nicot une méchanceté si profonde et si concentrée, que les oisifs cédèrent le terrain, et, en se rappelant les vicissitudes soudaines de la vie révolutionnaire, plusieurs voix s'élevèrent pour assurer au peintre sale et déguenillé que rien n'était plus loin de leur pensée que de vouloir offenser un citoyen dont l'apparence extérienre attestait un sans-culottisme exemplaire. Nicot reçut ces excuses dans un morne silence; et, se croisant les bras, il s'appuya contre le mur, attendant avec une sombre patience qu'on le fît entrer.

Les oisifs conversèrent entre eux par groupes de deux ou trois interlocuteurs, et, à travers le murmure confus des voix, retentit le sifflet clair, sonore et insouciant, du grand jacobin qui montait la garde à la porte. Près de Nicot, une vieille femme et une jeune fille parlaient à voix basse, et le peintre athée ne put se défendre de sourire en entendant leur conversation.

« Je t'assure, ma chère, dit la matrone en branlant mystérieusement la tête, que la divine Catherine Théot, que les impies persécutent aujourd'hui, est réellement inspirée. Il ne peut y avoir aucun doute que les élus, dont le révérend Gerle et le vertueux Robespierre sont destinés à être les deux grands prophètes, ne jouissent ici de la vie éternelle et n'exterminent tous leurs ennemis. Il n'y a aucun doute à cela, pas le moindre.

— Quel bonheur! dit la jeune fille; ce cher Robespierre! il ne paraît pourtant pas vouloir vivre longtemps.

— Le miracle n'en sera que plus grand, dit la vieille. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans, et je ne me sens pas vieillie d'un jour depuis que Catherine Théot m'a promis que je serais au nombre des élus. »

A ce moment, les deux femmes furent coudoyées par quelques nouveaux venus qui parlèrent à voix haute et animée.

« Oui, s'écria un colosse dont le costume annonçait un boucher, les bras nus et la tête coiffée d'un bonnet de la liberté, je suis venu avertir Robespierre. On lui tend un piége ; on lui offre le Palais-National. On ne peut être ami du peuple et habiter un palais.

— Non, vraiment, dit un cordonnier; je l'aime bien mieux dans son petit logement, chez le menuisier; il a l'air d'être un de nous. »

Encore un mouvement dans la foule, et un groupe nouveau vint monter jusqu'à Nicot. Ces derniers bavardèrent plus rapiment et avec plus d'ardeur que les autres.

« Mais mon plan est....

— Au diable ton plan ! Je te dis que mon projet....

— Bast ! s'écria un troisième, quand Robespierre comprendra ma nouvelle méthode de fabriquer de la poudre, les ennemis de la France....

— Bah ! qui a peur des ennemis étrangers? interrompit un quatrième. Les ennemis les plus à craindre sont ici. Ma nouvelle guillotine enlève cinquante têtes d'un coup.

— En vertu de ma nouvelle constitution ! s'écria un cinquième.

— Ma nouvelle religion, citoyen !... murmura un sixième avec complaisance.

— Silence donc !... » hurla le jacobin, et il appuya son injonction du juron le plus formidable de son répertoire guerrier et patriotique.

Et la foule se sépara tout à coup pour laisser passer un nouveau venu. Il était boutonné jusqu'au menton ; il traînait un sabre à ses talons ; ses bottes étaient ornées d'éperons; ses joues bouffies et pourpres d'intempérance ; ses yeux morts et féroces à la fois comme ceux d'un vautour. Il descendit l'escalier. Il se fit un silence général, et tous pâlirent en faisant place à l'impitoyable Henriot. Ce favori sombre et inflexible du tyran avait à peine traversé d'un pas théâtral la cohue, qu'un mouvement nouveau de respect, d'agitation, de crainte, passa sur la foule grossie, au moment où se faufila, silencieux comme une ombre, un citoyen souriant, sobre, vêtu simplement, mais proprement, portant les yeux humblement baissés. Le poëte pastoral le plus gracieux n'eût pas prêté à Thyrsis ou à Corydon un visage plus doux, plus placide. Pourquoi donc la foule recule-t-elle effrayée? Comme un furet se glisse dans la garenne, ainsi s'insinua ce personnage effilé à travers les

Digitized by Google

individus plus massifs et plus grossiers qui se serrèrent les uns contre les autres à son passage. Il fit signe de son œil furtif : le jacobin laissa le chemin libre, sans question, sans observation. Il s'avança jusqu'à l'appartement du tyran, et nous y pénétrerons avec lui.

CHAPITRE VII.

« Constitutum est ut si quis eum *hominem* dixisset fuisse, capitalem penderet pœnam [1]. »
(S. Aug., *Sur le Dieu Sérapis.*)

Robespierre était languissamment étendu dans un fauteuil, son visage cadavéreux plus fatigué que d'ordinaire. Lui, à qui Catherine Théot avait promis l'immortalité, semblait sur le bord de la tombe. Sur la table devant lui était une corbeille d'oranges, seul remède, dit-on, par lequel il pût neutraliser la violence de la bile qui débordait dans son tempérament ; et une vieille femme, d'une mise riche, mais affectée (c'était une vieille marquise de l'ancien régime), pelait, de ses doigts surchargés de bagues, les fruits de l'Hespérie pour ce dragon valétudinaire. Je l'ai déjà dit, Robespierre était l'idole des femmes : chose étrange, sans doute ; mais il ne faut pas oublier ce qu'était alors l'esprit même des femmes en France. La vieille marquise qui, comme Catherine Théot, l'appelait *son fils*, semblait réellement l'aimer de tout le pieux désintéressement d'une mère, et, pendant qu'elle préparait les oranges et qu'elle le comblait des démonstrations les plus tendres et les plus caressantes, le fantôme livide d'un sourire venait se jouer sur les lèvres amaigries du grand citoyen. A quelque distance, Payan et Couthon, assis à une autre table, écrivaient rapidement et s'arrêtaient de temps en temps pour se consulter à voix basse.

Tout à coup un des jacobins ouvrit la porte et, s'approchant de Robespierre, lui dit tout bas le nom de Guérin. A ce mot,

1. Il fut décrété que quiconque dirait que c'était un homme, serait condamné à mort.

le malade se redressa comme s'il y avait eu une vie nouvelle dans ce nom magique.

« Ma bonne amie, dit-il à la marquise, pardonne-moi; il faut que je renonce pour le moment à tes bons soins. La France me réclame. Je ne suis plus malade quand il s'agit de servir la patrie!

—Quel ange! » murmura la vieille coquette en levant les yeux au ciel.

Robespierre fit un geste d'impatience. La vieille, avec un soupir, caressa sa joue pâle, lui baisa le front et se retira avec soumission. L'instant d'après, l'homme svelte, souriant et souple, dont nous avons parlé naguère, s'inclinait humblement devant le tyran. Robespierre devait bien un bon accueil à un des agents les plus précieux et les plus subtils de sa puissance; à un de ceux sur qui il comptait plus que sur les clubs des jacobins, les langues de ses orateurs ou les baïonnettes de ses armées; à Guérin, le plus illustre de ses *écouteurs*, l'espion actif, pénétrant, universel, omniprésent, qui glissait comme un rayon de lumière par les moindres interstices, et lui apportait des renseignements non-seulement sur les actes, mais aussi sur les cœurs des hommes.

« Eh bien! citoyen, et Tallien?

—Il est sorti ce matin, à huit heures dix minutes.

—Ah! de si bonne heure!

—Il a pris la rue des Quatre-Fils, la rue du Temple, la rue de la Réunion au Marais, la rue Martin; rien de remarquable, si ce n'est que....

—Que, quoi?

—Il s'est amusé à marchander des livres à un étalage de bouquiniste.

—Des livres! Ah! le charlatan! Il voudrait couvrir ses intrigues du manteau de la science. C'est bien.

—Enfin, rue des Fossés-Montmartre, il fut accosté par un particulier en redingote bleue, inconnu. Ils se promenèrent quelque temps ensemble dans la rue, et furent rejoints par Legendre.

—Legendre?... Approche, Payan. Tu entends bien? Legendre!

— J'entrai chez une fruitière et je payai des petites filles pour qu'elles allassent jouer au volant, à portée d'entendre. Elles entendirent Legendre dire : « Je crois que son pouvoir s'use. » Et Tallien ajouta : « Oui, et lui aussi s'use. Je ne lui

donne pas trois mois à vivre. » Je ne sais pas, citoyen, si c'est de toi qu'ils parlaient.

— Ni moi, citoyen, répondit Robespierre avec un sourire sinistre, auquel succéda une expression de sombre préoccupation. Mais, reprit-il tout bas, je suis jeune encore, dans la force de l'âge; je ne fais pas d'excès. Non, ma constitution est saine et vigoureuse. Que sais-tu encore de Tallien?

— La femme qu'il aime, Thérèse de Fontenai, qui est en prison, continue à correspondre avec lui ; elle le pousse à la sauver ; voilà ce que mes agents ont pu entendre. C'est son domestique qui le fait correspondre avec la prisonnière.

— Fort bien ! Ce serviteur-là sera arrêté en pleine rue. Le règne de la terreur n'est pas encore fini. Avec les lettres qu'on saisira sur lui, j'arracherai Tallien de son banc à la Convention. »

Robespierre se leva, parcourut pendant quelques instants la chambre en long et en large, ouvrit la porte, et appela un des jacobins : il le chargea de surveiller, d'arrêter le domestique de Tallien, puis se laissa retomber dans un fauteuil. Quand le jacobin fut parti, Guérin dit à voix basse :

« N'est-ce pas là le citoyen Aristide?

— Oui; un brave patriote ! Je voudrais seulement qu'il se lavât un peu plus et jurât un peu moins.

— N'as-tu pas fait guillotiner son frère?

— Oui, sur la dénonciation d'Aristide.

— Pourtant, n'y a-t-il rien à craindre pour toi, avec un tel entourage?

— Hum ! Tu as peut-être raison. »

Et Robespierre tira de sa poche des tablettes sur lesquelles il écrivit quelques mots; puis il reprit :

« Quoi encore sur Tallien?

— Rien. Lui, Legendre et l'inconnu allèrent ensemble au jardin Égalité, et là se séparèrent. J'ai vu Tallien rentrer chez lui : mais j'ai d'autres nouvelles. Tu m'as chargé de rechercher les auteurs des lettres anonymes qui te menacent?

— Les as-tu découverts, Guérin? Dis ! dis ! »

Et tout en parlant, le tyran ouvrait et refermait les deux mains, comme s'il tenait déjà entre ses serres la vie des auteurs; et ses traits étaient contractés par une de ces contorsions spasmodiques auxquelles il était sujet, et qui paraissaient épileptiques.

« Citoyen ! je crois en tenir un. Tu dois savoir que parmi les mécontents est le peintre Nicot?

— Attends, attends! » dit Robespierre en ouvrant un livre manuscrit relié en maroquin rouge (car Robespierre était précis et méthodique, même dans ses listes fatales).

Il consulta une table alphabétique.

« Nicot! Le voici. *Athée*, *sans-culotte* (je hais la mauvaise tenue), *ami de Hébert. Ah! ah!* N. B. *René Dumas connaît tous les détails de sa jeunesse et de ses crimes....* Continue.

— Ce Nicot a été soupçonné d'avoir fait circuler des pamphlets et des écrits contre toi et contre le *Comité*. Hier soir, pendant qu'il était sorti, son portier me fit entrer dans son appartement, rue Beaurepaire. Avec mon passe-partout j'ouvris son pupitre. J'y trouvai un portrait de toi à la guillotine, avec cette inscription : *Bourreau de ton pays*, *lis l'arrêt de ton châtiment!* Je comparai l'écriture avec celle de divers fragments de lettres que tu m'as donnés : elle est identique. Vois! j'ai arraché l'inscription. »

Robespierre regarda, sourit, et, comme si sa vengeance était déjà satisfaite, se jeta dans son fauteuil.

« C'est bien ; je craignais que ce ne fût quelque ennemi plus dangereux : qu'on l'arrête sur-le-champ.

— Il attend en bas : je l'ai coudoyé en montant.

— Vraiment? Fais-le monter. Attends, attends! Guérin, retire-toi dans l'autre pièce jusqu'à ce que je t'appelle. Mon cher Payan, assure-toi que ce Nicot ne cache point d'armes sur lui. »

Payan, qui était aussi brave que Robespierre était lâche, réprima le sourire de dédain qui faisait trembler sa lèvre, et quitta la chambre.

Cependant Robespierre, la tête penchée sur sa poitrine, semblait plongé dans une méditation profonde.

« La vie est bien triste, Couthon, dit-il tout à coup.

— Ne t'en déplaise, citoyen, la mort me paraît plus triste encore, » reprit doucement le philanthrope.

Sans répondre, Robespierre tira de son portefeuille la singulière lettre qu'on retrouva plus tard dans ses papiers, et qui, dans la collection imprimée, porte le n° LXI.

Elle commençait ainsi :

« Vous êtes sans doute inquiet de n'avoir pas plus tôt reçu de mes nouvelles. Ne vous tourmentez pas : vous savez que je ne dois répondre que par notre courrier ordinaire; il a été interrompu dans sa dernière course, et c'est là la cause de ce

retard. Quand vous recevrez ces lignes, hâtez-vous de fuir du théâtre où vous allez pour la dernière fois paraître et disparaître. Il serait inutile de vous rappeler toutes les raisons qui vous exposent au péril. Le dernier pas qui devrait vous placer sur le fauteuil de la présidence vous conduira à l'échafaud, et la foule vous crachera au visage, comme elle l'a fait au visage de ceux que vous avez jugés. Puis donc que vous avez accumulé ici des trésors suffisants pour vivre, je vous attends avec grande impatience pour rire avec vous du rôle que vous avez joué dans les agitations d'un peuple aussi crédule qu'avide de nouveauté. Prenez le parti convenu entre nous : tout est préparé. Je ferme; notre courrier part. J'attends votre réponse. »

Lentement et d'un air rêveur le dictateur lut le contenu de cette lettre.

« Non ! se dit-il à lui-même, non ! celui qui a une fois goûté le pouvoir ne peut plus jouir du repos. Danton ! Danton ! tu avais pourtant raison; il vaudrait mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. »

La porte s'ouvrit, Payan reparut, et dit tout bas à Robespierre :

« Nul danger ! Tu peux voir l'homme. »

Le dictateur se rassura, donna ordre à son jacobin d'introduire Nicot. Le peintre entra avec une expression de calme sur ses traits difformes, et se tint droit devant Robespierre, qui l'examina d'un regard oblique.

Il est remarquable que les principaux personnages de la Révolution étaient d'une laideur prodigieuse, depuis les rudes colosses de Mirabeau et de Danton, depuis la férocité hideuse de David et de Simon, jusqu'à l'apparence repoussante et dégoûtante de Marat et la bilieuse *platitude* des traits de Robespierre. Seulement ce dernier, qui ressemblait, dit-on, à un chat, avait aussi du chat la propreté : sa mise irréprochable, son visage soigneusement rasé, la blancheur féminine de ses mains effilées, faisaient encore mieux ressortir la férocité désordonnée que trahissaient la tenue et l'aspect du peintre sans-culotte.

« Ainsi donc, citoyen, dit Robespierre, tu veux me parler. Je sais que ton mérite et ton patriotisme ont été trop longtemps méconnus. Tu viens solliciter quelque emploi convenable : ne crains rien, parle.

— Vertueux Robespierre, toi qui éclaires le monde, je ne viens pas demander une faveur, mais rendre un service à la

patrie. J'ai découvert une correspondance qui indique un complot dont plusieurs complices sont encore à l'abri du soupçon. »

Il plaça les papiers sur la table. Robespierre s'en empara et les parcourut rapidement d'un œil avide.

« Bon, bon ! se dit-il à lui-même; voilà tout ce que je voulais. Barrère, Legendre! Je les tiens, Camille Desmoulins n'était que leur dupe. Je l'aimais; mais eux, je ne les ai jamais aimés. Merci, citoyen Nicot. Je vois que ces lettres sont adressées à un Anglais. Quel est le Français qui ne doive se méfier de ces loups anglais déguisés en agneaux? La France n'a plus que faire de citoyens du monde : cette farce-là a fini avec Anacharsis Clootz. Je te demande pardon, citoyen Nicot; mais Clootz et Hébert étaient tes amis?

— Hélas ! dit Nicot comme pour s'excuser, nous pouvons tous nous tromper. J'ai cessé de les estimer quand tu t'es déclaré contre eux; car je désavoue plus volontiers mon jugement que ta justice.

— Oui, la justice; je me pique de justice : c'est la seule vertu à laquelle je prétende, » dit doucereusement Robespierre; et, même à cette heure critique de vastes projets, de dangers imminents, de vengeances préméditées, sa nature féline ne put résister à la jouissance qu'il éprouvait à jouer avec une seule et obscure victime. « Enfin, mon bon Nicot, reprit-il, ma justice ne fermera plus les yeux sur tes services. Tu connais ce Glyndon?

— Intimement. Il était mon ami, mais je livrerais mon frère lui-même pour le salut de la patrie. Je ne rougis pas de convenir que j'ai quelques obligations à cet homme.

— Oui-da ! et tu professes bravement et honnêtement cette doctrine, que du moment qu'un homme menace ma vie, toutes les considérations personnelles doivent être oubliées.

— Toutes.

— C'est d'un bon citoyen, honnête Nicot; fais-moi le plaisir d'écrire l'adresse de ce Glyndon. »

Nicot se pencha sur la table. Tout à coup, quand il tenait déjà la plume entre ses doigts, une pensée le traversa; il s'arrêta embarrassé et confus.

« Écris donc, bon Nicot. »

Le peintre obéit lentement.

« Quels sont les compagnons ordinaires de Glyndon ?

— C'est sur ce sujet que je voulais te parler, représentant, dit Nicot. Tous les jours il va chez une femme, une étrangère

qui connaît tous ses secrets; elle feint d'être pauvre et de faire subsister son enfant par son travail. C'est la femme d'un Italien immensément riche, et il est hors de doute qu'elle a des sommes énormes qu'elle dépense à corrompre les citoyens. Elle devrait être arrêtée.

— Écris aussi son nom.

— Mais il n'y a pas de temps à perdre, car je sais que tous deux ont le projet de quitter Paris cette nuit même.

— Notre gouvernement est prompt; bon Nicot, ne crains rien. Hum! hum! »

Robespierre prit le papier sur lequel Nicot venait d'écrire, l'approcha de ses yeux, car il avait la vue courte, et dit avec un sourire :

« As-tu toujours la même écriture, citoyen? Celle-ci me paraît déguisée.

— Je ne voudrais pas qu'ils sussent que c'est moi qui les ai dénoncés, citoyen représentant!

— Très-bien! très-bien! ta vertu aura sa récompense; compte sur moi. Salut et fraternité. »

Il se leva à demi, Nicot se retira.

« Holà! quelqu'un! » s'écria le dictateur en agitant sa sonnette.

Le fidèle jacobin parut.

« Suis cet homme, le citoyen Jean Nicot. Dès qu'il aura dépassé la porte, arrête-le. A la Conciergerie. Attends! Pas d'illégalité. Voici le mandat. L'accusateur public aura mes instructions. Va vite! »

Le jacobin disparut. Toutes traces de maladie, d'infirmité de faiblesse, s'étaient effacées chez Robespierre. Il se releva droit sur ses pieds avec une contraction convulsive de ses traits, et les bras croisés :

« Holà! Guérin! »

L'espion se présenta.

« Prends ces adresses. Il faut qu'avant une heure cet Anglais et cette femme soient en prison; leurs révélations me donneront des armes contre des ennemis plus importants. Il faut qu'ils meurent. Ils périront avec les autres, le 10.... dans trois jours d'ici. Tiens (et il écrivit quelques mots à la hâte)! voilà aussi ton mandat! Pars!

« Et maintenant, Couthon, Payan, nous ne temporiserons plus avec Tallien et sa bande. Je sais que la Convention ne veut pas assister à la fête du 10. Il faut nous en rapporter au

glaive de la loi. Je vais recueillir mes pensées, préparer ma harangue. Demain, je reparaîtrai à la Convention : demain, le brave Saint-Just, de retour de nos armées victorieuses, s'unit à nous; demain, du haut de la tribune, je lancerai la foudre sur les ennemis secrets de la France; demain, je demanderai, à la face du pays, les têtes des conspirateurs. »

CHAPITRE VIII.

Le glaive est contre toi tourné de toutes parts.
(La Harpe, *Jeanne de Naples.*)

Cependant Glyndon, après une entrevue de quelque durée avec C...., pendant laquelle on fit les derniers arrangements pour le départ, plein d'espérance dans ses plans, et ne voyant aucun obstacle qui pût les entraver, se dirigea de nouveau vers la maison de Fillide. Tout à coup, au milieu de ses pensées, il crut entendre une voix qui ne lui était que trop terriblement familière, qui lui murmurait à l'oreille : « Eh quoi! tu voudrais me défier et m'échapper; tu voudrais retourner à la vertu et au bonheur? C'est en vain; il est trop tard. Non! ce n'est plus *moi* qui te poursuivrai; des pas humains, non moins inexorables, s'acharnent maintenant après toi. Pour moi, tu ne me reverras que dans la prison, à minuit, au dernier jour de ta vie. »

Et Glyndon tourna machinalement la tête, et vit derrière lui se glisser à la dérobée un homme qu'il avait déjà vu, sans le remarquer d'une manière particulière. Aussitôt et instinctivement, il comprit qu'il était suivi et surveillé. La rue dans laquelle il passait était obscure et déserte, car la chaleur du jour était intense, et c'était une heure où peu de personnes étaient dehors, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir. Malgré tout son courage, un frisson glacial lui traversa le cœur. Il connaissait trop bien le terrible système qui régnait alors à Paris pour ne pas comprendre tout son danger. Ce qu'est pour la victime de la peste la vue de la première pustule fatale, telle fut pour la victime de la Révolution la vue de l'espion mystérieux. La surveillance, l'arrestation, le juge-

ment, la guillotine; tels étaient les pas rapides et certains de ce monstre que les anarchistes appelaient la Loi! Sa respiration s'accéléra, il entendit distinctement battre son cœur. Il s'arrêta, immobile, à regarder l'ombre, qui s'arrêta aussi derrière lui.

Bientôt la certitude que l'espion était seul, et la tranquillité de la rue ranimèrent son courage; il s'avança vers celui qui le suivait, et qui recula de son côté à mesure qu'il s'avançait.

« Citoyen, tu m'as suivi, dit-il; que me veux-tu?

— Assurément, répondit l'homme avec un sourire affable, les rues sont assez larges pour tous deux; tu n'es pas assez mauvais républicain pour vouloir accaparer à toi seul tout Paris?

— Va devant, alors; je te cède le pas. »

L'homme s'inclina, retira poliment son chapeau, et passa en avant. Le moment d'après, Glyndon s'enfonça dans une ruelle sinueuse, et marcha rapidement à travers un labyrinthe de rues, de passages et d'allées. Peu à peu il se recueillit, se calma, et, regardant derrière lui, il s'imagina avoir dérouté son espion; alors, par une voie détournée, il reprit le chemin de la maison. En débouchant dans une des rues les plus spacieuses, un passant, enveloppé d'un manteau, glissa si rapidement auprès de lui qu'il ne put distinguer ses traits. Le passant lui dit à voix basse :

« Clarence Glyndon! on vous guette; suivez-moi.... »

Puis il marcha vivement devant lui. Clarence se retourna, e vit encore sur ses talons, avec le même sourire servile sur le visage, le personnage auquel il croyait avoir échappé. Il oublia l'injonction que lui avait faite l'étranger de le suivre, et, apercevant tout près une foule arrêtée devant un étalage de caricatures, il plongea au milieu du groupe, gagna une rue voisine, changea de direction, et, après une course longue et rapide, arriva, sans avoir revu l'espion, dans un quartier retiré de la ville. Là, tout semblait si serein et si calme, que son œil d'artiste, même au milieu du danger, se reposa avec plaisir sur la scène qui s'ouvrait devant lui. C'était un espace assez vaste formé par l'élargissement des quais; le fleuve poursuivait son cours paisible, berçant sur sa surface des bateaux de toute sorte. Le soleil dorait les dômes et les clochers innombrables de la ville, et faisait étinceler les blanches demeures d'une noblesse qui n'était plus. C'est là que, fatigué

et hors d'haleine, il s'arrêta un instant, et sentit son front rafraîchi par la brise qui venait de la rivière.

« Pour un moment du moins, se dit-il à lui-même, je suis en sûreté ici. »

Il n'avait pas achevé ce court monologue qu'il aperçut, à trente pas de lui, l'espion. Il demeura immobile sur place : fatigué, épuisé comme il était, toute fuite était impossible. D'un côté, la rivière et pas de pont dans le voisinage ; de l'autre, une longue rangée continue de maisons basses. Au moment où il s'arrêtait, il entendit des éclats de rire et des couplets obscènes sortir d'une des maisons situées entre lui et l'espion. C'était un café de sinistre renom dans le quartier, le rendez-vous ordinaire de la bande noire de Henriot, des créatures et des huissiers de Robespierre. L'espion avait donc poursuivi sa victime jusque dans la gueule de la meute. L'homme s'avança lentement, s'arrêta devant la fenêtre ouverte du café, passa sa tête par l'ouverture, comme pour en faire sortir les habitués en armes.

Au même instant, et pendant que la tête de l'espion était ainsi engagée, à la porte à demi-ouverte d'une maison en face de lui, Glyndon aperçut l'étranger qui l'avait averti. Le personnage, soigneusement enveloppé d'un manteau qui le rendait méconnaissable, lui fit signe d'entrer. Il s'élança sans bruit par l'accès hospitalier ; respirant à peine, il monta, à la suite de l'étranger, un large escalier, passa à travers un appartement vide et, enfin, quand tous deux eurent gagné un petit cabinet, son guide rejeta le large chapeau et l'ample manteau qui jusqu'alors avaient dissimulé sa forme et ses traits, et Glyndon reconnut Zanoni.



Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Ne pense pas que les merveilles de ma magie s'accomplissent par des anges infernaux évoqués des bords du Styx : honte et malédiction à ceux qui ont tenté de commander aux esprits et aux divinités de ce séjour ténébreux.... Mais c'est par l'étude des puissances secrètes des sources minérales, dans l'asile le plus mystérieux de la nature, des plantes qui tapissent ses berceaux les plus verdoyants, et des étoiles qui passent sur le sommet des tours et sur la cime des montagnes.

(*Traduit du Tasse*, XIV, 43.)

« Vous êtes en sûreté ici, jeune Anglais, dit Zanoni en offrant un siége à Glyndon. C'est heureux pour vous que je vous aie enfin découvert.

— Plus heureux serait-il que nous ne nous fussions jamais rencontrés ! Cependant, dans ces dernières heures de ma vie, j'aime à contempler encore une fois le visage de cet être mystérieux à qui je puis attribuer toutes les souffrances que j'aie jamais connues. Ici, du moins, tu ne peux ni me jouer ni m'échapper. Ici, avant que nous nous séparions, tu m'expliqueras la sombre énigme, sinon de ta vie, du moins de la mienne.

—As-tu souffert, pauvre néophyte ? dit Zanoni avec compassion. Oui, je le vois sur ton front; mais pourquoi m'en accuser ? Ne t'ai-je pas averti de te méfier des inspirations de ton esprit? Ne t'ai-je pas conseillé de t'arrêter ? Ne t'ai-je pas dit tout ce qu'il y avait dans l'épreuve de terrible et de hasardeux ? Ne t'ai-je pas même offert de te laisser ce cœur assez puissant pour te satisfaire, Glyndon, quand il m'appartenait? N'est-ce pas toi qui as choisi, courageusement, témérairement, le danger de braver l'initiation ? C'est librement que tu as pris Mejnour pour maître et sa science pour étude.

— Mais d'où me sont venus les désirs insatiables de cette étrange et terrible science ? Je ne les connaissais pas avant que ton mauvais œil tombât sur moi et m'attirât dans l'atmosphère magique de ton être !

— Tu te trompes. Tes désirs étaient en toi, et, de manière

ou d'autre, se seraient fait jour. Tu me demandes l'énigme de ta destinée et de la mienne! Regarde tous les êtres : le mystère n'est-il pas partout? Ton œil peut-il suivre le travail qui mûrit la semence sous la terre? Dans le monde moral comme dans le monde physique, sont ensevelis de sombres et mystérieux secrets mille fois plus merveilleux que le pouvoir que tu m'attribues!

— Ce pouvoir, le désavoues-tu? Confesses-tu que tu es un imposteur, ou oses-tu me dire que tu es en effet vendu à l'Esprit du mal?... un magicien dont le démon familier m'a nuit et jour poursuivi?

— Qu'importe ce que je suis? répliqua Zanoni; ce qui importe, c'est que je puisse t'aider à exorciser ton hideux fantôme, et à revenir encore une fois à l'atmosphère salutaire de la vie commune. Il y a pourtant une chose que je veux bien te dire pour justifier non pas moi-même, mais le ciel et la nature, que tes doutes calomnient. »

Zanoni s'interrompit un instant, puis reprit avec un léger sourire :

« Aux jours de ta jeunesse tu as sans doute lu avec délices ce grand poëte chrétien dont la Muse, comme l'aurore qu'elle chantait, venait sur la terre couronnée de fleurs cueillies au Paradis. Jamais esprit ne fut plus que le sien imbu des superstitions chevaleresques du temps, et assurément le poëte de *la Jérusalem* a anathématisé, à la satisfaction même de l'Inquisiteur qu'il consultait, tous ceux qui pratiquaient des enchantements damnables, invoqués

Per isforzar Cocito o Flegetonte.

Mais, dans ses douleurs et dans ses souffrances, dans la prison de sa folie, ne sais-tu pas que le Tasse lui-même trouva sa consolation et son salut dans la reconnaissance d'une sainte et spirituelle théurgie, d'une magie qui savait évoquer l'ange ou le bon génie, et non le démon? Et ne te souviens-tu pas comment, profondément versé pour son temps dans les mystères du platonisme le plus pur, qui embrasse tous les ordres lumineux, depuis les Chaldéens jusqu'aux Rose-Croix les plus récents; comment, dis-je, dans sa strophe délicieuse, il distingue l'art sombre d'Ismène la science glorieuse de l'enchanteur qui guide et qui seille dans leur mission les champions de la Terrete? A lui, non pas les charmes opérés à l'aide des rebelles

de l'Enfer, mais la connaissance des vertus secrètes de la source et de la plante, les arcanes de la nature inconnue et les mouvements variés des astres. A lui les saintes solitudes du Liban et du Carmel.... Sous ses pieds il voyait les nuages, les neiges, les nuances d'Iris, la génération des pluies et des rosées. L'ermite chrétien qui convertit l'enchanteur lui ordonnait-il de renoncer à ces sublimes études, *le solite arti e l' uso mio?* Non.... mais de les entretenir et de les diriger vers un but digne d'elles. Et c'est dans cette grande conception du poëte que gît le secret de la vraie théurgie qui, dans un siècle plus éclairé, effraye votre ignorance par des appréhensions puériles et par les cauchemars fiévreux d'un malade. »

Zanoni s'arrêta et reprit :

« Dans des siècles reculés, dans une civilisation bien différente de celle qui aujourd'hui absorbe l'individu dans l'État, vivaient des hommes doués d'une âme ardente, d'un désir insatiable d'apprendre. Dans les vastes et solennels empires qu'ils habitaient; il n'y avait nul courant terrestre et turbulent qui fournît une dérivation à la fièvre de leur âme. Jetés dans le moule antique de castes qu'aucune intelligence ne pouvait franchir, qu'aucun courage ne pouvait dépasser, la soif de la sagesse régnait seule dans ces cœurs qui en recueillaient l'étude comme un héritage transmis de père en fils. Voilà pourquoi, même dans les données imparfaites que vous avez sur les progrès des connaissances humaines, vous voyez que, dans les premiers âges, la philosophie ne descendait pas jusqu'aux affaires et jusqu'aux demeures des hommes. Elle habitait au milieu des merveilles d'une création plus élevée; elle cherchait à analyser la formation de la matière, l'essence de l'âme qui la domine; à lire les mystères des mondes de lumière; à plonger dans ces profondeurs de la nature où, d'après les savants, Zoroastre découvrit le premier les arts que votre ignorance comprend sous le nom de magie. Dans un pareil siècle donc, s'élevèrent des hommes qui, au milieu des fantaisies et des illusions de leur classe, s'imaginèrent avoir découvert des rayons d'une science plus brillante et plus solide. Ils crurent à une affinité entre tous les ouvrages de la nature; ils crurent que le plus humble de ces ouvrages contenait une secrète attraction capable de l'élever jusqu'au plus sublime. Des siècles s'écoulèrent, des vies s'usèrent à ces recherches; mais chaque pas fut noté, mesuré, marqué, et devint un jalon pour le petit nombre de privilégiés qui héritèrent du droit de

suivre le même sentier. Enfin de cette obscurité jaillit la lumière; mais ne pense pas, jeune visionnaire, que c'est pour ceux qui entretenaient des pensées profanes, sur qui l'origine du mal conservait quelque empire, que cette aurore brilla enfin. Alors comme aujourd'hui, ce bienfait ne pouvait être conféré qu'aux extases les plus pures de l'imagination et de l'intelligence, que ne troublaient ni les soins vulgaires de la vie, ni les appétits dégradants d'une argile grossière. Loin de recourir à l'aide d'un démon, leur ambition était de s'approcher de la source de tout bien; plus ils s'affranchissaient des limbes du monde planétaire, plus ils étaient pénétrés de la splendeur et de la bonté de Dieu; et s'ils ont cherché et enfin découvert comment, aux yeux de l'Esprit, toutes les modifications de l'être et de la matière peuvent se révéler; s'ils ont découvert comment, pour les ailes de l'Esprit, l'espace entier peut être anéanti; comment, tandis que le corps pesant et massif restait ici-bas comme un tombeau vide, l'idée libre et sans entraves pouvait voler d'astre en astre; s'il est vrai qu'ils firent de telles découvertes, la jouissance la plus sublime de leur science fut d'admirer, de vénérer, d'adorer! Car, ainsi que l'a dit un sage versé dans ces hautes questions, « il existe dans l'âme un principe supérieur à la nature extérieure; par ce principe nous pouvons dépasser l'ordre et les systèmes de ce monde et participer à la vie immortelle et à l'énergie des essences célestes. Quand l'âme s'élève jusqu'à des matières supérieures à elle, elle abandonne l'ordre auquel elle est temporairement unie, et, par un magnétisme religieux, elle est attirée à un ordre supérieur avec lequel elle se mêle et s'identifie[1]. Admettez alors que de tels êtres aient fini par trouver le secret d'arrêter la mort.... de fasciner le danger et l'ennemi.... de passer sans péril à travers les révolutions de la terre, pensez-vous que cette vie eût pu leur inspirer d'autre désir que celui de rechercher avec plus d'ardeur l'Immortel, et de mieux préparer leur intelligence pour cette existence plus élevée, dans laquelle ils pouvaient, une fois le Temps et la Mort détruits, se voir transporter? Bannissez vos sombres soupçons de magiciens et de démons.... l'âme ne peut aspirer qu'à la lumière, et, si notre sublime science a erré, ce n'est que quand elle a oublié qu'il y a des faiblesses, des passions, des chaînes qui ne peuvent disparaître que par la mort que nous avions si vainement vaincue. »

1. Jamblique, *Des mystères*, VII, 7.

Glyndon était loin de s'attendre à ce discours; il demeura quelque temps silencieux et balbutia enfin :

« Mais pourquoi alors, pour moi....

— Pourquoi, poursuivit Zanoni, pour toi le repentir seul et la terreur? Le seuil mystérieux et le formidable Fantôme? Insensé! regarde les éléments ordinaires de la plus vulgaire science. Le novice peut-il, du moment qu'il le veut et le désire, devenir le maître? Suffit-il d'acheter un Euclide pour devenir un Newton? Le jeune homme que favorisent les Muses peut-il dire : « J'égalerai Homère? » Et ce blême tyran, avec les utopies périssables de cent rêveurs, avec les piques de sa multitude sans conscience et sans peur, peut-il à sa volonté tailler dans des liasses de parchemin, à coups de hache et par la main du bourreau, une constitution moins vicieuse que celle qu'a pu renverser une populace en délire? Lorsque, dans les siècles lointains dont j'ai parlé, le penseur aspirait aux hauteurs que d'un bond tu aurais voulu atteindre, il était, dès le berceau, préparé à la carrière qu'il devait fournir. La nature intérieure et extérieure était révélée à ses yeux, année par année, à mesure qu'ils s'ouvraient à la lumière. Il n'était admis à l'initiation pratique que lorsqu'il ne lui restait plus un désir terrestre pour enchaîner cette sublime faculté que vous appelez imagination, pas un désir charnel pour obscurcir cette essence pénétrante que vous nommez intelligence. Et, même alors, qu'il était petit, le nombre de ceux qui parvenaient jusqu'au dernier mystère! Heureux cependant ceux qui échouèrent, puisqu'ils atteignirent plus tôt les gloires saintes dont la Mort est la céleste entrée! »

Zanoni s'arrêta : une ombre de pensée douloureuse couvrit son beau front.

« Existe-t-il donc d'autres mortels, outre toi et Mejnour, qui possèdent ta puissance et connaissent tes secrets?

— Il en a existé d'autres avant nous, mais aujourd'hui nous sommes les seuls qui restions sur la terre.

— Imposteur! tu te trahis! S'ils ont pu conquérir la Mort, pourquoi ne vivent-ils pas?

— Enfant d'un jour! répliqua tristement Zanoni. Ne t'ai-je pas dit que l'erreur de notre science était l'oubli des désirs et des passions que l'esprit ne peut vaincre et dompter d'une manière permanente tant qu'il porte cette enveloppe d'argile? Crois-tu qu'il n'y ait pas de douleur à rejeter tous les liens humains, toute amitié, tout amour? ou bien à voir, jour après



jour, l'amitié et l'amour se flétrir dans notre vie, comme des fleurs périssables sur une tige perpétuelle ? Peux-tu t'étonner que, doués du pouvoir de vivre jusqu'à la fin du monde, nous préférions cependant mourir même avant l'heure commune ? Étonne-toi plutôt qu'il s'en trouve deux qui se soient si fidèlement attachés à la terre. Pour moi, je l'avoue, la terre a encore des charmes. Je parvins au dernier secret mystérieux quand ma jeunesse était encore dans tout son éclat, et la jeunesse prête à tout ce qui m'environne sa riche et radieuse beauté ; pour moi, vivre c'est encore jouir. Le front de la Nature n'a point perdu sa fraîcheur ; il n'est pas un brin d'herbe où je ne puisse découvrir un charme nouveau.... une merveille inaperçue. Ce qu'est pour moi ma jeunesse, sa vieillesse l'est pour Mejnour. Il te dira que la vie pour lui n'est que le pouvoir d'examiner, et ce n'est que lorsqu'il aura épuisé les merveilles que le Créateur a semées sur la terre, qu'il demandera pour son esprit renouvelé de nouvelles régions à explorer. Nous sommes les types des deux essences de ce qui est impérissable : de l'art qui jouit et de la science qui contemple ! Et maintenant, pour que tu te consoles d'avoir été exclu de la participation de ces secrets, sache que l'idée doit si complétement se détacher de tout ce qui occupe et émeut les hommes, qu'elle doit être si libre de tout ce qui désire, qui aime, qui hait, que pour l'ambitieux, pour l'amant, pour l'envieux, ce pouvoir est inefficace. Moi enfin, lié, aveuglé par le plus commun des liens de famille ; moi, sans lumière, sans secours, je te conjure, toi, l'aspirant repoussé et vaincu, je te conjure de me diriger, de me guider.... Où sont-ils ? Oh ! dis-moi.... Parle ! Ma femme ! mon enfant ! tu es muet ! Oh ! tu sais maintenant que je ne suis pas un ennemi ni un magicien. Je ne puis te donner ce qui est incompatible avec tes facultés ; je ne puis réussir là où l'impassible Mejnour a échoué ; mais le premier don après celui-là, je puis te le donner : je puis te réconcilier avec le monde de chaque jour et mettre la paix entre ta conscience et toi.

— Le promets-tu ?

— Au nom de leurs douces vies, je le promets ! »

Glyndon regarda et crut. Il murmura à voix basse l'adresse de la maison où sa fatale présence avait déjà introduit le désespoir et la mort.

« Sois béni ! s'écria Zanoni avec une explosion de passion. Oui, tu seras béni. Eh quoi ! ne pouvais-tu t'apercevoir qu'à

l'entrée de tous les mondes surnaturels veille la race qui intimide et qui épouvante? Et même, dans ce monde d'ici-bas, qui donc a jamais quitté les régions de l'habitude et des préjugés acquis, sans se sentir tout d'abord saisir par une terreur sans forme et sans nom ? Partout autour de toi, partout où l'homme aspire et travaille; dans la retraite du penseur, dans le conciliabule du démagogue, dans le camp du guerrier, partout, quoiqu'il ne l'aperçoive pas, sombre et menaçante veille l'ineffable Terreur. Mais là seulement où tu t'es aventuré, le Fantôme est *visible*, et jamais il ne cessera de te poursuivre jusqu'à ce que tu puisses passer à l'infini comme le séraphin, ou comme un enfant revenir à la vie habituelle et familière! Mais réponds à ceci : Lorsque tu as cherché à demeurer fidèle à quelque résolution vertueuse prise avec calme, et que le Fantôme s'est tout à coup dressé devant toi; quand sa voix t'a dit tout bas : « Désespère »; quand son regard livide a cherché à te rejeter par la terreur dans ces scènes d'intrigue mondaine ou de désordre, pendant lesquelles il disparaît pour te laisser à des ennemis plus implacables que lui, as-tu jamais bravement résisté au spectre et à ton effroi? As-tu jamais dit : « Quoi qu'il arrive, je veux m'attacher à la vertu? »

— Hélas! dit Glyndon, il y a bien peu de temps que j'ai osé le faire.

— Et tu as senti que le Fantôme devenait moins distinct, et sa puissance plus faible?

— Cela est vrai.

— Réjouis-toi, alors! tu as surmonté la véritable terreur de la mystérieuse épreuve. La résolution est la première victoire. Réjouis-toi, car l'exorcisme est infaillible. Tu n'es pas de ceux qui, niant une vie future, deviennent victimes de l'inexorable terreur. Quand donc les hommes finiront-ils par apprendre que, si la grande religion insiste si rigoureusement sur la nécessité de la foi, ce n'est pas seulement parce que la foi conduit à la vie future, mais parce que sans la foi il n'y a rien d'excellent dans cette vie. La foi, c'est quelque chose de plus sage, de plus heureux, de plus divin que ce que nous voyons sur la terre. L'artiste l'appelle idéal; les prêtres, foi. L'idéal et la foi sont identiques. Reviens, voyageur égaré, reviens, comprends tout ce qui réside de beau, de saint, dans la vie ordinaire de tous les jours. Arrière, spectre horrible! arrière, à ton sombre portique! et toi, ciel d'azur, laisse tomber sur ce cœur d'enfant ton calme sourire, le rayon de ton

étoile du soir et de celle du matin, une seule et même étoile sous le double nom de souvenir et d'espérance. »

Tout en parlant, Zanoni posa sa main sur le front brûlant de son interlocuteur étonné et exalté : tout à coup une sorte d'extase s'empara de lui ; il crut être retourné à la patrie de son enfance ; il se retrouva dans la petite chambre où, près de son berceau, sa mère veillait et priait. Elle était là, cette chambre de l'enfant, visible, palpable, et rien n'y était changé. Dans un angle le lit modeste; sur les murs, les rayons remplis de saints livres; le premier chevalet même sur lequel il avait pour la première fois cherché à fixer l'idéal sur la toile, il était là couvert de poussière, brisé, dans un coin. Sous la fenêtre s'étendait le vieux cimetière, il le vit vert dans le lointain, et les ifs inondés de soleil; il vit la tombe où père et mère reposaient côte à côte, et le clocher montrant du doigt le ciel, symbole des espérances de ceux qui ont confié à la terre des cendres chéries; à son oreille retentit le son des cloches avec leur carillon de fête ; loin de lui s'envolèrent les visions d'effroi et de terreur qui l'avaient poursuivi et bouleversé; la jeunesse, l'enfance, et jusqu'aux premières années de l'existence, lui revinrent avec leurs joies et leurs espérances innocentes; il lui sembla qu'il tombait à genoux pour prier. Il s'éveilla... il s'éveilla avec des larmes délicieuses : il sentit que le Fantôme avait à jamais disparu. Il regarda autour de lui : Zanoni était parti; sur la table étaient ces lignes, dont l'encre était encore humide :

« Je trouverai des moyens pour te faire échapper. Ce soir, au moment où l'horloge sonnera neuf heures, un bateau t'attendra sur la rivière devant cette maison; le batelier te conduira à un asile où tu peux attendre en sûreté la fin de ce règne de la terreur, qui expire. Ne pense plus à l'amour sensuel qui t'a séduit et presque perdu. Il t'a trahi; il t'aurait anéanti. Tu regagneras ta patrie en sûreté; de longues années te restent encore pour méditer sur le passé, pour le réparer. Quant à l'avenir, que ta vision soit ton guide, et tes larmes ton baptême ! »

L'Anglais suivit à la lettre ces prescriptions, et en vérifia l'exactitude.



CHAPITRE X.

Quid mirare meas tot in uno corpore formas[1]?
(PROPERT.)

ZANONI A MEJNOUR.

« Elle est dans une de leurs prisons, de leurs inexorables prisons. C'est l'ordre de Robespierre. J'ai découvert que Glyndon en est la cause. Voilà donc quel était, dans leurs deux destinées, ce rapport terrible que je ne pouvais démêler, mais qui, jusqu'à ce qu'il fût brisé comme il l'est maintenant, enveloppait Glyndon lui-même dans un nuage obscur ! En prison ! en prison ! c'est la porte du tombeau. Son jugement, et la suite inévitable d'un tel jugement, ont lieu dans trois jours. Le tyran a fixé au 10 thermidor l'exécution de tous ses plans sanguinaires. La mort des innocents jettera la terreur dans la cité, et pendant ce temps ses satellites massacreront ses ennemis. Il ne reste qu'une seule espérance : c'est que la puissance qui maintenant juge ce juge sanglant fasse de moi un instrument pour précipiter sa chute. Deux jours seulement me restent : deux jours ! Le trésor du temps qui me reste se réduit à deux jours ; au delà, la nuit, la solitude. Je puis encore la sauver. Le tyran tombera la veille du jour qu'il a désigné pour le massacre. Pour la première fois je me mêle aux luttes et aux intrigues des hommes ; mon âme, de l'abîme du désespoir, s'élance debout, ardente, et armée pour le combat. »

. . . .

Un rassemblement s'était formé dans les environs de la rue Saint-Honoré; on venait d'arrêter un jeune homme par ordre de Robespierre. On le savait au service de Tallien, le chef de l'opposition à la Convention, l'ennemi que le tyran n'a osé attaquer jusqu'ici. Cet incident avait donc produit une plus grande sensation que ne le fait ordinairement une circonstance aussi commune qu'une arrestation sous le règne de la Terreur.

1. Pourquoi t'étonner que j'aie avec un seul corps tant de formes diverses ?

Dans la foule étaient des amis de Tallien, des ennemis du tyran, beaucoup d'hommes las enfin de voir le tigre entraîner à son repaire victimes sur victimes. Des rumeurs sourdes et de mauvais augure se faisaient entendre : des gens irrités suivaient les agents qui saisissaient le prisonnier; et, quoiqu'ils n'osassent résister ouvertement, les derniers rangs de la foule pressaient ceux qui étaient devant eux et obstruaient la marche du captif et de ses gardiens. Le jeune homme tenta de s'échapper, et, par un violent effort, parvint à se dégager de leur étreinte. La foule s'ouvrit et se referma pour le protéger, il plongea et disparut dans leurs rangs; mais tout à coup des pas de chevaux retentirent sur le pavé; le sauvage Henriot et sa troupe chargeaient la foule. Le rassemblement se dissipa effrayé, le prisonnier fut de nouveau saisi par un des partisans du dictateur. A ce moment, une voix dit tout bas au captif :

« Tu as sur toi une lettre; si on la trouve, ta dernière espérance est détruite. Donne-la-moi ! je la porterai à Tallien. »

Le prisonnier, étonné, se retourna, vit dans les yeux de l'étranger une expression qui l'encouragea; la cavalerie arrivait rapidement; le jacobin qui avait ressaisi le prisonnier s'écarta pour se dégager des pieds des chevaux; l'occasion était favorable; le moment d'après, l'étranger avait disparu.

. . . .

Les principaux ennemis du tyran étaient réunis à la maison de Tallien. Le péril commun établit une communauté d'amitié. Toutes les factions renoncèrent pour une heure à leurs dissensions, afin de s'unir contre l'homme formidable qui, sur les têtes de toutes les factions, marchait vers un trône sanglant. Là se trouvait le hardi Lecointre, l'ennemi déclaré; là le cauteleux et rampant Barrère, qui cherchait à accorder tous les extrêmes, le héros des lâches ; Barras, calme et contenu; Collot d'Herbois, respirant la colère et la vengeance, et ne s'apercevant pas que les crimes de Robespierre couvraient mal les siens.

La réunion fut agitée et indécise ; la terreur, éveillée par le succès uniforme et par la prodigieuse énergie de Robespierre, dominait encore la majorité des esprits. Tallien, que le tyran redoutait plus que tous, et qui seul pouvait donner à tant de passions rivales une tête, une direction et une force, était trop souillé par le souvenir de ses propres cruautés, pour ne

pas se sentir embarrassé dans son rôle de champion de la pitié.

« Il est vrai, dit-il, après un discours exalté de Lecointre, il est vrai que l'usurpateur nous menace tous. Mais il est encore si aimé de la populace, si bien soutenu par ses jacobins, qu'il vaut mieux ajourner des hostilités ouvertes jusqu'à ce que l'heure soit plus mûre. Une tentative sans succès nous livrerait, pieds et poings liés, à la guillotine. Chaque jour ne peut qu'affaiblir sa puissance; l'attente est notre auxiliaire le plus précieux! »

Il parlait encore, et jetait de l'eau sur le feu, quand on vint lui dire qu'un inconnu demandait à le voir pour une affaire qui ne pouvait souffrir de retard.

« Je n'ai pas le temps, » s'écria l'orateur impatienté.

Le messager déposa un billet sur la table. Tallien l'ouvrit et y lut ces mots au crayon :

De la part de Teresa de Fontenai.

Il pâlit, se leva, courut à l'antichambre, et y trouva un visage qui lui était complétement inconnu.

« Espoir de la France, dit l'étranger d'une voix qui fit vibrer le cœur de Tallien, votre serviteur est arrêté dans la rue. J'ai sauvé votre vie et celle de la femme qui vous appartiendra un jour; je vous apporte cette lettre de Teresa de Fontenai. »

Tallien, d'une main tremblante, ouvrit la lettre et lut :

« Dois-je toujours vous implorer en vain? Encore une fois, je vous le répète, ne perdez pas une heure, si vous tenez à votre vie et à la mienne. Mon jugement et ma mort sont fixés au troisième jour après celui-ci, au 10 thermidor. Frappez pendant qu'il en est temps encore; frappez le monstre, il vous reste deux jours. Si vous hésitez, si vous ajournez.... vous me verrez pour la dernière fois, quand je passerai sous vos fenêtres pour me rendre à l'échafaud. »

« Son jugement vous compromettra, dit l'étranger, sa mort ne fera que devancer la vôtre. Ne craignez rien de la populace; la populace a cherché à délivrer votre domestique. Ne craignez rien de Robespierre; il se livre lui-même à vous. Demain il vient à la Convention, demain il vous faudra jouer, sur un dernier coup de dés, votre tête contre la sienne.

— Il vient demain à la Convention? Et qui êtes-vous pour savoir si bien ce que j'ignore?

— Un homme qui voudrait, comme vous, sauver une femme, une femme qu'il aime. »

Avant que Tallien fût revenu de sa surprise, l'inconnu avait disparu.

Le vengeur retourna à ses associés, mais il n'était plus le même. J'ai appris des nouvelles, n'importe lesquelles, qui ont changé mon plan. Le 10 nous sommes destinés à l'échafaud. Je rétracte mon avis. Plus de retard ; Robespierre vient demain à la Convention, c'est là qu'il faut le braver et l'écraser. De la montagne, il verra l'ombre de Danton : de la plaine se lèveront dans leurs suaires sanglants les spectres de Vergniaud et de Condorcet.

« *Frappons! frappons!* s'écria Barrère lui-même, rendu énergique par l'audace de son collègue.... frappons! il n'y a que les morts qui ne reviennent pas ! »

Il est remarquable (et c'est un fait attesté par les mémoires du temps) que, pendant cette journée et cette nuit du 7 thermidor: un homme étranger à tous les événements antérieurs de cette époque orageuse se montra sur différents points de la ville ; dans les cafés, dans les clubs, dans les lieux de réunion des différentes factions ; qu'à l'étonnement et à la terreur des auditeurs, il parla tout haut des crimes de Robespierre, et prédit sa chute imminente ; et tout en parlant il remuait les cœurs, dissipant les terreurs qui les entravaient, les enflammant d'une indignation et d'une audace extraordinaires. Mais ce qui les étonna le plus, c'est qu'aucune voix ne répliqua, aucune main ne se leva contre lui, aucune créature du tyran ne cria : « Arrêtez le traître ! » Dans cette impunité, comme dans un livre, on pouvait lire que la populace avait délaissé l'homme de sang. Une fois seulement, un jacobin farouche et bronzé s'élança de la table où il buvait, et s'approchant de l'étranger lui dit :

« Au nom de la République, je t'arrête!

— Citoyen Aristide, dit l'étranger à voix basse, va chez Robespierre ; il est sorti, et, dans la poche gauche du vêtement qu'il a quitté, il n'y a pas une heure, tu trouveras un papier, quand tu l'auras lu, reviens. Je t'attendrai, et, si alors tu veux m'arrêter, je me rendrai sans résister. Regarde autour de toi ces visages menaçants : touche-moi *maintenant* et tu seras mis en pièces. »

Le jacobin se sentit contraint d'obéir comme malgré lui. Il sortit en grommelant ; il revint, l'étranger était encore là.

« Merci ! citoyen, dit-il, et il accompagna ce remercîment

d'une énergique imprécation jacobine; merci! le lâche avait mon nom sur sa liste! »

Là-dessus le jacobin Aristide sauta sur la table, et s'écria : « Mort au tyran! »

CHAPITRE XI.

Le lendemain, 8 thermidor, Robespierre se décida à prononcer son fameux discours.
(THIERS, *Hist. de la Révol.*)

Le matin du 8 thermidor (26 juillet) est arrivé. Robespierre est allé à la Convention; il y est allé avec sa harangue laborieusement préparée, il y est allé avec ses phrases philanthropiques et vertueuses, il y est allé pour choisir ses victimes. Tous ses agents sont préparés à le recevoir: le féroce Saint-Just est arrivé de l'armée pour seconder son courage et enflammer sa colère. Son apparition de mauvais augure prépare l'assemblée à une crise.

« Citoyens! s'écrie la voix grêle de Robespierre, d'autres vous ont retracé des peintures flatteuses; moi, je viens vous annoncer d'utiles vérités.

. . . .

« Et ils attribuent à moi et à moi seul tout ce qui se commet de sévérités, de crimes; c'est Robespierre qui le veut, c'est Robespierre qui l'ordonne. Ils m'appellent tyran; pourquoi? Parce que j'ai acquis quelque influence. Comment l'ai-je acquise? en disant la vérité; et qui ose prétendre que la vérité doive être sans force dans la bouche des représentants du peuple français? Sans doute la vérité a sa puissance, son entraînement, son despotisme, ses accents touchants ou terribles qui retentissent dans le cœur vertueux comme dans la conscience coupable, et que le mensonge ne peut pas plus contrefaire que Salmonée ne put forger les foudres de l'Olympe. Que suis-je, moi qu'on accuse? Un esclave de la liberté, un martyr vivant de la République, la victime, mais aussi l'ennemi du crime. Tous les scélérats m'insultent, et des actions légitimes chez d'autres sont des crimes chez moi. Il suffit de me connaître pour

être calomnié. C'est dans mon zèle même qu'on trouve des preuves de ma culpabilité. »

Il s'arrêta; Couthon essuya ses yeux, Saint-Just murmura une approbation, et lança des regards sévères sur la montagne agitée. Un silence morne, lugubre, glacial, plana sur l'assemblée. L'effet de la dernière phrase de l'orateur était manqué. Il jeta les yeux autour de lui. Oh! cette apathie, il va bientôt l'éveiller. Il continue; il ne se loue plus, il ne se plaint plus. Il dénonce, il accuse. Les flots de son venin débordent; il le lance sur tous à la fois, sur Paris, l'armée, les finances, la guerre, tout enfin. Plus aiguë, plus perçante retentit sa voix :

« Une conspiration existe contre la liberté. Elle tire toute sa force d'une coalition criminelle formée au sein de la Convention, et qui a ses complices au sein même du Comité de salut public.... Quel remède à ce mal? Punir les traîtres, épurer le Comité, écraser toutes les factions sous le poids de l'autorité nationale, élever sur leurs ruines le pouvoir de la liberté et de la justice. Tels sont les principes de cette réforme. Est-ce être ambitieux que de les proclamer? Alors ces principes sont proscrits et la tyrannie règne sur nous! Car, que pouvez-vous objecter contre un homme qui est dans son droit, et qui sait du moins une chose, mourir pour sa patrie? Je suis fait pour combattre le crime, et non pour le gouverner. Le temps, hélas! n'est point encore venu où les hommes de mérite peuvent servir impunément leur pays. Tant que les scélérats seront au pouvoir, les défenseurs de la liberté seront les seuls proscrits. »

Pendant deux heures, à travers l'auditoire sombre et glacé, retentit d'une voix glapissante ce discours de mort. Il commença dans le silence, il se termina dans le silence. Les ennemis de l'orateur avaient peur d'exprimer leur ressentiment; ils ne connaissaient pas encore la force relative des partis. Ses partisans avaient peur d'applaudir; ils ne savaient pas qui, parmi leurs amis ou leurs parents, allait être dénoncé. « Prends garde, se disaient-ils l'un à l'autre : c'est toi qu'il menace. » Mais, malgré son silence, l'assemblée pensa un moment être subjuguée. Il y avait toujours autour de cet homme terrible le charme d'une impérieuse et inflexible volonté. Il n'était pas ce qu'on appelle un grand orateur, mais il ne manquait pas d'audace, il était maître souverain de ses paroles : car ses paroles semblaient des faits quand elles tombaient de la bouche d'un homme qui d'un signe de tête faisait manœuvrer les troupes de Henriot,

et influençait le jugement de René Dumas, le sinistre président du tribunal révolutionnaire. Lecointre de Versailles se leva, et il y eut un mouvement marqué d'attention : Lecointre était un des ennemis les plus mortels du tyran. Quelle fut la terreur de la faction de Tallien, combien fut triomphant le sourire de Couthon, quand Lecointre se contenta de demander que le discours fût imprimé! Tout sembla paralysé. A la fin Bourdon de l'Oise, dont le nom était doublement inscrit dans la liste fatale du dictateur, s'avança à la tribune, et proposa une contre-résolution hardie, à savoir que le discours fût soumis aux comités que ce discours même accusait; nulle approbation ne fut encore témoignée par les conspirateurs : ils demeurèrent immobiles et comme glacés. Le timide Barrère, toujours ami de la prudence, regarde autour de lui avant de se lever; il se lève : il vote avec Lecointre! Couthon profita de l'occasion, et de sa place[1] (privilége toléré exclusivement chez ce philantrope paralysé), sa voix mélodieuse chercha à convertir la crise en triomphe. Il demanda, non-seulement que la harangue fût imprimée, mais envoyée à toutes les communes et à toutes les armées; il était nécessaire, selon lui, de soulager, de consoler un cœur froissé par l'injustice. Les députés les plus patriotiques avaient été accusés de verser le sang. « Ah! s'il croyait, lui Couthon, avoir provoqué la mort d'un seul innocent, il s'immolerait lui-même de désespoir. Admirable et touchante tendresse! et, tout en parlant, il caressait un petit épagneul sur ses genoux. Bravo, Couthon, Robespierre triomphe! Le règne de la Terreur durera! La docilité habituelle vient planer comme une colombe sur l'assemblée apaisée! Elle vote l'impression du discours, et sa distribution dans toutes les municipalités. Des bancs de la montagne, Tallien alarmé, atterré, impatient et indigné, lève ses regards vers la tribune réservée au public. Tout à coup, il rencontra le regard de l'inconnu qui lui avait apporté la lettre de Teresa de Fontenai. Ce regard le fascina. Plus d'une fois depuis il a raconté que l'expression de ces yeux, fixe, sérieuse, pleine à la fois de reproches, d'encouragements et de triomphe, l'avait rempli d'une vie, d'une ardeur nouvelles. Elle parla à son cœur comme le clairon au cheval de guerre. Il

1. M. Thiers, dans son histoire, commet ici une erreur singulière, il dit : « Couthon *s'élance* à la tribune, » Pauvre Couthon ! dont la moitié du corps était mort, qui se faisait rouler en chaise à la Convention, et qui parlait assis. (*Note de l'auteur.*)

se leva de sa place ; il parla bas à ses confédérés ; l'esprit qu'il avait aspiré était contagieux ; les hommes que Robespierre avait spécialement dénoncés, et qui voyaient le glaive suspendu sur leurs têtes, sortirent enfin de leur torpeur létbargique. Vadier, Cambon, Billaud-Varennes, Panis, Amar, se levèrent à la fois; tous à la fois demandèrent la parole. Vadier parle le premier, les autres lui succèdent tour à tour. Elle fit éruption, la formidable Montagne, avec ses flammes, avec sa lave dissolvante; flot sur flot, il se rue toute une légion de Cicérons sur Catilina éperdu. Robespierre faiblit, hésite, cherche à expliquer, à se rétracter! Ils puisent un nouveau courage dans ses nouvelles craintes ; ils l'interrompent, ils étouffent sa voix, ils demandent l'annulation du vote. Amar propose de nouveau que le discours soit renvoyé aux comités ; aux comités, à ses ennemis! Confusion, bruit, tumulte! Robespierre se drape dans un dédain silencieux et superbe. Pâle, défait, mais non encore anéanti, il se dresse debout, orage lui-même au milieu de cet orage!

La proposition passe. Tous prévoient la défaite et la chute du dictateur. Un cri isolé s'échappe des tribunes ; il est répété, il passe dans la salle entière, il devient le cri unanime de l'auditoire. « A bas le tyran! Vive la république! »

CHAPITRE XII

> Auprès d'un corps aussi avili que la Convention, il restait des chances pour que Robespierre sortît vainqueur de cette lutte.
> (LACRETELLE.)

Quand Robespierre quitta la salle, il se fit au dehors un morne et sinistre silence. Dans tout pays le troupeau populaire prend parti pour le succès ; les rats désertent la tour qui va crouler. Mais Robespierre, qui manquait de courage véritable, ne manquait pas d'orgueil; et ce vice supplée parfois à cette vertu ; pensif, et avec un front impénétrable, il fendit la foule appuyé sur Saint-Just, et suivi de Payan et de son frère.

Arrivé sur la place, Robespierre rompit brusquement le silence :

« Combien de têtes devaient tomber le 10 ?



— Quatre-vingts, répondit Payan.

— Ah ! il ne faut pas attendre jusque-là ; un jour peut perdre un empire : il faut que le terrorisme nous serve encore. »

Il demeura quelques instants silencieux, et ses yeux errèrent avec inquiétude sur la rue.

« Saint-Just, dit-il brusquement, on n'a pas trouvé cet Anglais dont les révélations ou dont le jugement auraient écrasé les Tallien et les Amar. Non ! non ! mes jacobins eux-mêmes deviennent aveugles et stupides.

— Mais ils ont arrêté une femme.

— Une femme seulement !

— C'est la main d'une femme qui a tué Marat, » dit Saint-Just.

Robespierre s'arrêta court, et respira péniblement.

« Saint-Just, dit-il, une fois ce péril passé, nous fonderons le règne de la paix. Il y aura des maisons et des jardins destinés aux vieillards. Déjà David fait le plan des portiques. On nommera des hommes vertueux pour instruire la jeunesse. Le vice et le désordre ne seront plus exterminés ; non ! mais seulement bannis. Il ne faut pas que nous mourions encore. La postérité ne peut nous juger que lorsque notre œuvre sera terminée. Nous avons rétabli l'Être suprême : mais il nous faut réformer ce monde corrompu. Tout sera amour et fraternité, et.... Simon ! Simon ! attends.... ton crayon, Saint-Just. »

Et Robespierre écrivit à la hâte.

« Porte ceci au citoyen président Dumas. Va vite, Simon. Ces quatre-vingts têtes doivent tomber *demain*; demain, Simon. Dumas avancera d'un jour leur jugement. J'écrirai à Fouquier-Tinville. Ce soir, Simon, rendez-vous aux Jacobins ; là nous dénoncerons la Convention tout entière ; là, nous rallierons autour de nous les derniers amis de la France et de la liberté. »

Un cri se fit entendre derrière eux, à quelque distance. « Vive la république ! »

L'œil du tyran lança un éclair de vengeance.

« La république ! bah ! ce n'est pas pour une telle canaille que nous avons démoli une monarchie de mille ans. »

Le jugement, l'exécution, sont avancés d'un jour. Aidé des renseignements mystérieux qui l'avaient jusqu'alors animé [illegible] soutenu, Zanoni comprit que ses efforts avaient été sté- [illegible] savait que Viola était sauvée si elle survivait d'une heu[illegible]ran. Il savait que les heures de Robespierre étaient comptées, [illegible] le 10 thermidor, qu'il avait désigné pour l'exé-

cution de ses dernières victimes, le verrait monter lui-même à l'échafaud. Tous les efforts, toutes les combinaisons de Zanoni avaient tendu à la ruine du bourreau et de son règne sanglant. Avec quel succès? Un seul mot du tyran en avait déjoué le résultat. L'exécution de Viola était avancée d'un jour. Vain prophète, qui voudrais t'ériger en instrument de l'Éternel, les dangers qui environnent maintenant le tyran ne font que précipiter la perte de ses victimes : demain quatre-vingts têtes, et parmi elles celle qui s'est reposée sur ton cœur! Demain! et cette nuit Maximilien est sauvé!

CHAPITRE XIII.

Erde mag zurück in Erde stäuben
Fliegt der Geist doch aus dem morschen Haus
Seine Asche mag der Sturmwind treiben,
Sein Leben dauert ewig aus[1]. (ELEGIE.)

Demain! et déjà le crépuscule voile les cieux. L'une après l'autre les douces étoiles éclosent au firmament. La Seine, dans son cours paisible, tremble encore sous le dernier baiser du couchant enflammé; et là-bas, dans l'espace azuré, un dernier reflet du soleil fait rayonner les tours de Notre-Dame; et là-bas aussi, dans l'espace azuré, un dernier reflet du soleil fait étinceler le triangle sanglant de la guillotine. Dirigeons nos pas vers cet édifice rongé par le temps, autrefois l'église et le couvent des Frères prêcheurs, connus sous le nom vénérable alors de Jacobins : c'est là que s'assemblent les jacobins d'aujourd'hui. Là, dans une salle oblongue, autrefois la bibliothèque des paisibles religieux, se réunissent les idolâtres de saint Robespierre. Deux tribunes immenses, érigées à chaque extrémité, contiennent la lie la plus abjecte d'une hideuse populace, dont la majorité se compose des *furies de la guillotine.* Au milieu de la salle sont le bureau et le fauteuil du président, la chaire, longtemps conservée par les moines pieux,

1. La terre peut s'écrouler sur la terre, l'esprit échappera de sa prison fragile; le vent de l'orage peut disperser ses cendres, mais son être dure éternellement.

comme une relique du docteur angélique saint Thomas d'Aquin ! Au-dessus de ce siége est dressé le buste menaçant de Brutus. Une lampe de fer à deux branches répand sur la vaste salle une lueur indécise, épaisse et fuligineuse, qui prête aux visages farouches de ce Pandémonium une nouvelle expression de sinistre laideur. Là, du trône de l'orateur, se fait entendre encore la voix glapissante et irritée de Robespierre.

Cependant, tout est chaos, désordre, audace et hésitation confuse dans le conciliabule de ses ennemis. Les bruits circulent de rue en rue, de maison en maison, sur tous les points de réunion. Devant l'orage, les hirondelles abaissent leur vol, le bétail se groupe et se rassemble. Et au-dessus de cette rumeur de tant de vies, de tant de choses éphémères, seul, dans sa chambre, veillait celui dont la jeunesse radieuse (symbole de la fraîcheur impérissable du calme idéal au milieu de la réalité mobile et passagère) avait traversé intacte des siècles amoncelés.

Tous les efforts que pouvaient suggérer la prudence humaine et le courage humain avaient été tentés en vain. De tels efforts étaient inefficaces en effet, lorsque dans ces saturnales de la mort il s'agissait de sauver une vie. La chute de Robespierre eût pu seule sauver ses victimes ; maintenant trop tardive, cette chute ne pouvait plus que les venger.

Une fois encore, dans cette suprême agonie de la surexcitation et du désespoir, le *Voyant* s'était replongé dans la solitude pour y invoquer l'aide et le secours de ces mystérieux médiateurs entre la terre et le ciel, qui avaient renoncé à toute communication avec l'esprit soumis aux entraves de l'existence mortelle. Dans l'angoisse amère, dans le désir intense de son cœur, dormait peut-être encore à son insu une puissance qu'il n'avait pas encore évoquée : car, quel est l'homme qui n'a senti combien le glaive acéré de l'extrême douleur tranche et use ces liens de doute et de faiblesse qui attachent l'âme humaine dans sa sombre et transitoire cellule ? n'est-ce pas du sein de la foudre et du nuage embrasé que s'élance l'aigle olympien qui seul peut nous ravir aux cieux ?

L'invocation fut entendue ; les liens des sens furent brisés devant l'esprit lucide. Il regarda : il vit.... non ! non pas l'être qu'il avait appelé avec sa forme lumineuse, avec l'ineffable sérénité de son sourire, non pas son familier, son Adon-Aï, le fils de la Gloire et de l'Étoile, mais le mauvais Présage, la sombre chimère, l'implacable ennemi avec ce regard infernal,

brûlant d'une joie haineuse et triomphante. Le spectre ne se retirait plus, il ne rentrait plus dans l'ombre; il se dressait devant lui, droit, gigantesque; le visage, que nulle main mortelle n'avait jamais dévoilé, était encore caché, mais la forme était plus distincte, plus corporelle, et il en émanait une atmosphère d'horreur, de rage, de terreur. Comme une montagne de glace, le souffle de ce fantôme congela l'air; comme un nuage, il remplit la chambre et déroba sous un rideau de ténèbres les étoiles du ciel.

« Voici, dit la voix, voici que je reviens. Tu m'as dérobé une plus humble proie : maintenant, exorcise-toi toi-même. Ta vie t'a quitté pour vivre dans le cœur d'une fille de la tombe et du ver sépulcral. C'est dans cette vie que je viens te visiter de mon pas implacable. Tu es revenu au seuil, toi dont le pied avait touché le bord de l'infini. Et, comme le spectre qu'il redoute et qu'il voit s'empare d'un enfant dans les ténèbres, ainsi, mortel puissant qui veux vaincre la mort, je m'empare de toi.

« Retourne, esclave! retourne à la servitude. Si tu as répondu à ma voix qui ne t'appelait pas, si tu es venu, ce n'est pas pour commander, mais pour obéir. Toi, à qui je dois le don de vies plus précieuses et plus chères que la mienne, je t'ordonne, non pas par un charme magique, mais par la vertu d'une âme plus puissante que ton essence malfaisante, je t'ordonne de me servir encore, et redis une fois encore le secret qui peut sauver les vies que tu m'as permis, par la faveur plus puissante du maître universel, de retenir quelque temps dans leur prison d'argile. »

Plus étincelant, plus dévorant, brûla l'éclair livide de ses yeux, plus visible et plus colossal se dressa le Fantôme grandi; une haine plus dédaigneuse et plus implacable encore vibra dans cette voix qui répondit :

« As-tu espéré que mon don pût être pour toi autre chose qu'une malédiction? Heureux si tu avais eu à déplorer des morts produites par la main bienfaisante de la nature, si tu n'avais jamais su quelle consécration le nom de mère répand sur la beauté, si jamais, penché sur ton premier-né, tu n'avais senti l'impérissable douceur de l'amour d'un père! Ils sont sauvés, pour quoi? la mère pour une mort de violence, de honte, de sang, pour que la main du bourreau écarte ces cheveux où se sont égarés tes baisers de fiancé. L'enfant, le premier et le dernier de ta postérité, par qui tu espérais fon-

der une race destinée à entendre l'harmonie des harpes célestes et glisser en compagnie de ton familier, d'Adon-Aï, sur les fleuves d'azur de la béatitude; l'enfant, sauvé pour vivre quelques jours encore comme un fungus dans un caveau funèbre; végétation étiolée du donjon hideux, mourant victime de la cruauté, de l'oubli, de la faim. Ha ha! toi qui défiais la mort! apprends comment meurent les immortels quand ils aiment ce qui est mortel. Voilà, Chaldéen, quels sont mes dons. Maintenant je m'empare de toi, je t'enveloppe de ma présence pestilentielle; maintenant, et à jamais, jusqu'au bout de ta longue carrière, mes yeux, de leurs éclairs, perceront ton cerveau, mes bras t'enlaceront quand tu voudras, sur l'aile du matin, fuir les embrassements de la nuit.

— Non! te dis-je; et, encore une fois, je t'adjure, parle et réponds au maître qui peut commander à son esclave. Ma science me fait défaut, il est vrai; il est vrai que le roseau sur lequel je m'appuie me perce le flanc; mais je sais cependant qu'il est écrit que la vie sur laquelle je t'interroge peut encore être arrachée au bourreau. Son avenir, tu l'enveloppes, je le vois, dans les ténèbres de ton ombre, mais tu n'en peux modifier la forme. Tu peux montrer le remède, tu ne peux produire le poison. Je t'arrache le secret dont l'aveu est pour toi une torture. Je t'aborde sans crainte, je regarde tes yeux. L'âme qui aime ose tout. Fantôme hideux, je te défie; je te somme de m'obéir. »

Le spectre devint moins apparent et recula comme une vapeur qui diminue à mesure que le soleil la perce et la pénètre : ainsi l'apparition amoindrie s'effaça dans une distance plus confuse; et à travers la fenêtre pénétra de nouveau la lumière des étoiles.

« Oui, dit la voix, d'un accent étouffé et caverneux, tu *peux* la sauver du bourrreau, car il est écrit que le sacrifice sauve. Ha! ha! »

Et le fantôme se dilata de nouveau, reprit ses proportions gigantesques, et son rire sinistre retentit, comme si l'ennemi, un moment vaincu, eût retrouvé sa force.

« Ha! ha! tu peux sauver sa vie si tu veux sacrifier la tienne. Est-ce pour cela que tu as vécu à travers l'écroulement des empires et à travers des générations innombrables de ta race? La mort te réclamera donc enfin! Veux-tu la sauver? Meurs pour elle! Tombe, colonne imposante que peuvent éclairer de leur première lumière des astres non encore créés; tombe! afin que l'herbe à ton pied boive

pendant quelques heures de plus le soleil et la roséo. Tu ne réponds pas ! Es-tu prêt pour ce sacrifice? Vois, la lune s'avance dans les cieux ! Être aussi sage que beau! iras-tu demain lui dire de donner un sourire à ton cadavre mutilé?

— Arrière! car mon âme, en te répondant de ces régions où tu ne peux la suivre, a retrouvé sa gloire, et j'entends les ailes harmonieuses d'Adon-Aï passer dans l'air. »

Il dit, et, avec un cri perçant de rage et de haine confondues, le spectre avait disparu, et dans l'appartement, soudaine et radieuse, pénétra une lumière argentée

Au moment où le visiteur céleste apparut vêtu de sa lumineuse atmosphère, et abaissa sur le théurgiste un regard de tendresse et d'amour ineffables, l'espace tout entier parut éclairé de son sourire. Dans toute la profondeur du ciel, depuis la chambre où venaient se reposer ses ailes jusqu'à l'étoile la plus lointaine dans le firmament azuré, son vol semblait avoir laissé derrière lui une longue traînée de splendeur, comme la colonne de lumière argentée que la lune jette sur les flots. La fleur exhale son parfum comme son vrai souffle vital; ainsi de cette apparition émanait la joie. A travers les mondes, avec une rapidité un million de fois plus grande que celle de la lumière ou de l'électricité, le Fils de Gloire avait dirigé son vol vers celui qu'il aimait, et ses ailes avaient répandu le bonheur comme le matin sème la rosée. Pendant ce court moment , la pauvreté avait cessé de gémir, la maladie avait délaissé sa proie, et l'espérance avait glissé un rêve du ciel à travers les ténèbres de l'enfer.

« Tu as raison, dit la voix mélodieuse. Ton courage t'a rendu ta puissance. Une fois encore, parmi les demeures des hommes, ton âme m'attire auprès de toi. Plus sage, maintenant que tu compreuds la mort, que lorsque ton esprit libre et sans entraves apprenait le mystère solennel de la vie: les affections humaines qui t'ont longtemps dominé et rabaissé t'apportent dans ces dernières heures de ton existence mortelle, l'héritage le plus sublime de ta race : cette éternité qui commence au tombeau.

— Oh ! Adon-Aï ! dit le Chaldéen (et, enveloppé de la splendeur de l'apparition céleste, son front brilla d'une auréole plus radieuse que la beauté humaine, et toute sa personne semblait déjà participer à cette éternité que lui annonçait son glorieux visiteur), l'homme, au moment de mourir, voit et comprend le sens d'énigmes jusqu'alors inexplicables pour lui:

ainsi, à cette heure où le sacrifice de moi-même à une autre termine une longue série de siècles, je vois la petitesse de la vie comparée à la majesté de la mort : mais, divin consolateur, ici même, même en ta présence, les affections qui m'inspirent, m'attristent en même temps. Laisser derrière moi, dans ce monde corrompu, sans aide et sans protection, ceux pour qui je meurs! la femme, l'enfant! Oh! console-moi, rassure-moi!

— Eh quoi! reprit la créature céleste avec un ton de reproche et de pitié infinie, quoi! avec toute ta sagesse et tes secrets dérobés aux astres, avec tout ton empire sur le passé, avec toutes tes visions de l'avenir, qu'es-tu devant celui qui dirige tout, qui sait tout? Penses-tu que ta présence sur la terre puisse donner au cœur que tu aimes l'abri que les plus humbles trouvent sous les ailes de celui qui habite dans les cieux? Ne crains rien pour leur avenir. Que tu vives ou que tu meures, leur avenir est entre les mains du Très-Haut. Dans la prison, sur l'échafaud, plane toujours le regard éternel d'un être plus tendre que toi pour aimer, plus sage que toi pour guider, plus puissant pour sauver!!! Zanoni s'inclina; et, quand il releva la tête, la dernière ombre avait disparu de son front. Son interlocuteur était parti, mais la gloire de sa présence semblait encore tout éclairer; l'air tremblait et vibrait de bonheur. Et ainsi sera-t-il toujours de ceux qui, une fois détachés complétement de la vie, recevront la visite de l'Ange de la Foi. La solitude et l'espace conservent l'empreinte glorieuse de son passage : une auréole éternelle planera sur leurs tombes.



CHAPITRE XIV.

Alors, vers le jardin de l'Étoile
Lève ton regard tout rayonnant d'amour
Et, comme deux amis unis bras à bras
Monte avec lui dans l'immensité.
(Uhland, *A la Mort*.

Il était debout sur le balcon élevé qui dominait la cité endormie. Dans le lointain, les passions les plus sauvages de l'homme filaient leur trame de luttes et de mort, mais tout ce qui s'offrait à sa vue était calme et paisible sous les tièdes rayons de la lune; car son âme était ravie loin de l'homme et de la sphère étroite de l'humanité; les gloires sereines de la création se révélaient seules aux yeux du *Voyant*.

Traversant les vastes champs de l'espace, il vit les insaisissables formes dont son esprit avait si souvent partagé les chœurs mystiques. Là, groupe sur groupe, elles entouraient de leurs cercles harmonieux le silence étoilé, dans toute la beauté multiple et mobile d'essences nourries de l'ambroisie de la rosée et de la plus sereine lumière. Dans son extase, l'Univers entier lui devint visible : dans les verdoyantes vallées, il vi de loin les danses des fées : dans les entrailles des montagnes, il distingua la race qui respire l'air igné des volcans et se dérobe à la lumière du ciel : sur chaque feuille des forêts sans nombre, dans chaque goutte des insondables mers, il vit surgir des essaims de mondes vivants : loin, bien loin, dans les hauteurs de l'azur, il vit globe sur globe, mûrs déjà pour l'existence des planètes, jaillissant du feu central, pour fournir leur jour d'une myriade d'années. Car partout dans la création est le souffle du créateur, et partout où respire ce souffle est la vie. Et, seul, dans la distance, l'homme solitaire aperçut son frère en magie. Courbé sur ses chiffres et sur sa cabale, parmi les débris de Rome, calme et impassible, était assis dans sa cellule le mystique Mejnour : vivant, vivant toujours autant que le monde, indifférent au bien ou au mal que peut produire sa science, agent docile et fatal d'une volonté plus sage et plus bienfaisante qui dirige vers l'accomplissement de ses impénétrables desseins les ressorts les plus mystérieux; vivant,

vivant toujours : comme la science qui, n'ayant souci que d'apprendre, ne s'arrêtant pas à examiner dans quelle mesure l'instruction assure le bonheur, ni comment le progrès humain, en traversant la civilisation, écrase sur son passage tous ceux qui ne peuvent se suspendre aux roues de son char, vit toujours avec sa cabale et ses chiffres, pour changer, dans ses paisibles révolutions, la face du monde habitable.

« Adieu donc à la vie! murmura le glorieux rêveur.

« O vie! tu as été douce pour moi : que tes joies ont été profondes! avec quel enthousiasme mon âme s'est élancée dans les sentiers qui montent et l'élèvent! Pour celui qui retrempe sans cesse sa jeunesse dans les eaux limpides de la nature, combien est exquis le bonheur *d'être!* Adieu, flambeaux célestes; adieu, tribus sans nombre qui peuplez les airs. Il n'est pas un atome lumineux dans le rayon, pas un brin d'herbe sur la montagne, pas un caillou sur le rivage, pas un germe emporté au loin dans le désert, sur l'aile des vents, qui n'ait fourni sa part à cette étude qui cherchait en tout le vrai principe de toute vie, le beau, le radieux, l'immortel. D'autres pour demeure ont eu une terre, une ville, un foyer : ma demeure à moi a été partout où pouvait pénétrer l'intelligence, partout où peut respirer l'esprit. »

Il s'arrêta, et, à travers l'incommensurable espace, ses yeux et son cœur, pénétrant dans la sombre prison, se reposèrent sur son enfant. Il le vit assoupi dans les bras de sa pâle mère, et son âme parla à l'âme endormie.

« Pardonne-moi si mon désir fut criminel. Mon rêve était de t'élever et de te préparer aux visions les plus resplendissantes que peut entrevoir mon âme. A mesure que l'élément mortel se fortifiait contre la maladie, je voulais purifier de toute souillure l'élément spirituel; te conduire de ciel en ciel à travers les saintes extases qui composent l'existence des ordres supérieurs; former de ces sublimes aspirations la pure et immortelle communion entre ta mère et moi.... Ce rêve était un rêve, et rien de plus.... Devant le tombeau, je comprends enfin qu'à travers les portes du tombeau est la véritable initiation de la sainteté et de la sagesse.... Au delà de ces portes, pèlerins bien-aimés, je vous attends tous deux. »

Courbé sur ses chiffres et sur sa cabale, seul dans sa cellule, au milieu des débris de Rome, Mejnour tressaillit, leva les yeux et, à travers l'esprit, sentit que l'esprit de son ami éloigné s'adressait à lui.


Digitized by Google

« Et à toi aussi, adieu à jamais sur cette terre! Ton dernier compagnon te délaisse. Ta vieillesse survit à toute jeunesse; et le dernier jour te trouvera encore méditant sur nos tombeaux. Je descends librement dans la région des ténèbres. Mais, du fond de la tombe, de nouveaux soleils, de nouveaux systèmes, brillent autour de nous. Je vais vers une région où les âmes de ceux à qui je sacrifie mon enveloppe mortelle seront mes compagnes dans une éternelle jeunesse. Je reconnais à la fin la véritable épreuve, la véritable victoire.... Mejnour, jette au vent ton élixir; dépose le fardeau des années! Partout où peut errer ton âme, l'âme éternelle de toutes choses est là pour la protéger! »

CHAPITRE XV.

Ils ne veulent plus perdre un moment d'une nuit si précieuse. (LACRETELLE.)

La nuit était fort avancée quand René-François Dumas, président du tribunal révolutionnaire, de retour du club des jacobins, rentra dans son cabinet. Il était accompagné de deux hommes qui représentaient, à eux deux, la force morale et la force physique du règne de la Terreur : Fouquier-Tinville, l'accusateur public, et François Henriot, le général de la garde nationale de Paris. Ce triumvirat formidable était réuni pour délibérer sur les mesures à prendre pour le lendemain; et les trois sorcières fatidiques, penchées sur leur chaudière infernale, étaient animées d'un esprit moins sinistre, et occupées de desseins moins exécrables que ces trois héros de la Révolution dans leurs projets de massacres.

Dumas avait peu changé depuis l'époque où, au début de ce récit, nous l'avons fait connaître au lecteur : il avait cependant dans son ton quelque chose de plus sec et de plus sévère; et son œil était plus égaré et plus mobile que jamais. Mais à côté de ses compagnons il semblait presque un être d'un ordre supérieur. René Dumas, né de parents respectables, et bien élevé, ne manquait pas, malgré sa férocité, d'un certain raffinement de ton qui le faisait mieux encore agréer de son maître, précis et cérémonieux. Dumas était un merveilleux à sa ma-

nière; son costume des beaux jours était un habit *rouge-sang*, avec des manchettes de la plus fine dentelle. Henriot avait été tour à tour laquais, voleur et espion de police. Il avait bu le sang de la princesse de Lamballe, et ne devait qu'à sa férocité brutale le rang qu'il avait acquis. Quant à Fouquier-Tinville, fils d'un cultivateur de la province, et plus tard commis au bureau de la police, il n'était guère moins grossier de manières, il était même plus révoltant encore dans son langage, grâce à une certaine bouffonnerie repoussante: une tête de taureau, des cheveux noirs et lisses, un front étroit et livide, de petits yeux pétillants d'une sinistre malignité, fortement et grossièrement bâti, il avait bien l'apparence de ce qu'il était, l'audacieux et burlesque bourreau d'un tribunal sans justice et sans pitié.

Dumas ranima sa lampe et jeta ses regards sur la liste des victimes du lendemain.

« C'est une longue liste, dit le président; quatre-vingts jugements en un jour ! Et les ordres de Robespierre sont péremptoires: il faut que toute la fournée soit expédiée.

— Bah ! s'écria Fouquier avec un rire bruyant et grossier, nous les jugerons en masse. Je sais l'art d'éclairer un jury : *Je pense, citoyens, que vous êtes convaincus du crime des accusés?* Ha ! ha ! plus la liste est longue, plus est courte la besogne.

— Sans doute, grommela avec un juron Henriot à moitié ivre comme toujours, renversé dans un fauteuil, et labourant la table de ses éperons. Le petit Tinville est un homme expéditif.

— Citoyen Henriot, dit gravement Dumas, permets-moi de te prier de choisir un autre tabouret; et quant au reste, laisse-moi te rappeler que demain est un jour critique et important, un jour qui décidera du sort de la France.

— Foin de la petite France ! Vive le vertueux Robespierre ! la colonne de la République ! Au diable ce bavardage ! cela me dessèche le gosier. N'as-tu plus d'eau-de-vie dans ce petit placard? »

Dumas et Tinville échangèrent un regard de dégoût. Dumas leva les épaules et répliqua.

« C'est pour te dire de te méfier de l'eau-de-vie, citoyen général Henriot, que je t'ai donné rendez-vous ici. Écoute-moi, si tu peux.

— Parle toujours; ton métier est de parler, le mien est de me battre e

— Je t[illegible] [illegible] ie demain la populace sera dans la rue,

toutes les factions seront soulevées. Il est assez probable qu'on cherchera à arrêter nos tombereaux dans leur marche vers la guillotine. Que tes hommes soient en armes et prêts à marcher, et sabre sans miséricorde quiconque encombrera les rues.

— Je comprends, dit Henriot en frappant son sabre avec une violence qui fit trembler Dumas. Le noir Henriot n'est pas tendre.

— Prends garde, citoyen, prends garde. Et écoute, ajouta-t-il avec une expression grave et sombre, si tu tiens à conserver ta tête sur tes épaules, méfie-toi de l'eau-de-vie.

— Ma tête! oses-tu menacer le général de l'armée de Paris? »

Dumas, positif, atrabilaire et arrogant comme Robespierre, allait répondre; mais Tinville, plus habile, lui posa la main sur le bras et se tourna vers le général :

« Mon cher Henriot, dit-il, ton indomptable civisme, trop prompt à la provocation, doit apprendre à recevoir une observation du représentant de la loi républicaine. Sérieusement, mon cher, il faut que tu sois sobre pendant trois ou quatre jours; quand la crise sera passée, toi et moi nous viderons une bouteille ensemble. Allons, Dumas, relâche-toi un peu de ta rigueur et serre la main de notre ami. Pas de querelle entre nous. »

Dumas hésita, tendit la main : le soudard la saisit; des larmes d'attendrissement vineux succédèrent à son courroux, il sanglota et prodigua, entre plusieurs hoquets, des protestations de civisme et des promesses de tempérance.

« C'est bien; nous comptons sur toi, général, dit Dumas; et maintenant, comme il faudra être vigoureux demain, rentre chez toi, et dors bien.

— Oui, je te pardonne, Dumas, je te pardonne. Je ne suis pas rancunier, moi! Mais quand un homme me menace, quand un homme m'insulte.... » Et déjà, sous la mobile influence de l'ivresse, ses yeux lançaient des éclairs à travers leurs larmes bachiques.

Fouquier réussit non sans peine à calmer cette brute et à l'emmener. Mais lui, comme une bête féroce qui voit échapper sa proie, grogna et murmura en descendant lourdement l'escalier. Un cavalier promenait dans la rue le cheval de son général; celui-ci attendait à la porte que le soldat lui amenât sa monture, et à ce moment même un inconnu l'aborda.

« Général Henriot, j'ai voulu te parler. Après Robespierre, tu es ou tu dois être l'homme le plus puissant de France.

— Hum ! oui, je dois l'être. Et après ? Tout le monde n'a pas ce qu'il mérite !

— Chut ! fit l'étranger. Ta paye est à peine au niveau de ton rang et de tes besoins.

— C'est vrai.

— Même en temps de révolution, on songe à ses intérêts.

— Explique-toi, que diable !

— J'ai là mille pièces d'or. Elles sont à toi si tu veux m'accorder une petite faveur.

— Citoyen, je l'accorde, dit Henriot avec un geste majestueux. Est-ce de dénoncer quelque scélérat qui t'a offensé ?

— Non, simplement d'écrire ces mots au président Dumas :

« Laisse entrer le porteur de ces lignes, et, si tu peux lui accorder sa demande, tu obligeras infiniment François Henriot. »

Tout en parlant, l'étranger plaça un crayon et des tablettes entre les mains tremblantes du soldat.

« Et l'or, où est-il ?

— Le voici ! »

Henriot traça, non sans peine, les paroles qui lui étaient dictées, saisit l'or, monta à cheval et disparut.

Fouquier, quand il eut refermé la porte sur le général de l'armée de Paris, dit vivement :

« Comment peux-tu être assez insensé pour irriter ce brigand ? Ne sais-tu pas que nos lois ne sont rien, sans l'appui matériel de la garde nationale dont il est le chef ?

— Je sais une chose, c'est qu'il a fallu que Robespierre fût fou, de donner pour chef à cette garde un tel ivrogne ; et rappelle-toi ma prédiction, Fouquier, c'est par l'incapacité et la lâcheté de cet homme que nous périrons.

— Il n'en faut pas moins le ménager jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion de l'arrêter et de le décapiter. Notre sûreté nous force à caresser ceux qui sont au pouvoir, et à caresser surtout ceux que nous voulons renverser. Ne crois pas que demain à son réveil Henriot oublie ta menace. Il est le plus vindicatif des hommes. Il faut envoyer de bonne heure un message pour l'apaiser.

— J'ai été trop vif, j'en conviens, répondit Dumas. Maintenant, je crois qu'il ne nous reste plus rien à faire, puisque nous sommes convenus d'expédier en masse notre fournée de demain. Je vois sur la liste un drôle que j'ai depuis longtemps

signalé, quoique je doive un héritage à un de ses crimes... Nicot, l'Hébertiste.

— Et ce jeune poëte, André Chénier?... Ah! j'oubliais; il a été de la fournée d'aujourd'hui. La vertu républicaine est à son apogée. Son propre frère l'a abandonné[1].

— Il y a une étrangère sur la liste, une femme italienne; mais je ne vois pas de quoi on l'accuse.

— Qu'importe? il faut le nombre rond; quatre-vingts sonne mieux que soixante-dix-neuf. »

Un huissier apporta un papier sur lequel était écrite la demande d'Henriot.

« Voilà qui vient à point, dit Tinville à qui Dumas jeta le billet; accordez la demande à tout prix, pourvu qu'elle ne tende point à diminuer le nombre des accusés. Mais il faut rendre à Henriot cette justice, que son défaut n'est pas de demander une grâce. Bonsoir, je suis épuisé; mon escorte m'attend en bas. Il faut une occasion comme celle-ci pour que je m'aventure dans les rues la nuit. »

Fouquier bâilla et quitta la chambre.

« Fais entrer, » dit Dumas, homme flétri et desséché comme la plupart des gens de loi, et qui semblait n'avoir pas plus besoin de repos que ses parchemins.

L'étranger entra.

« René-François Dumas, dit-il en s'asseyant vis-à-vis du président et en affectant le *pluriel*, comme en mépris du jargon révolutionnaire; au milieu des émotions et des occupations de vos dernières années, je ne sais si vous pouvez vous rappeler que nous nous sommes déjà vus. »

Le juge examina les traits du nouveau venu; son teint jauni se colora légèrement.

« Oui, citoyen, je m'en souviens.

— Et vous souvenez-vous aussi de vos paroles d'alors? Vous parliez avec tendresse et philanthropie de votre horreur pour la peine de mort; vous saluiez l'approche de la Révolution comme la fin de tous les châtiments sanguinaires; vous

1. Nous regrettons que l'auteur prête à Fouquier-Tinville un témoignage si accablant contre Marie-Joseph Chénier. Nous préférons lui appliquer les bénéfices du doute et de l'insuffisance des charges, dans un procès si terrible. Nous aimons mieux surtout nous laisser persuader par l'éloquente affirmation de M. Villemain, et par la protestation indignée du poëte lui-même. (*Note du traducteur.*)

citiez avec une admiration respectueuse le mot d'un jeune publiciste qui annonçait un grand homme d'État, de Maximilien Robespierre : *Le bourreau est l'invention du tyran*, et je vous répondis que, pendant que vous parliez ainsi, j'avais un pressentiment que nous nous reverrions à une époque où vos idées auraient changé sur la mort et sur la philosophie des révolutions. Avais-je raison, citoyen René-François Dumas, président du tribunal révolutionnaire?

— Bah! dit Dumas, non sans une trace d'embarras sur son front de bronze, je parlais alors comme on parle quand on n'a pas agi. Les révolutions ne se font pas avec de l'eau de rose! Mais laissons ces vains souvenirs d'autrefois. Je me rappelle aussi que tu sauvas la vie à un de mes parents, et tu apprendras avec plaisir que son assassin sera guillotiné demain.

— Ce sont vos affaires. C'est votre justice ou votre vengeance. Permettez à mon égoïsme de vous rappeler que vous me promîtes alors que, si jamais le jour venait où vous pussiez me servir, votre vie (votre propre parole, fut *le sang de votre cœur*), était à ma disposition. Ne croyez pas, juge austère, que je vienne invoquer cette promesse dans une mesure qui puisse vous être pénible. Je viens seulement demander pour un autre un jour de répit.

— Impossible, citoyen! Par ordre de Robespierre, on doit juger demain tous ceux qui sont sur ma liste, et pas un de moins. Quant à la sentence, elle dépend du jury.

— Je ne veux pas en réduire le nombre. Écoutez! Dans cette liste est le nom d'une Italienne, dont la jeunesse, dont la beauté, dont l'innocence non-seulement de tout crime, mais de tout ce qui pourrait fournir un prétexte à la plus inique accusation, exciteront la compassion et non la terreur. Vous-même, citoyen Dumas, ne pourriez, sans trembler, la condamner. Il serait dangereux, dans un jour où le peuple sera surexcité, où vos charrettes peuvent être arrêtées, il serait dangereux que tant de jeunesse, d'innocence et de beauté, pût émouvoir la pitié et exalter le courage d'une foule soulevée. »

Dumas leva les yeux et les baissa rapidement sous le regard de l'étranger.

« Je ne dis pas, citoyen, qu'il n'y ait quelque raison dans ce que tu dis. Mais les ordres sont précis.

— Précis, quant au nombre de victimes seulement. Pour celle-ci, je vous offre un remplaçant. Je vous offre la tête d'un homme qui connaît dans tous ses détails le complot qui

menace en ce moment Robespierre et vous-même ; et vous seriez heureux d'acheter, au prix de vos quatre-vingts têtes, le secret de ce complot.

— Voilà qui change la question, dit vivement Dumas ; si tu peux faire cela, de ma propre autorité, j'ajournerai le jugement de l'Italienne. Maintenant, ce remplaçant....

— Vous le voyez devant vous !

— Toi ! s'écria Dumas, et une crainte qu'il ne put dissimuler se trahit à travers sa surprise. Toi ! et tu viens à moi, seul, la nuit, te livrer à la justice ! C'est un piége. Tremble, insensé ! tu es en mon pouvoir, et je puis vous avoir *tous les deux*.

— Vous le pouvez, dit l'étranger avec un calme sourire de dédain ; mais ma vie vous est inutile sans mes révélations. Restez en place, je vous l'ordonne ; écoutez-moi. » Et l'éclat de ses yeux intrépides jeta la terreur et le respect dans l'âme du juge. « Vous me ferez conduire à la Conciergerie; vous ferez comprendre mon jugement parmi ceux de la fournée de demain, sous le nom de Zanoni. Si mes paroles ne vous satisfont pas alors, vous avez toujours pour otage la femme que je veux sauver par ma mort. Je ne demande pour elle qu'un sursis de vingt-quatre heures. Le lendemain, je ne serai plus que poussière, et vous pourrez vous venger sur la vie qui restera en votre pouvoir. Allons ! vous qui avez jugé et condamné des accusés par milliers, n'hésitez pas. Vous imaginez-vous que celui qui vient volontairement s'offrir à la mort se laissera intimider devant votre tribunal, au point de laisser échapper une seule syllabe contre sa volonté ? Avec toute votre expérience, ne savez-vous pas combien sont inflexibles l'orgueil et le courage ? Président, voici l'encre et la plume ! Envoyez au geôlier un sursis d'un jour pour une femme dont la mort n'a aucune valeur pour vous, et moi-même je porterai l'ordre à ma prison, moi qui puis, dès à présent, comme gage de ce que j'aurais à révéler, vous dire qu'à l'heure où je vous parle, ô juge ! votre nom est sur une liste de mort. Je puis vous dire quelle est la main qui l'a écrite ; je puis vous dire d'où vous devez attendre le danger ; je puis vous dire dans quel nuage, dans quelle atmosphère orageuse est suspendue la foudre qui doit éclater sur Robespierre et sur son règne. »

Dumas pâlit ; ses yeux cherchaient en vain à échapper au regard magnétique qui le dominait et le subjuguait. Machi-



nalement, et comme sous l'empire d'un pouvoir autre que le sien, il écrivit pendant que l'étranger dictait.

« Eh bien ! dit-il avec un sourire forcé, je t'avais promis de te servir ; tu vois, je tiens parole. Je présume que tu es un de ces cœurs niais, sensibles, de ces professeurs de vertu antirévolutionnaire, dont j'ai vu quelques-uns à mon tribunal. Bah ! c'est un spectacle nauséabond que de voir des gens se faire un mérite de l'incivisme, et périr pour sauver quelque mauvais patriote, parce que c'est un fils, ou un père, ou une femme, ou une fille que l'on sauve.

— Oui, je suis un de ces cœurs niais et sensibles, dit l'étranger en se levant. Vous avez deviné juste.

— Et ne veux-tu pas, en retour de ma pitié, faire ce soir les révélations que tu ferais demain ? Allons, et peut-être que toi aussi, que dis-je ? la femme elle-même, recevra, non plus un sursis, mais sa grâce.

— Devant votre tribunal, et seulement. Du reste, je ne veux pas vous tromper, président. Mes renseignements ne vous serviront peut-être pas, et au moment même où je montrerai le nuage, la foudre tombera peut-être.

— Prophète de malheur, songe à toi. Va, pauvre fou, va ! Je connais trop l'opiniâtreté obstinée de la classe à laquelle tu appartiens pour perdre davantage mon temps et mes paroles. En vérité, nous devenons si habitués à regarder la mort, que nous oublions le respect que nous lui devons. Puisque tu m'as offert ta tête, je l'accepte. Demain, tu te repentiras peut-être ; il sera trop tard.

— Oui, trop tard, président ! répéta son imperturbable interlocuteur.

— Mais souviens-toi que ce n'est pas une grâce ; c'est un simple sursis d'un jour que j'ai promis pour cette femme. En conséquence, selon que tu me contenteras ou non, elle vivra ou elle mourra. Je suis franc, citoyen ; ton ombre ne me viendra pas reprocher ma mauvaise foi.

— Je n'ai demandé qu'un jour ; je laisse le reste à la justice et au ciel. Vos huissiers m'attendent en bas. ».



CHAPITRE XVI.

Und den Mordstahl seh' ich blinken;
Und das Morderauge glühn[1]!
(KASSANDRA.)

Viola était dans la prison; cette prison qui ne s'ouvrait que pour ceux qui étaient condamnés avant d'être jugés. Depuis sa séparation de Zanoni, son intelligence même semblait paralysée. Toute cette féconde exubérance d'imagination, qui semble sinon le fruit, du moins la fleur du génie; tout ce débordement de délicate et exquise pensée qui, de l'aveu de Zanoni lui-même, lui révélait à lui, l'homme sage, des mystères et des profondeurs qu'il n'avait pas jusqu'alors soupçonnés; tout cela était anéanti; les fleurs flétries, la source tarie. Sa nature, presque supérieure à celle de la femme, semblait graduellement s'affaisser presque au-dessous de celle de l'enfant. Avec l'inspirateur, l'inspiration avait cessé; et, en abandonnant son amour, elle avait aussi abandonné son génie.

Elle comprenait à peine pourquoi elle avait été ainsi arrachée à son foyer et à la tranquille régularité de sa vie de tous les jours. Elle savait à peine ce que lui voulaient ces groupes bienveillants, qui, frappés de sa rare beauté, s'étaient formés autour d'elle dans sa prison avec des regards de pitié et des paroles de consolation. Elle, qui jusqu'alors avait appris à sentir de l'horreur pour ceux qui sont condamnés par la justice, s'étonna de voir que des êtres si tendres et si compatissants, avec de larges fronts sans nuages, avec un maintien noble et hardi, fussent des criminels pour lesquels la loi n'avait pas de moindre châtiment que la mort. Mais eux, les barbares, sauvages, menaçants, qui l'avaient enlevée de force à son foyer, qui avaient tenté de lui arracher son enfant qu'elle serrait dans ses bras; eux qui riaient d'un rire farouche à voir ses lèvres muettes et tremblantes, c'étaient eux qui étaient

1. Et je vois le fer du monstre briller, et je vois l œil du meurtre flamboyer.

les citoyens d'élite, les purs, les vertueux, les favoris du pouvoir, les ministres de la loi. Tels sont tes sombres caprices, ô toi, jugement humain, toujours aveugle, mobile, fallacieux.

Les prisons de ce jour-là offraient un singulier mélange de misère et de gaieté. Là, comme dans la tombe dont elles étaient le vestibule, tous les rangs étaient confondus dans une égalité dédaigneuse. Et cependant, même là, le respect qui naît des grandes émotions rétablit la première et la plus impérissable, la plus charmante et la plus noble loi de la nature, *L'inégalité entre un homme et un autre homme*. Là, royalistes ou sans-culottes cédaient la place à l'âge, à la science, à la gloire et à la beauté; et la force avec son instinct chevaleresque élevait à la hauteur d'une dignité la faiblesse sans appui et sans protection. Les muscles de fer, les épaules herculéennes faisaient place à la femme et à l'enfant; et les grâces polies de la société, proscrites ailleurs, étaient venues chercher refuge dans l'asile de la terreur.

« Et pourquoi t'ont-ils conduite ici, mon enfant? demanda un prêtre à cheveux blancs.

— Je n'en puis comprendre la raison!

— Ah! si tu ne connais pas ton crime, crains leur fatal jugement.

— Et mon enfant (car on lui avait permis de garder son enfant sur son sein)?

— Hélas! jeune mère, ils lui laisseront la vie.

— Un orphelin de cachot! voilà donc murmura Viola en s'accusant elle-même, voilà ce que j'ai fait de son fils! Zanoni! ne me demande pas, ne me demande pas, même par la pensée, ce que j'ai fait de notre enfant! »

La nuit vint; la foule se précipita au guichet pour entendre l'appel, *la Gazette du soir*, comme l'appelait le jargon ironique de l'époque. Son nom n'était pas parmi ceux des condamnés. Le vieux prêtre, plus disposé à mourir, mais excepté aussi de la liste funèbre, posa ses mains sur la tête de Viola, et la bénit en pleurant. Elle écouta avec surprise, mais ne pleura pas. Les yeux baissés, les bras croisés sur son sein, elle s'inclina avec soumission. Mais voici qu'un autre nom est prononcé, et un homme, qui l'avait brutalement coudoyé pour regarder et pour écouter, poussa un hurlement de désespoir et de rage. Elle se retourna; leurs regards se rencontrèrent. A travers le passé lointain elle reconnut ce visage hideux.

Les traits de Nicot retrouvèrent aussitôt leur ricanement infernal.

« La guillotine, du moins, nous unira, belle Napolitaine; nous dormirons bien la nuit de notre mariage. »

Et, avec un rire affreux, il traversa la foule et regagna son bouge.

. . . .

On enferma Viola jusqu'au lendemain dans son obscure cellule. On lui laissa encore son enfant; et il lui sembla que la pauvre petite créature avait le sentiment de ce qui se passait. Pendant que tous deux regagnaient leur cabanon, il n'avait ni gémi, ni pleuré; son regard ferme et limpide s'était arrêté sans effroi sur les piques étincelantes et les visages farouches des huissiers. Et maintenant, seul dans le cachot avec sa mère, il entoura son cou de ses petits bras, et murmura des paroles indistinctes, voilées et douces comme quelque langage inconnu de céleste consolation. Oui, c'était bien du ciel que venait ce langage; car ces doux sons murmurés dissipèrent toute terreur dans l'âme de la mère. Loin au-dessus du cachot et de la mort, loin, bien loin vers ces régions sereines où les chérubins bénis chantent les miséricordes de l'amour infini, s'élevait le murmure de cette voix chérie. Elle tomba à genoux et pria. Les spoliateurs de tout ce qui embellit et sanctifie la vie avaient profané l'autel et renié le Dieu. Ils avaient disputé à la dernière heure de leurs victimes, le prêtre, l'Écriture et la Croix! Mais c'est dans le cachot, c'est dans les lazarets pestilentiels que la foi élève ses temples les plus sublimes, et, à travers les voûtes de pierre qui dérobaient le regard du ciel, monte l'échelle mystérieuse des anges, la prière.

Et là même, dans la cellule qui touchait à la sienne, l'athée Nicot s'accroupit hébété dans les ténèbres et s'attache avec effort à cette pensée de Danton, que la mort c'est le néant. Devant lui ne se présente pas le spectacle effrayant d'une conscience alarmée et troublée. Le remords est l'écho de la vertu perdue; et la vertu, il ne l'avait jamais connue. S'il devait recommencer à vivre, sa vie serait la même. Mais plus terrible mille fois que le lit de mort d'un pécheur qui croit et qui désespère, est ce morne vide de l'apathie, cette contemplation du sépulcre et du ver, ce hideux et repoussant anéantissement, qui, à ses yeux, enveloppe comme un suaire l'univers de la vie. Et, toujours les yeux fixes et perdus dans l'espace,

rongeant sa lèvre livide, il regarde les ténèbres, convaincu que les ténèbres sont la vraie, la seule éternité.

. . . .

« Place! place! place encore dans vos cellules encombrées! Voici encore une tête destinée au bourreau. »

Le guichetier, une lampe à la maiu, introduisit le nouveau venu, qui lui toucha le bras, lui parla à voix basse, et tira de son doigt un bijou. Comme le diamant étincela aux rayons de la lampe! « Estimez à mille francs chacune de vos quatre-vingts têtes; la pierre a plus de valeur que toute la fournée. » Le geôlier hésita : le diamant scintilla à ses yeux éblouis. O cerbère! tu as maîtrisé, dans l'endurcissement graduel de tes impassibles fonctions, toute autre passion humaine : pitié, amour, remords, tu n'as plus rien de tout cela. Mais l'avarice survit au reste, et le serpent le plus puissant de ton cœur dévore tous les autres. Subtil étranger! tu triomphes. Ils traversent le sombre corridor : ils arrivent à la porte où le geôlier a placé la marque fatale qu'il va maintenant effacer : car la prisonnière a un sursis d'un jour. La clef grince dans la serrure, la porte s'entr'ouvre; l'étranger prend la lampe et entre.

CHAPITRE XVII.

Così vince Goffredo [1]!
(*Gerus.*, lib. XX, 44.)

Viola priait. Elle n'entendit pas ouvrir la porte, elle ne vit pas l'ombre qui tombait sur les dalles. Son pouvoir à lui, son art, avaient disparu; mais le charme, mais le mystère, connus du cœur simple de la pieuse Italienne, ne l'abandonnèrent pas aux heures de l'épreuve et du désespoir. Quand la science s'est éclipsée et obscurcie dans le ciel qu'elle a voulu conquérir, quand le génie s'est flétri comme une fleur périssable au souffle glacial du sépulcre; même alors, et surtout alors, il y a dans une âme pure et candide une espérance qui illumine l'espace; il y a dans la foi innocente, naïve et docile, une

1. Ainsi vainquit Godefroi.

vertu qui, jusque sur la tombe, fait germer des fleurs plus belles et plus durables.

Elle était à genoux dans l'angle le plus obscur de la cellule, et l'enfant, comme pour imiter ce qu'il ne pouvait comprendre, ploya ses petits membres, inclina son visage souriant et s'agenouilla aussi auprès d'elle.

Zanoni s'arrêta à regarder ce groupe éclairé par le calme reflet de la lampe. Ce reflet tombait sur une chevelure dorée, libre, relevée, écartée de ce front pur et inspiré; il éclairait ces yeux noirs élevés vers les cieux, et réfléchissant, à travers les larmes humaines, je ne sais quelle divine clarté; les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, la personne tout entière animée et sanctifiée par la sereine tristesse de l'innocence et la touchante humilité de la femme. Il entendit sa voix, quoiqu'elle passât à peine ses lèvres; cette voix basse et voilée qui sort du cœur, assez forte pour monter au ciel et pour se faire écouter de Dieu.

« Et, si je ne dois jamais plus le voir, ô Père céleste, ne pouvez-vous faire que cet amour, qui ne veut pas mourir, s'unisse, même au delà du tombeau, à sa destinée mortelle? Ne pouvez-vous pas permettre que cet amour plane sur lui comme un esprit vivant, un esprit plus beau que tous ceux que peut évoquer sa science? Oh! quel que soit le sort de tous deux, faites, Seigneur, dussent mille siècles rouler leurs abîmes entre nous, faites que, purifiés enfin, régénérés, et rendus dignes de l'ineffable bonheur d'une telle réunion, nous nous retrouvions encore pour ne nous quitter jamais! Cet enfant, il s'incline devant vous, du sol de son cachot. Demain, sur quel sein s'endormira-t-il? Quelle main le nourrira? Qui donc priera pour son bien-être en ce monde, pour son âme dans l'autre? »

Elle s'arrêta.... Les sanglots étouffaient sa voix.

« Toi, Viola! toi même! Celui que tu as fui est ici pour sauver la mère et l'enfant. »

Elle tressaillit! ces accents tremblants comme les siens! Elle se leva d'un bond. Il était là, dans tout l'éclat de son impérissable jeunesse et de sa beauté surhumaine, là, dans ce séjour de la terreur, et à cette heure d'épreuve; là, image et personnification de l'amour qui peut traverser la vallée des Ombres, et passer, messager invulnérable des cieux, à travers l'abîme grondant de l'enfer.

Avec un cri, tel que n'en entendirent jamais peut-être ces

voûtes lugubres, un cri de bonheur et de ravissement, elle s'élança et tomba à ses pieds.

Il se pencha pour la relever : elle échappa de ses bras. Il l'appela par tous les noms familiers à leur longue et profonde tendresse : elle ne répondit que par des sanglots. Avec passion, avec égarement, elle lui baisa les mains, le bord de son vêtement, mais de voix.... point.

« Regarde! regarde! C'est moi, venu pour te sauver! Lève tes yeux : ne veux-tu pas me laisser voir ton doux visage? Veux-tu encore, fugitive, te dérober à moi?

— Te fuir! dit-elle enfin d'une voix brisée! oh! si ma pensée a été injuste pour toi, si mon rêve, ce rêve horrible m'a trompée, agenouillons-nous là, l'un près de l'autre, et prions ensemble pour notre enfant. »

Puis, d'un mouvement rapide, elle se redressa, saisit l'enfant, le plaça dans les bras du père, éclata en sanglots entrecoupés de paroles humbles, soumises :

« Ce n'est pas pour moi.... pas pour moi que je t'ai fui! mais pour....

— Silence! dit Zanoni : je connais toutes les pensées que ton esprit troublé et agité par la lutte ne peut lui-même ni analyser ni exprimer. Vois comme d'un regard ton enfant y répond! »

Et, en effet, le visage de cet étrange enfant semblait radieux de joie silencieuse et incompréhensible. Il parut reconnaître son père; il s'attacha de force à sa poitrine, s'y blottit comme dans un nid, leva de là sur Viola son beau regard limpide, et sourit.

« Priez pour mon enfant! dit tristement Zanoni : la pensée d'une âme qui a les aspirations de la mienne n'est que *prière!* »

Puis, s'asseyant auprès d'elle, il commença à lui révéler quelques-uns des secrets les plus saints de son existence surnaturelle. Il parla de cette foi sublime et profonde, source unique de la science divine, de cette foi qui, voyant partout l'Immortel, purifie et exalte tout ce qu'elle contemple de mortel; de cette ambition glorieuse qui a pour sphère non pas les intrigues et les crimes de la terre, mais les solennelles merveilles qui parlent, non de l'homme, mais de Dieu! de cette puissance d'abstraction qui détache l'âme de son enveloppe d'argile, donne à son œil la vision pénétrante, à son aile l'essor illimité; de cette initiation pure, sévère, intrépide, que l'âme traverse, pour se retrouver, comme après la mort, pé-

nétrée du sentiment de son affinité avec les principes générateurs de la vie et de la lumière : si bien que la vision éternelle du beau fait son éternelle béatitude, et la sérénité de sa volonté sa puissance; si bien que, dans son identité avec la jeunesse impérissable de la création infinie, dont elle est elle-même un élément et une force, elle perçoit les secrets qui éternisent l'argile humaine qu'ils sanctifient en renouvelant perpétuellement la vie par un sommeil mystérieux comme par un céleste aliment....

Pendant qu'il parlait, Viola écoutait sans respirer. Si elle ne comprenait pas encore tout, elle n'osait plus du moins douter, moins encore se défier; elle sentait qu'un tel enthousiasme, aveugle ou non, ne pouvait cacher aucun piége infernal ; et, par intuition plutôt que par un effort de la raison, elle vit devant elle, comme un océan étoilé, la profondeur et la beauté mystérieuses de l'âme qu'elle avait injurieusement soupçonnée. Et pourtant, quand il dit, à la fin de son étrange confession, que c'était à cette vie intérieure et supérieure qu'il avait rêvé d'élever sa vie à elle, alors elle fut envahie de la peur humaine; et, dans son silence, Zanoni lut combien, malgré toute sa science, son rêve avait été vain.

Mais, quand il eut terminé, quand, appuyée sur son cœur, elle sentit l'étreinte de son bras protecteur; quand, dans un saint baiser, le passé fut pardonné, le présent oublié, alors elle sentit renaître les douces espérances de la vie naturelle de la femme qui aime. Il était venu pour la sauver : elle ne lui demanda pas comment, elle le crut sans question. Ils allaient donc enfin être unis; ils fuiraient ces scènes de violence et de sang. Leur radieuse île de la mer Ionienne, leurs solitudes paisibles et protectrices, les abriteraient encore une fois. Elle rit avec une joie enfantine, à mesure que le tableau de leur bonheur retrouvé se dessinait plus distinctement au milieu des lugubres ténèbres de son cachot. Son âme, fidèle à ses instincts doux et simples, se refusait à recevoir les grandes images qui passaient confusément devant elle, et se rejetait sur des visions humaines, plus illusoires encore, du bonheur terrestre et du paisible foyer.

« Ne me parle plus, mon bien-aimé, ne me parle plus du passé : tu es ici; tu me sauveras, nous vivrons ensemble d'une vie commune et heureuse; vivre avec toi, c'est assez de bonheur, assez de gloire pour moi. Franchis, si tu le veux, dans l'essor sublime de ton âme, l'étendue de l'univers entier; mon

univers à moi, c'est ton cœur que je retrouve. Tout à l'heure encore, je me croyais prête à mourir : je te vois, je te touche, et je sens de nouveau combien il est doux et beau de vivre. Regarde à travers ces barreaux : les étoiles pâlissent au ciel; demain sera bientôt venu, ce demain qui ouvrira les portes de la prison! Tu me dis que tu peux me sauver : ah! je te crois à présent. Nous n'habiterons plus dans les villes. Je n'ai jamais douté de toi dans notre île fortunée; les rêves qui m'y berçaient étaient tous des rêves de joie et d'amour, et à mon réveil ton regard me faisait une réalité plus belle, plus joyeuse et plus douce encore. Demain! Pourquoi ne souris-tu pas? Demain, mon doux ami! Quel bienheureux mot que ce demain! Cruel! vous voulez encore me punir, puisque vous ne partagez pas ma joie. Ah! vois notre petit ange, comme il sourit à mon regard! Laisse-moi lui parler, à lui. Enfant! tu ne sais pas : ton père est revenu! »

Elle le prit dans ses bras, s'assit à quelque distance de Zanoni, le berça sur son sein, causa avec lui, entrecoupant chaque parole d'un baiser; elle rit et pleura tour à tour, en reportant d'instants en instants son regard heureux et enjoué sur le père, à qui ces étoiles pâlissantes souriaient avec la mystérieuse tristesse d'un dernier adieu. Comme elle était belle ainsi, assise dans l'ignorance de l'avenir! Elle-même, presque enfant encore, son enfant souriant de son sourire, tous deux jouant avec une douce et naïve sécurité sur le bord de la tombe. Elle pencha la tête; et, comme un nuage doré, ses cheveux inondèrent son cou; ils enveloppèrent son doux trésor comme un voile de lumière, et les petites mains de l'enfant les écartèrent de temps en temps pour sourire à travers les tresses, pour s'y cacher encore, et pour en laisser échapper un nouveau regard et un nouveau sourire enjoués. Il eût été cruel de détruire tant de bonheur.... plus cruel encore de le partager.

« Viola, dit enfin Zanoni, te souviens-tu qu'assise près de la grotte sur la plage, à la molle clarté de la lune, dans notre île nuptiale, tu me demandas une fois cette amulette, symbole d'une superstition disparue du monde depuis longtemps avec la foi dont elle dérivait? C'est la dernière relique de ma terre natale, et ma mère, à son lit de mort, la passa à mon cou. Je te promis de te la donner le jour où les lois de nos deux existences deviendraient les mêmes.

— Je m'en souviens bien!

Digitized by Google

— Demain, elle sera à toi.

— Ah! ce cher demain! »

Elle posa doucement l'enfant qui s'était assoupi, elle se jeta sur le cœur de son époux et lui montra du doigt les premières lueurs grisâtres de l'aube qui commençaient à envahir le ciel.

Là, dans ces murs qui respiraient la terreur, l'étoile du matin pénétra à travers les barreaux sur ces trois êtres dans lesquels se concentrait toute la tendresse des liens humains les plus étroits et les plus intimes, tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'âme humaine; l'innocence endormie, l'affection confiante qui, satisfaite d'un regard, d'un serrement de main, d'un souffle, ne peut prévoir la douleur; et enfin la science fatiguée qui, après avoir parcouru tous les secrets de la création, en vient demander enfin la solution à la mort, et s'attache, en approchant du seuil terrible, au sein même de l'amour.

Le gai matin se lève. Là-bas, dans les jardins, les oiseaux renouvellent leurs chants de tous les matins; les poissons reprennent leurs ébats dans les eaux fraîches de la Seine; la joie sereine de la nature sacrée, le tumulte et le fracas de la vie mortelle, se réveillent à la fois : le commerçant ouvre sa devanture; les bouquetières regagnent joyeusement leurs postes; mille pas affairés s'empressent de se rendre aux corvées journalières qui résistent et survivent aux révolutions qui abattent rois et empereurs; les charrettes roulent lourdement vers le marché; la tyrannie, sur pied dès le matin, tient son pâle lever; la conspiration qui a veillé écoute le son de l'horloge, compte les coups, et dit dans son cœur : « L'heure approche; » un groupe avide de curieux se forme dans le voisinage de la Convention; c'est aujourd'hui que se décide la souveraineté de la France; dans les cours du tribunal règnent déjà l'agitation et les rumeurs journalières. Quelle que soit la chance du coup de dé, quel que soit le maître, aujourd'hui quatre-vingts têtes doivent tomber!

. . . .

Elle dormit si doucement! Accablée de bonheur, pleine de sécurité dans la présence de celui qu'elle avait retrouvé, elle avait tant ri et tant pleuré, que le sommeil l'avait prise; et même dans ce sommeil elle semblait conserver encore cette heureuse assurance que celui qu'elle aimait était là, que celui qu'elle avait perdu lui était rendu. Car, tout en dormant, elle se parlait à elle-même en souriant, elle murmurait un nom, elle étendait les bras, et, quand ils ne le touchaient pas, elle

soupirait. Debout et veillant auprès d'elle, il la contempla... avec quelle émotion! il serait superflu de vouloir l'exprimer. Pour lui, elle ne devait plus s'éveiller; elle ne pouvait savoi à quel prix était achetée la douce sécurité de ce sommeil. Ce lendemain, qu'elle avait si ardemment espéré, était enfin venu. Quand ce *lendemain* sera devenu la *veille*, quelles pensées, quels déchirements il aura apportés à son âme!... L'espérance planait encore sur son rêve avec ses ailes d'azur. Elle s'éveillera pour vivre! Demain, et le règne de la Terreur aura cessé; les portes des prisons s'ouvriront, elle rentrera avec son enfant dans le monde de la lumière et de la liberté!

Et *lui*.... il tourna les yeux, son regard tomba sur l'enfant il veillait, et ce regard limpide, sérieux, pensif, qui lui était habituel, était fixé sur son père avec une expression presque solennelle. Zanoni se pencha et baisa ses lèvres.

« Jamais plus, murmura-t-il, héritier d'amour et de douleur, jamais plus tu ne me verras dans tes visions; jamais plus la lumière de tes yeux ne s'alimentera d'un rayon de la révélation céleste ; jamais plus mon âme ne pourra écarter de ton chevet l'anxiété et la souffrance. Ton sort ne peut être tel que j'ai vainement espéré le faire. Comme tous ceux de ta race, il te faudra souffrir, lutter, faillir. Mais que tes épreuves soient adoucies, que ton âme soit forte pour aimer et pour croire! c'est ainsi qu'en te contemplant, ma nature veut léguer à la tienne son dernier, son plus vif désir : puisse mon amour pour ta mère passer en toi avec ce baiser! puisse-t-elle, dans tes regards, entendre mon esprit la consoler et la soutenir!... Ils viennent!... oui!... Je vous attends tous deux au delà du tombeau. »

La porte s'ouvrit lentement : le geôlier parut, et à travers l'ouverture se glissa en même temps un rayon de soleil : il inonda le visage calme et serein de Viola endormie dans son bonheur; il joua comme un sourire sur les lèvres de l'enfant, qui, toujours muet et immobile, suivait des yeux les mouvements de son père. A ce moment, Viola murmura dans son sommeil :

« Le jour est venu, les portes sont ouvertes, donne-moi ta main, partons! A la mer, à la mer!... Comme le soleil joue sur les vagues : Allons, mon bien-aimé! allons retrouver notre doux foyer.

— Citoyen, l'heure est arrivée!

— Silence! elle dort! Un moment! Là.... c'est fait!.... Grâce au ciel, elle dort toujours! »

De peur de l'éveiller, il ne voulut point lui donner un baiser, mais passa doucement à son cou l'amulette qui devait lui redire son adieu et, dans cet adieu, lui promettre leur réunion. Il est sur le seuil, il se retourne une dernière fois.... la porte se referme. Il est parti pour toujours.

Elle s'éveille enfin; elle regarde autour d'elle :

« Zanoni, voici le jour! »

Pour toute réponse, le gémissement étouffé de l'enfant. Bonté céleste! était-ce donc un rêve? Elle rejeta les longues tresses qui, sans doute, voilaient sa vue; elle sentit l'amulette sur son sein. *Non!* ce n'était point un rêve!

Dieu! il est parti!

Elle s'élança vers la porte, elle poussa un cri perçant, le geôlier vient.

« Il est allé devant, citoyenne!

— Où? parle, parle!

— A la guillotine! »

Et la sombre porte se referma.

Elle se referma sur un corps sans sentiment.

Comme un éclair, les paroles de Zanoni, sa tristesse, le vrai sens de son don mystérieux, le sacrifice même qu'il faisait pour elle, tout en ce moment se revéla à son âme, et alors les ténèbres l'enveloppèrent; des ténèbres qui avaient pourtant leur clarté. Et pendant qu'elle demeurait là assise, muette, sans voix, froide et pétrifiée, une vision passa comme un vent sur les profondeurs intérieures de son âme. Le lugubre tribunal, le juge, le jury, l'accusateur, et, parmi les victimes, une seule impassible et radieuse.

« Tu connais les dangers qui menacent la république, parle.

— Je les connais. Je tiens ma promesse. Juge, je te révèle ta destinée. Je sais que l'anarchie que tu appelles l'*État* expire au coucher du soleil! Écoute ce bruit de pas, écoute ce tumulte de voix! Place, ô morts! place aux enfers pour Robespierre et sa bande! Ils se précipitent dans la salle, les messagers pâles et interdits : tout est confusion, effroi, terreur!

— Qu'on entraîne le conspirateur!... et demain mourra celle que tu voulais sauver.

— Demain, président, le couteau tombe sur ta tête! »

En avant, à travers les rues obstruées et tumultueuses, en

avant marche la procession de mort. Ah! brave peuple! tu es enfin éveillé. Ils ne mourront pas. La mort est détrônée. Robespierre est tombé, ils courent à la délivrance! Hideux dans le tombereau, auprès de Zanoni, se débattait et gesticulait celui que, dans ses rêves prophétiques, il avait prévu devoir être son compagnon de mort.

« Sauvez-nous, sauvez-nous, hurlait l'athée, le lâche Nicot. En avant, brave peuple! nous serons sauvés. »

A travers la foule, on vit, sa chevelure noire en désordre, ses yeux dardant des éclairs, passer une forme de femme.

« Mon Clarence, cria-t-elle dans le doux idiome qui était celui de la terre natale de Viola : bourreau, qu'as-tu fait de mon Clarence? »

Ses yeux examinèrent les visages agités des prisonniers; elle ne vit pas celui qu'elle cherchait.

« Le ciel soit loué! je ne t'ai pas tué. »

Le peuple serre de plus en plus le convoi des victimes; encore un moment et le bourreau sera frustré de sa proie. Zanoni! pourquoi toujours sur ton front cette résignation qui n'annonce aucune espérance?... Rapides et bruyants sur le pavé sonore retentissent les pieds des chevaux. Fidèle à ses ordres, le noir Henriot les commande. Rapides et bruyants ils passent sur la foule effrayée et dispersée; les hommes fuient en désordre, ils roulent dans la boue, sous les pieds des chevaux, les libérateurs effarés. Et parmi eux, frappée des sabres de la troupe, les cheveux ruisselant de sang, tombe l'Italienne, et cependant sur ses lèvres crispées règne encore la joie pendant qu'elle murmure:

« Clarence! je ne t'ai pas tué! »

En avant, à la barrière du Trône.... Il se dresse menaçant, l'instrument gigantesque de mort! Un à un sous le couperet.... un autre.... un autre.... un autre.... Pitié! oh! pitié! L'abîme entre le soleil et les ténèbres est-il sitôt franchi? Le temps d'un soupir!... Là.... là.... Voici son tour venu.

« Ne meurs pas encore! Ne me laisse pas seule; écoute-moi! écoute-moi! cria dans sa vision, du fond de son cachot, la rêveuse inspirée. Eh quoi! tu souris encore! »

Elles souriaient ces lèvres pâles, et dans ce sourire la place sanglante, le bourreau, l'horrible machine, tout disparut. Par ce sourire l'espace tout entier sembla rayonner d'une éternelle splendeur. Au-dessus de la terre il s'éleva.... il plana au-dessus d'*elle*, non plus comme un être matériel.... mais comme une essence idéale de bonheur et de lumière! Plus haut, le ciel s'ouvrit

jusqu'à ses dernières profondeurs, et des myriades d'esprits séraphiques apparurent en rangs pressés, et par des myriades de voix mélodieuses s'entonna le chœur de la bienvenue céleste :

« Salut ! salut à celui que le sacrifice a purifié ! à celui qui, par la tombe, a conquis l'immortalité !... Voilà ce que c'est que mourir ! »

Et, radieuse au milieu de ses sœurs radieuses, l'IMAGE étendit ses bras vers la captive endormie et murmura :

« Compagne de l'éternité, voilà ce que c'est que mourir ! »

. . . .

« Pourquoi ces signaux sur les toits ? Pourquoi cette foule dans les rues ? Pourquoi ces cloches ? Pourquoi ce tocsin ? Écoutez ! le canon !... le bruit des armes ! Compagnons de captivité, y a-t-il enfin de l'espoir pour nous ? »

Ainsi l'un à l'autre se parlent les prisonniers. Le jour passe et s'éteint; le soir arrive, et leurs pâles visages restent collés aux barreaux.... et des fenêtres et des toits ils voient des sourires amis.... ils voient s'agiter les signaux.... « Bravo ! » Enfin le cri éclate : « Bravo ! Robespierre est tombé; le règne de la Terreur n'est plus !... Dieu nous permet de vivre ! »

Oui ! Jetez les yeux dans la salle où le tyran et son conciliabule écoutent le rugissement qui monte comme une marée. Vérifiant la prédiction de Dumas, Henriot, ivre de sang et d'alcool, entre en trébuchant et jette à terre son sabre ensanglanté.

« Tout est perdu !

— Malheureux ! c'est ta lâcheté qui nous a perdus ! » hurla le féroce Coffinale, et il jeta le lâche par la fenêtre.

Calme comme le désespoir se lève l'austère Saint-Just. Couthon se traîne et rampe, et se blottit sous la table. Une détonation ! Robespierre a voulu se détruire ! Sa main tremblante l'a mutilé, mais ne l'a pas tué ! L'horloge de l'hôtel de ville sonne la troisième heure. Par la porte enfoncée, à travers les sombres passages, la foule se rue dans la salle de mort. Défiguré, livide, sanglant, muet, mais avec toute sa connaissance et aussi avec tout son orgueil, trône encore sur son siége le roi du meurtre. On l'entoure, on le hue, on le maudit ! et tous ces visages, ricanant de haine, de triomphe et de vengeance, flamboient d'un éclat sinistre à la lueur mobile des torches. C'est *lui*, et non le mage de Chaldée, favori des astres, qui a évoqué les démons; et c'est autour de lui qu'à sa dernière heure accourent les démons évoqués.

On l'entraîne! Ouvre tes portes, inexorable prison! La Conciergerie reçoit sa proie. Jamais depuis il n'échappa une parole à Maximilien Robespierre! Par milliers, par centaines de milliers, vomis tes citoyens, ô Paris enfin délivré! Venez tous à la place de la Révolution, pour voir arriver le tombereau du roi de la Terreur! Saint-Just, Dumas, Couthon, l'accompagnent jusqu'au bout; ils ne seront plus séparés.... Une femme.... sans son enfant.... une femme, les cheveux blanchis, s'élance auprès de lui :

« Ta mort me rend ivre de joie! »

Il ouvre ses yeux injectés.

« Descends en enfer avec les malédictions des femmes et des mères! »

Les bourreaux arrachent le bâillon à la mâchoire fracassée.... Un cri perçant.... La foule rit.... et le couperet descend au milieu des cris de triomphe de tous ces milliers de spectateurs. Et les ténèbres envahissent ton âme, Maximilien Robespierre!... Ainsi finit le règne de la Terreur.

. . . .

. . . .

Le jour éclaire la prison. De cellule en cellule court la nouvelle; la foule grossit à flots pressés; les captifs joyeux se mêlent aux geôliers qui, par peur, témoignent aussi leur joie; ils inondent les préaux et les corridors de la sombre demeure qu'ils vont quitter. Ils pénètrent dans un cachot oublié depuis la veille. Ils trouvent une jeune femme assise sur un grabat les bras croisés sur son sein, le visage levé vers le ciel, les yeux ouverts et un sourire de sérénité, plus encore.... *de bonheur*, sur les lèvres. Au milieu de l'excès de leur joie bruyante, ils reculent frappés d'étonnement et de vénération. Jamais créature vivante ne leur parut si belle; ils s'approchent sans bruit : ils s'aperçoivent que les lèvres ne remuent point, que le sein ne se soulève point.... le repos est un repos de marbre; sa beauté et son extase ne sont plus de ce monde. Ils s'assemblent autour d'elle dans un silencieux recueillement, et à leurs pieds, éveillé par leurs pas, un enfant est là qui les regarde fixement, et dont les doigts rosés jouent avec la robe de sa mère morte.... Un orphelin sous la voûte du cachot!

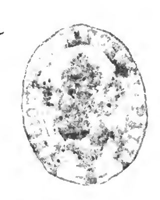
« Pauvre petit! dit une femme, mère aussi; — on dit que le père a péri hier, et aujourd'hui c'est la mère! Seul dans le monde! Quelle sera sa destinée? »

L'enfant sourit sans effroi à la foule pendant que la femme parlait ainsi.

Et le vieux prêtre qui était là au milieu d'eux dit doucement :

« Femme, voyez ! l'enfant sourit ! DIEU PREND SOIN DES ORPHELINS ! »

79210



FIN.

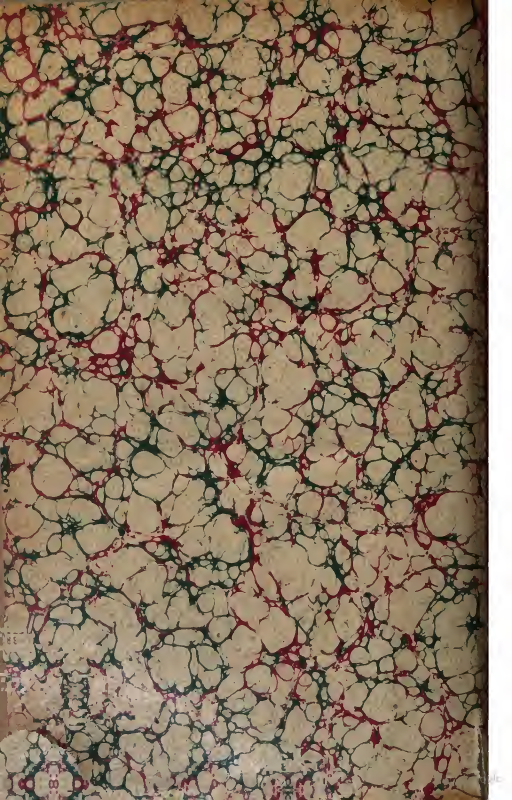
Digitized by Google

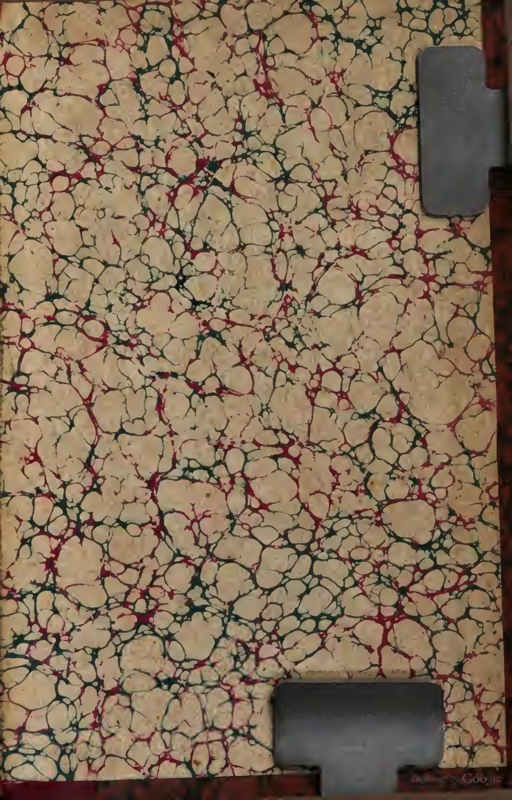
COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

Digitized by Google



Digitized by Google





Google


BIBL